

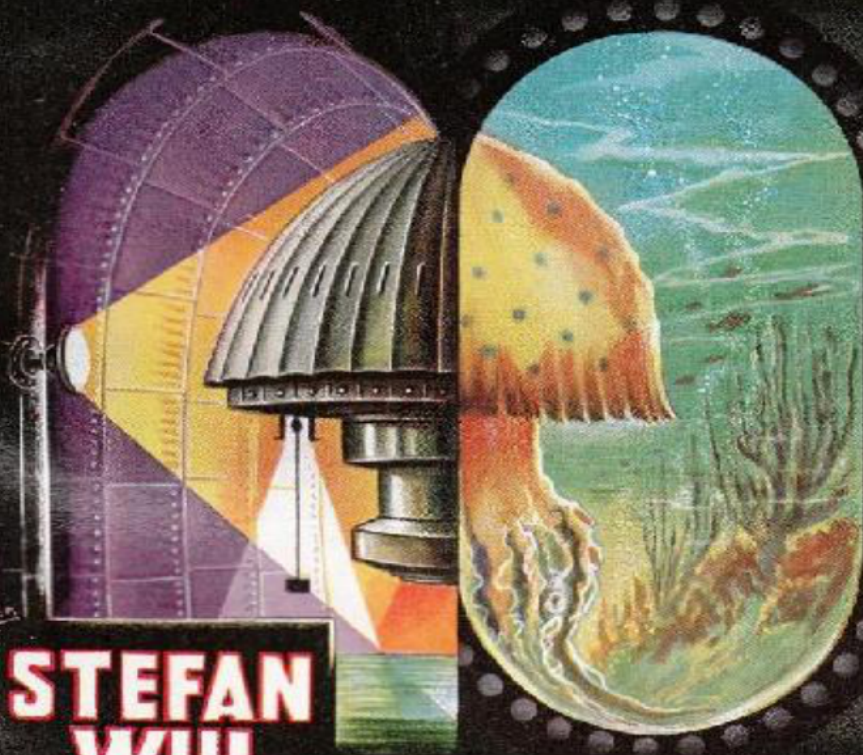
**FNA 0096 - La
peur geante**

Wul, Stefan

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.com

La Peur géante



**STEFAN
WUL**



★ **ANTICIPATION** ★

Editions
"Fleuve Noir"

LA PEUR GÉANTE

Du même auteur :

Retour a 0.
Niourk.
Ratons pour Sidar.

A paraître :
Oms en série.

STEFAN WUL

LA PEUR GEANTE



COLLECTION
« ANTICIPATION »



EDITIONS « FLEUVE NOIR »

[image]

Zone de Texte: ©**52, rue Vercingétorix, Paris XIVe**

I

L'année 2157 vit la plus grande catastrophe affectant, l'humanité depuis les temps bibliques. L'attaque, car c'en était une, commença de façon insidieuse par quelques pannes de réfrigérateurs.

..

Ce matin-là, Bruno Daix sortit de sa douche en sifflotant. Il s'avança sur

sa terrasse en se frictionnant le torse au Floréthyl et contempla sa ville.

In Salah, capitale du Sahara et deuxième ville d'Afrance, dressait de toutes parts à l'assaut du ciel ses immeubles éclatants de blancheur. Bizarrement surmonté d'un jardin-terrasse, chaque bâtiment ressemblait à un géant glabre, coiffé d'une chevelure de feuillage.

Partout, des ponts de plastique franchissaient d'un seul élan des rues taillées en abîmes et d'où montait déjà le murmure de la circulation.

Tiède de soleil, le sol de la terrasse chauffa délicieusement les pieds nus de Bruno Daix. Il sourit de plaisir, posa son flacon de Floréthyl sur le carrelage et pencha une tête heureuse et rasée de près entre la joue épineuse d'un cactus et la caresse d'une palme.

De si haut, la végétation du square lui parut un matelas de coton vert. Il eut l'impression de pouvoir y sauter impunément, s'amusa un instant à imaginer une chute moelleuse, puis laissa errer son regard le long de l'immeuble d'en face, véritable falaise de polystyrène, criblée de fenêtres et constellée de stores multicolores.

Plus haut, des hélicoptères bourdonnaient dans le ciel bleu comme un essaim d'abeilles métalliques.

Au loin, entre les silhouettes rectilignes des buildings et l'entrelacs des ponts, on devinait le miroitement du lac sous une brume de chaleur violette.

Bruno Daix pensa qu'il allait faire très chaud et, fervent de sports nautiques, décida de faire un polyparcours avant de partir en vacances.

Il ne se doutait pas que son destin s'approchait de lui par derrière, sous la forme du visiophone qui l'avait cherché dans tout l'appartement avant d'explorer la terrasse. Sur ses roues caoutchoutées, l'appareil s'arrêta à un stad

de lui et nasilla :

— Patron, quelqu'un veut vous parler !

Bruno sursauta et, tournant la tête, considéra l'appareil d'un œil soupçonneux.

— Qui?

— Monsieur Driss Bouira.

— Je m'en doutais ! Dis-lui que je suis déjà sorti.

Il secoua les épaules avec mauvaise humeur et rentra dans sa chambre en se demandant ce que lui voulait son patron.

— Je suis en vacances, bougonna-t-il. Il veut me refaire le coup de dimanche dernier. Il se passera de moi, pour une fois. Il y a assez d'ingénieurs capables aux usines « Nivôse ». Je suis en vacances depuis hier soir, j'ai dit ! Je vais faire un polyparcours.

Tout en ronchonnant, il passa rapidement un survêtement climatisé et ressortit bientôt sur la terrasse.

Suivant une allée qui serpentait à l'ombre changeante des palmes, il atteignit le garage et sauta dans sa voiture, une Assoul de fabrication tunisienne.

Le portail automatique claqua derrière lui tandis qu'il bondissait sur la piste menant au pont 7. Il doubla plusieurs engins, passa en trombe le virage lové autour de la massive Banque Saharienne et déboucha sur le pont à toute vitesse, avec la sensation subconsciente de fuir son patron.

Il dut ralentir aux abords de la Croix, où le pont 7 coupait la piste C comme pour marquer le centre de la ville. Agacé par la lenteur de la circulation, il obliqua sur une voie de descente et se laissa glisser en

colimaçon jusqu'au pont inférieur bordé de panneaux publicitaires aux couleurs criardes, puis il plongea dans le tunnel à grande circulation, traversa toute la ville en un quart d'heure et ressurgit au soleil dans la verdoyante banlieue sud.

*

**

En quelques minutes il fut à destination et gara sa voiture sur le toit du stade. Il laissa ses vêtements sur la banquette, claqua la portière et, en slip, marcha vers le polyparcours sans se soucier des quelques regards féminins se retournant sur son anatomie de géant blond.

Des bruits de plongeurs et des rires fusaient de tous côtés, rythmés de temps en temps par les cloches de départ. Tandis que Bruno cherchait un parcours libre, une vigoureuse tape sur l'omoplate le surprit. Son ami d'enfance était debout derrière lui, un grand sourire fendait sa figure d'homme de couleur.

— Pol ! s'exclama Bruno en lui broyant la main. Qu'est-ce que tu fiches ici ? Tu cherches un reportage sensationnel ?

— Je vois déjà le titre, plaisanta le noir, « Bruno Daix, ancien champion universitaire de polyparcours, bat son propre record malgré la trentaine ! »

— Espèce de cochon ! lança Bruno en le menaçant du poing. Je vais te montrer qu'on n'est pas pourri à trente ans. Ça te fera un autre sujet d'article : « Pol Nazaïre, le journaliste bien connu, se fait rosser par un ancien camarade de lycée. »

Le noir esquiva le coup de poing à l'épaule qu'on lui destinait et renversa

un grand rire en arrière :

— Ça ne prouverait rien, j'ai le même âge que toi.

— Tu fais un parcours avec moi ? Je te mets au moins dix secondes dans les gencives.

— Allons-y !

Ils s'avancèrent vers un parcours que venaient de quitter trois naïades ravies et trempées.

Le vieux garçon de cabine, qui les connaissait depuis toujours, les vit arriver avec plaisir.

— Bonjour fistons ! lança-t-il ; quand mes petits poissons sont devenus grands, j'ai trouvé ça très bien.

— Que veux-tu dire, grand-père ? dit Pol en serrant la main du vieux.

Celui-ci cligna un œil bleu et sarcastique avant de poursuivre :

— Mais maintenant, je les vois grossir et je trouve ça beaucoup moins bien !

Il punctua cette déclaration d'une tape sur le nombril de Pol et ajouta :

— Tu vas prendre du ventre, fiston.

Pol baissa un œil inquiet sur son abdomen.

— Quelle blague ! Je suis beau comme un dieu ! C'est de la jalousie, grand-père.

Le vieux souleva d'une main preste le bas de sa chemise et dénuda un estomac tanné par le soleil et sec comme une vieille planche.

— Touche ça, fiston, pas un atome de graisse. Mais moi, depuis soixante ans, je fais un parcours tous les matins.

Il se tourna vers les commandes et ouvrit les vannes. L'eau se mit à

bouillonner et à filer à toute vitesse dans le parcours. Le vieux éleva la voix pour dominer le bruit du courant.

— Handicap ?

—Laisse-lui trente secondes, dit témérairement Bruno.

Pol considéra son a.i et se toucha le front de l'index d'un geste éloquent. Puis il s'avança sur le plongeoir et attendit la cloche de départ tandis que le soleil lui brûlait le dos.

Quand la cloche sonna, il se détendit comme un ressort et fendit l'eau; bras en avant. Il reparut quelques stads plus loin et; ajoutant sa vitesse à celle du courant, parcourut la ligne droite en dix secondes. Il aborda intelligemment les premiers virages en suivant les tangentes et les franchit tous les trois sans toucher le bord une seule fois.

— Il est souple, constata le vieux, je lui ai dit qu'il prenait du ventre pour le faire enrager, mais je crois que tu as quand même été imprudent avec tes trente secondes.

— On verra bien, dit Bruno.

— Ouais, on te verra peut-être encaisser. Je vous connais bien tous le deux, c'est moi qui vous ai formés quand vous étiez gosses. Toi, tu comptes un peu trop sur ta puissance, mais tu es gêné aux virages par ta largeur d'épaules. Synchronise bien tes brasses, et dégage bien le bras hors de l'eau, il faut que ta poitrine frôle le bord sans le toucher... Regarde-le !

Pol arrivait à la première chute. On vit son torse magnifique et luisant comme de l'ébène sortir du courant, claquer sur la courbe d'infléchissement et plonger les dix stads parallèlement à la chute. Le vieux trépigna :

— Ça c'est du style ! Grouille-toi, Bruno, ça va être à toi. Il a l'air en

pleine forme et tu auras du mal à le rattraper.

Au son de cloche, Bruno s'élança, fut saisi par la fraîcheur de l'eau, passa la ligne droite et les deux premiers virages dans un style éblouissant. Au troisième, malheureusement; il sortit son bras une tierce trop tard et, n'étant pas assez couché sur le côté; heurta de la hanche. Déséquilibré par la vitesse du courant, il tournoya une fois sur lui-même dans la deuxième ligne droite et eut toutes les peines du monde à se trouver en position pour franchir la première chute.

Appliquant un vieux truc où il était passé maître, il se coucha sur le dos; pieds en avant, guetta entre ses paupières mi-closes le moment exact où il distinguerait la transparence de l'eau à la courbe d'infléchissement. Quand il la vit, il donna un coup de reins, et son corps tendu comme une barre, tournoya en avant, semblant pivoter autour d'un axe lui traversant la ceinture. Entièrement dégagé du courant, il fendit l'eau du deuxième bassin à quatre bons stads du remous.

Les poumons gonflés d'air, il s'étira, bras tendus, et se laissa aspirer par les vingt stads du tunnel.

Puis il se déchaîna, appuyant sur l'eau son crawl puissant, appliquant sa méthode favorite aux trois autres chutes.

Quand il arriva en vue de la roue, il plongea, compta jusqu'à dix et releva les bras, les doigts tendus comme des griffes. Il sentit le bord d'une aube se loger dans ses paumes comme par magie, et la roue le tira hors de l'eau. Il grimpa les échelons à toute vitesse, vit enfin Pol qui montait devant lui, se hâta en serrant les dents et attrapa son camarade par les talons au moment où celui-ci s'affalait sur la terrasse d'arrivée. Membres éparés, ils glissèrent

ensemble sur dix stads de plastique humide, tout en se bourrant de coups de poings dans les côtes.

— Tu m'as eu, cochon de négro, ricana Bruno.

— Mais de peu, avoua Pol avec admiration. Tu es resté un champion, pas de doute !

Assis l'un en face de l'autre sur le sol mouillé, ils se regardaient avec amitié, trempés et haletants. Le vieux courut vers eux. Il exultait.

— Ah, mes enfants ! Ah, ce retourné à la chute ! Tu devrais te remettre au sport, Bruno. Si tu n'avais pas touché, au troisième virage, tu battais ton record d'il y a dix ans !

— Et j'aurais pu écrire mon article, dit Pol.

Une voix nette et métallique sonna dans le dos de Bruno.

— J'étais sûr de vous trouver là.

Le jeune homme se leva d'un bond et regarda son patron, Driss Bouira, directeur des usines « Nivôse ».

— Vous, alors ! protesta-t-il.

— Je sais que vous êtes en vacances, dit Bouira, mais j'ai absolument besoin de vous. On vous revaudra ça plus tard.

Il sourit, montrant des dents impeccables, tandis que ses yeux gris se plissaient au-dessus de ses pommettes berbères.

— Je n'aime pas quand vous souriez, dit Bruno. Plus vous êtes aimable, et plus le service que vous me demandez est important. Qu'est-ce qui ne va pas ?

Driss Bouira ne répondit pas directement. De souche paysanne, il était originaire de l'Erg Oriental, où les gens parlaient peu. Le paysage monotone des anciens ergs transformés en terres de cultures influait, disait-on, sur le

caractère des habitants. Les Ergiens n'avaient pas d'humour, mais compensaient cette lacune par leur sérieux et leur sens du devoir. On retrouvait le même type d'hommes sûrs et solides un peu partout dans le Sahara. Bace pétrie de divers sangs eurafricains, ils étaient le socle de la nation, le contrepoids raisonnable de défauts sympathiques : légèreté française, passion arabe, indolence noire.

— Venez vous rhabiller et sortons d'ici, dit Bouira après un petit silence.

II

Un quart d'heure plus tard, Bruno suivait son patron dans un café de l'avenue B. Ils s'installèrent à une petite table au fond de la salle. Driss Bouira interrogea Bruno Daix du regard.

— Un Phœnix ! commanda l'ingénieur.

— Deux Phœnix ! dit Bouira dans le micro placé au centre de la table.

En attendant la commande, Bruno se pencha vers son patron :

—Qu'aviez-vous à me dire ? Vous ne m'avez pas cherché simplement pour boire un verre en ma compagnie.

— Bien sûr que non, protesta Bouira. Mais en chemin, il m'est venu une idée. J'ai eu envie de m'arrêter ici pour vérifier quelque chose.

— Quoi donc ? Y a-t-il un rapport avec le boulot ?

— ... Oui, hésita Bouira. Ce café appartient à la chaîne Danjou.

— Et alors ?

— La chaîne des cafés Danjou devait nous réserver l'exclusivité de ses commandes, il y a six mois. Et puis, il y a eu un désaccord, je ne sais plus pourquoi, et ils ont traité avec une boîte américaine : la Newcold.

Bruno ouvrit des yeux ronds.

— Depuis quand vous intéressez-vous à la partie commerciale ? Et moi, qu'est-ce que je viens fiche là-dedans ?

Bouira ne répondit pas encore : la commande arrivait. La tablette roulante s'arrêta près des deux hommes et tendit les consommations. Bouira glissa un billet dans la fente ; la tablette sonna et dit merci avant de s'éloigner pour servir d'autres clients.

Bouira montra les verres.

— Je crois que je ne me suis pas trompé, dit-il.

— Comment ça ?

— Il n'y a pas de glace dans ces verres.

— Tiens oui ; un oubli, sans doute.

— Je ne crois pas, articula Bouira.

Il se pencha, ouvrit le micro et dit :

— Comment se fait-il qu'il n'y ait pas de glace dans vos Phœnix ?

Une voix aigrette répondit :

— Nous sommes désolés, Monsieur, mais nous avons des ennuis avec nos

réfrigérateurs. Veuillez toutefois goûter votre consommation, je vous affirme qu'elle est aussi froide que vous pouvez le désirer.

Bouira sourit et ferma le micro. Il trempa ses lèvres dans le breuvage doré à goût de dattes fermentées.

— La New Cold a des ennuis, dit-il en se tamponnant les lèvres de son mouchoir. J'ai fait plusieurs expériences de ce genre, hier soir. La Frigèva, la Frigemac, l'Atlas... et la Nivôse, c'est-à-dire nous-mêmes, nous sommes tous dans le même pétrin. La puissance frigorifique est toujours la même, mais l'eau ne gèle pas.

— Comment ça, elle ne gèle pas ?

— Je m'exprime mal, l'eau gèle, mais très difficilement... à moins quinze ! Bruno en oubliait de boire.

— C'est une histoire de fou, marmonna-t-il après un silence... Il y a longtemps qu'on s'en est aperçu ?... Vous me faites marcher.

— Pas du tout ! Depuis huit jours, les réclamations s'entassaient dans les services commerciaux. J'ai toutes raisons de soupçonner que la situation est la même par-tout. A Paris, ils se sont émus et m'ont visiophone hier soir. Le grand patron est dans tous ses états. Sans être méchant, je suis soulagé de savoir que nos concurrents sont aussi empoisonnés que nous.

— Il y a quelque chose dans l'eau...

— Rien du tout ! Si l'eau était polluée par je ne sais quoi, le phénomène n'aurait lieu qu'ici ou là. Or, les réclamations pleuvent de toutes les parties du monde. D'ailleurs, l'eau a été analysée ; elle est parfaitement normale, mais ne gèle plus à 0 degré, c'est tout.

— Ce n'est pas très gênant, mais c'est extraordinaire ! Bouira protesta d'un

geste de la main :

— C'est vous qui le dites ! Vous ne raisonnez pas en commerçant. Le froid produit par les appareils est suffisant, certes, mais les clients s'étonnent de ne pas obtenir de glace, ils poussent les compresseurs au maximum, et ceux-ci n'étant pas faits pour de tels efforts prolongés finissent par se détraquer quand même.

Intéressé malgré lui, Bruno avait vidé son verre sans s'en apercevoir. Il eut un sursaut :

— Extraordinaire, Monsieur Bouira ! Incroyable ! Je suis d'accord avec vous ; mais primo, je suis en vacances ; secundo, je m'occupe uniquement d'un nouveau type de soupape de refoulement. Si l'eau ne gèle pas, ce n'est pas mon affaire.

Bouira sourit :

— Allons, allons, Daix, n'auriez-vous plus l'esprit d'équipe ? Vous êtes notre meilleur ingénieur et vous le savez. Vos appointements correspondent d'ailleurs à vos capacités. Cela comporte certaines obligations. Bruno leva les yeux au ciel et poussa un soupir.

— Que ne suis-je un ingénieur moyen ! Vous ne viendriez pas me gâcher mes vacances.

Il réfléchit un instant et dit :

— Voyons les choses sous un autre angle. D'accord, j'ai l'esprit d'équipe et je suis disposé à me mettre en quatre pour la Maison...

— Voilà une bonne parole !

— Laissez-moi parler, je n'ai pas fini... Vos réfrigérateurs sont excellents, les meilleurs du monde !

— Un peu grâce à vous !

— Si vous voulez, sourit Bruno. Mais ne me passez pas la main dans le dos, laissez-moi parler, s'il vous plaît. Donc, il n'y a pas panne d'appareils. Qu'est-ce qui est mauvais ? L'appareil ? Non. C'est votre eau qui est mauvaise, cher Monsieur, ce n'est pas votre appareil. Adressez-vous à la Compagnie des eaux, c'est à elle qu'il faut réclamer... Vous n'avez pas eu l'idée de dire ça à vos clients ? Non. Eh bien, cette idée, mon cher patron, je vous la donne. Avec une idée comme ça, vous êtes paré ! Sur ce, je prends mes vacances ; au revoir.

Bruno se leva et fit mine de sortir. Puis, se ravisant, il éclata de rire et posa la main sur l'épaule de Bouira.

— Avouez que je vous ai eu, patron. Mais pendant quelques minutes, vous avez failli me faire marcher. Je ne me suis pas méfié tout de suite parce que vous n'avez pas l'habitude de ce genre de plaisanteries et aussi parce que nous sommes au mois d'août et non le premier avril.

Bouira resta immobile sur son siège. Il se contenta de regarder Bruno dans les yeux, sans sourire le moins du monde.

« Pour une fois qu'il essaye de faire une blague, ça ne prend pas et il est de mauvais poil, pensa le jeune homme. Tant pis pour lui. »

— Sans rancune ! dit-il à haute voix.

Son patron le retint par la manche et dit lentement :

— Daix, je vous affirme que je ne plaisante pas. Une telle blague serait un peu grossière de ma part, ne trouvez-vous pas ? Je vous affirme que l'eau ne gèle plus qu'à moins quinze et je vous demande de trouver pourquoi. Outre le fait que la chose est assez ahurissante pour arracher toute préoccupation de

vacances à un ingénieur, outre le fait que ce mystère a une portée... que nous ne pouvons pas encore apprécier à sa valeur, il serait très important que ce même mystère soit élucidé par un ingénieur de chez nous. Je vous répète, Daix, que jamais je n'ai été aussi sérieux.

Une voix courroucée se fit entendre à quelques pas d'eux.

— Pas de glace ! miaulait une grosse dame dans le micro de sa table, mais c'est incroyable, c'est insensé. J'ai demandé de la glace et j'en aurai. Je vais aller dans un autre établissement. Bouira commenta discrètement :

— Je doute que l'autre établissement dont elle parle puisse la satisfaire.

Bruno n'avait pas changé de position. Il restait planté devant son patron, les bras ballants et le regard vague.

— Rasseyez-vous, conseilla celui-ci. Je crois que vous avez besoin d'un second Phœnix.

Bruno obéit comme un automate. Perdu dans ses pensées, il n'entendit pas son patron commander deux autres consommations et ne réagit que lorsqu'il sentit le verre qu'on glissait entre ses doigts inertes. Machinalement, il le vida d'un trait et toussa. Cette toux le rendit à la réalité.

— M... ! dit-il à mi-voix.

— Commentaire succinct, mais énergique et parfaitement adéquat, apprécia Driss Bouira.

Bruno sursauta : .

— Comment? Oh, pardon, dit-il en rougissant, j'ai dû me croire au régiment.

— Ne vous excusez pas, c'est un mot historique qu'il faut réserver aux grands événements. Etant donné la situation, il est parfaitement justifié.

L'ingénieur s'épongea le front.

— Mais enfin, dit-il, d'autres ont dû s'en apercevoir ! Cela me dépasse, je ne suis pas physicien.

— Cela dépasse tout le monde, mon vieux. Et je crois qu'un ingénieur comme vous a autant de chances qu'un cristallographe de découvrir quelque chose.

— Je vais visiophoner à l'Institut des Sciences.

— J'ai essayé moi-même hier après-midi. Je n'ai pu contacter aucun spécialiste ; j'ai l'impression qu'ils sont sur les dents.

Bruno balaya la salle d'un regard ahuri. Il désigna les consommateurs.

— Mais les gens ? dit-il.

— Le public ne sait rien. C'est une chose qu'on remarque difficilement, vous savez. On accuse la chaleur exceptionnelle. Ne trouvez-vous pas qu'il fait très chaud ?

— En effet, mais nous sommes au mois d'août.

— Tout de même, la chaleur est difficilement supportable, quoique normale en cette saison. Et savez-vous pourquoi ?

Bruno eut un geste évasif :

— Mon dieu !...

— Parce que la climatisation est défectueuse. Et pourquoi est-elle défectueuse ?

— La glace !

— Oui. Les installations ne forment plus de glace. De là, cette impression de chaleur extraordinaire, malgré nos vêtements conditionnés. De là, à accuser une vague de chaleur ! D'ailleurs, vous qui êtes ingénieur, avez-vous remarqué quelque chose ?

— Ma foi non ! Je vis peu chez moi. J'y dors, c'est tout. Et mon « Nivôse » me donnant une température suffisamment, liasse, je n'ai pas songé à regarder s'il faisait de la glace.

Driss Bouira tapa sur l'épaule de son subordonné.

— En rentrant chez vous, vérifiez. Je suis sûr que l'eau de vos tiroirs est froide, mais liquide ! Et puis...

Il tira un journal de sa poche et le déplia sous le nez de Bruno.

— Pour qui a la puce à l'oreille, tout cela est inquiétant.

Il désigna les titres qui dansèrent un ballet sous les yeux stupéfiés de Bruno Daix : « Les glaciers alpins ont diminué de moitié. Inondations dans le Piémont et le Dauphiné. La banquise polaire recule. Colère des torrents au Népal... »

- Or, dit Bouira en repliant son journal, les moyennes de température communiquées par l'O.N.M. sont tout à fait normales ! Rien n'explique la situation.

Il se leva, imité par Bruno, et se dirigea vers la sortie.

— Je vous avoue que je ne sais par où commencer, dit Bruno.

— Moi, je sais. Où aviez-vous l'intention de passer vos vacances ?

— En France.

— Eh bien, mon cher, vous avez une fusée dans deux heures. Voici votre billet pour Paris. Et voici une lettre d'introduction pour le professeur Jean Leguen, de l'Institut. Voilà par où il vous faut commencer.

— Vous aviez tout prévu, sourit Bruno. Vous étiez bien sûr de vous.

— Non, de vous ! dit Bouira en lui serrant la main. Tenez-moi au courant. Et ne vous laissez pas impressionner par les barrages administratifs. Le Guen

est un vieux copain. Je suis sûr qu'il vous recevra. Cette lettre est un véritable passe-partout.

*

**

Driss Bouira sauta dans sa voiture après un dernier sourire. Rêveur, Bruno Daix s'installa dans la sienne et démarra distraitemment.

« Est-il fou ? pensait-il. Ou bien ai-je rêvé ? »

Conduisant d'une main, il fouilla de l'autre dans sa poche. Il n'avait pas rêvé, la lettre était bien là.

A cet instant, un timbre vibra sur son tableau de bord. Il reprit le volant à deux mains et dit :

— Oui?

Une voix sortit du micro placé dans le dossier de la banquette :

— Voiture 7203 S.H., vous êtes sorti de votre ligne, vous ne pouvez pas faire attention !

— Excusez-moi, gardien. J'étais distrait.

— Rangez-vous !

Pestant intérieurement, Bruno obliqua sur une voie de garage et attendit. Une « bulle » de plastique se posa bientôt à ses côtés. Le gardien en sortit et s'approcha de la portière de Bruno en faisant claquer dans sa main son carnet, d'un air suffisant. Il paraissait très fier de son uniforme.

L'œil réprobateur, il inscrivit quelque chose, détacha un imprimé de sa souche et le tendit à Bruno.

— Qu'est-ce que... ? risqua celui-ci.

— Suspendu jusqu'à demain même heure, dit le gardien. Vous pouvez descendre de votre voiture. On vous la rendra demain au Central. Prenez votre bon.

— Ecoutez, gardien, j'ai... je n'ai pas fait attention, ce n'est pas un crime. J'ai absolument besoin de ma voiture. J'ai une fusée à prendre au stratoport.

— Vous auriez pu provoquer un accident grave. Utilisez les transports en commun, dit le fonctionnaire en lui mettant le bon dans la main. Donnez-moi les clés de votre voiture.

Bruno s'exécuta de mauvaise grâce, claqua la portière et s'éloigna sans un mot. Au bout d'une vingtaine de stads, il tourna la tête et vit le policier remonter dans sa bulle en le gratifiant d'un regard ironique. Il haussa les épaules en se mêlant à la foule qui descendait au pont réservé aux transports en commun.

Pas question de passer chez lui pour prendre quelques objets personnels. Il lui faudrait se dépêcher s'il voulait arriver à temps au stratoport.

III

Enfoncé dans son siège de bus, Bruno regardait s'égrener lentement les stations : Miliana, Le Corbusier, Ouadi, Jean Rostand... Pour tromper son attente, il sortit son billet de fusée et sursauta : douze heures sept ! Son patron lui avait dit : dans deux heures, mais il n'avait pas regardé sa montre et s'était trompé de vingt-cinq minutes. Bruno risquait fort de manquer le départ. Il se leva et s'approcha de la portière pour descendre à la prochaine et héler un taxi. Il se demanda pourquoi il n'avait pas eu cette idée d'abord et se rappela brusquement que les héli-taxis étaient en grève depuis deux jours.

Il se rassit, rongant son frein, essayant de se consoler à l'idée qu'il était déjà en banlieue et que les stations s'espaçaient de plus en plus jusqu'au stratoport de Guet-tara. Déjà, le viaduc enjambait les vallées constellées de résidences ouvrières et d'usines de plastique accrochées aux premières pentes du Tademaït. Bientôt, il distingua le bord du plateau, crénelé de cratères de lancement et de tours-radars. Quand le robot-chauffeur annonça le terminus, Bruno ouvrit la portière, sauta sur le quai et courut dans la fraîcheur des

couloirs bariolés de publicité. Il grimpa l'escalator quatre à quatre, déboucha sur le toit comme un bolide et se précipita vers le cratère numéro quatre indiqué par son billet.

Il se heurta au portillon fermé.

— Trop tard, Monsieur, lui dit un employé, la fusée part dans deux minutes.

— Quelle barbe ! Je m'en doutais. Quand y a-t-il une autre fusée directe pour Paris ?

— Demain seulement. Si vous êtes pressé, prenez une ligne omnibus.

L'employé consulta, un horaire et ajouta :

— Dans une demi-heure, il y a un départ au cratère six pour Alger. Là, vous changerez pour Marseille, à Marseille pour Paris. Vous serez à destination à dix-sept heures.

Bruno remercia et fit demi-tour. Il se dirigea d'un pas fatigué vers le bar de l'astroport et y entra au moment précis où un sifflement aigu déchirait l'air du dehors. « Voilà ma fusée qui s'en va », pensa-t-il.

*

* *

Il perdit dix minutes à siroter un Phoenix sans glace et chargea un groom d'aller lui acheter un survêtement de rechange, une brosse à dents automatique, un rasoir à ultra-sons et une petite mallette pour contenir le tout. Puis il s'aperçut qu'il avait faim... Quand le groom lui rapporta ses emplettes, il le trouva en train de dévorer un monstrueux sandwich de chlorelle grasse.

La bouche pleine, Bruno donna un pourboire à son commissionnaire, saisit

la mallette et se rendit au cratère numéro six. Il s'installa dans le petit train électrique qui l'emporta directement dans le ventre de la fusée en compagnie d'une cinquantaine d'autres voyageurs.

Le hasard lui donna une place voisine de celle d'une jolie Chinoise qui se montra tout de suite très bavarde. Elle s'en excusa en avouant qu'elle était journaliste et qu'elle rassemblait les éléments d'une grande série d'articles sur l'urbanisme occidental.

— On dit que Paris est la tête de l'Afrique, demanda-t-elle, qu'est donc In Salah?

— In Salah en est le cœur, déclara Bruno, pour autant qu'une comparaison anatomique puisse s'appliquer à une ville... ou à une nation.

— Ce n'est pas de l'anatomie, mais de la poésie. Bruno sourit.

— Pas tout à fait, dit-il. In Salah est à la croisée des chemins de l'ancien désert. Songez que...

La voix de l'hôtesse l'interrompit.

— Veuillez attacher vos ceintures, s'il vous plaît ! En silence, les voyageurs s'exécutèrent. Bruno jeta un regard distrait par son hublot et vit le petit train remonter la pente du cratère. Bientôt, des lueurs éblouissantes dansèrent au milieu de l'immense creuset de ciment. Invisible, un enfer s'allumait sous la fusée, un enfer qui allait projeter celle-ci dans la stratosphère. Le titillement d'une phrase télégraphique filtra de la cabine de pilotage au milieu d'un lourd silence. Et d'un seul coup, cinquante personnes eurent l'impression de peser dix fois leur poids. Un léger vertige brouilla la vue de Bruno.

Quand ce vertige se dissipa, le jeune homme cligna des yeux, sourit à sa compagne de voyage, et lui désigna le sol.

Enorme ballon verdâtre, la Terre paraissait tourner lentement sous eux. Bientôt, ce furent les premiers contreforts de l'Atlas, puis les hauts plateaux, château d'eau du nord Sahara, puis Alger, comme une immense tache blanche au bord de la fosse méditerranéenne asséchée.

En cercles concentriques, la fusée commença de descendre. La journaliste chinoise désigna quelque chose, une espèce de cordon clair qui, issu de la ville, remontait rectilignement vers le nord.

— On dirait la grande muraille, dit-elle. Serait-ce... ?

— Vous avez deviné, dit Bruno. C'est l'ancien pont flottant Alger-Marseille. Il repose maintenant par le fond, mais n'a rien perdu de son utilité. Vous pourrez peut-être en parler dans vos articles, car c'est un véritable chapelet d'anciennes villes flottantes. Il contient quarante ponts roulants, vingt voies ferrées, dix autoroutes et traverse trois cents piles qui, anciennes usines maréthermiques, sont aujourd'hui autant de relais touristiques.

La Chinoise poussa un soupir :

— Quand j'entends un Occidental parler chiffres, j'ai toujours un peu le vertige.

— Je n'ai pas fini, dit Bruno. Cet ouvrage redevient un pont à proprement parler pour franchir le lac latin, reliquat des eaux de l'ancienne plus vieille mer du monde. Il unissait deux continents, il unit toujours deux villes : Marseille, la mère, et Alger, la fille. Ces deux villes se ressemblent beaucoup : un peu plus de minarets en deçà, un peu plus de clochers au-delà de la fosse

méditerranéenne, c'est leur seule différence. Elles tiennent toujours l'une à l'autre par ce cordon ombilical qu'est le pont...

— Votre lyrisme anatomique vous égare ! Bruno éclata de rire.

— C'est vous qui m'avez donné l'exemple tout à l'heure, avec votre vice chinois des symboles. Ceci vous prouve qu'il est dangereux de pousser l'anthropomorphisme jusqu'à l'absurde. Mais j'ai réussi à vous intéresser, poursuivit-il en la prenant par la main, vous n'avez même pas remarqué que nous étions posés.

La jeune fille sursauta et, aidée de Bruno, sortit de la fusée déjà désertée par les autres voyageurs. L'hôtesse sortit derrière eux et jeta un regard de regret sur le couple qui s'éloignait.

— Vous ne connaissez absolument pas Alger ? demanda Bruno à sa nouvelle connaissance.

— Non, je suis arrivée par le Sud. Madagascar, Le Cap, le Belgo, puis encore l'Afrique, Brazza, Lanry, Dakar.

Bruno déposa sa mallette et la valise de sa compagne à la consigne, puis il entraîna la Chinoise hors du stratoport.

— Nous avons une heure à perdre, dit-il. Laissez-moi vous emmener à la pile I. Au sommet se trouve un restaurant d'où l'on domine toute la fosse méditerranéenne. C'est une chose à ne pas manquer.

Ils s'avancèrent sur une jetée aérienne qui surplombait la ville basse comme un plongeur de ciment.

Tel un rapace, un hélicoptère fondit sur eux comme sur sa proie et leur sortit sous le nez son échelle de métal. Ils gravirent les trois échelons et s'installèrent sur la banquette moelleuse.

— Où, patron ? s'informa la machine volante.

— Pile I ! Au sommet ! ordonna brièvement Bruno Daix.

— Bien, patron !

L'échelle rentra, la portière claqua, et ils survolèrent les ravins des rues profondes. L'hélitaxi passait entre les falaises des plus hauts buildings où le vent faisait claquer comme des étendards des banderoles publicitaires dont les couleurs chantaient dans le ciel : « Faites du ski dans l'Aurès — Voyages de noces dans la concession lunaire — Buvez un Phoenix — Nivôse, la marque qui s'impose... »

Bientôt apparut, dominant les autres constructions, la gigantesque pile I, départ du pont Alger-Marseille. Le fronton disait en lettres d'or :

MABEM CLAUDIT QUOD HERCULEO ICTU APEBTUM ERAT.

— Il referme une mer qu'Hercule avait ouverte d'un coup de massue, traduisit obligeamment Bruno. C'est du latin..., notre langue mandarine, ajouta-t-il en souriant.

— Si je connais bien votre mythologie, dit la jeune fille, c'est à Gibraltar qu'Hercule accomplit cet exploit. Cette phrase orgueilleuse devrait s'appliquer au barrage de Tanger !

— Géographiquement, oui. Mais le barrage de Tanger est postérieur à ce pont, chronologiquement, nous avons le droit d'être fiers de cet ouvrage, qui est d'ailleurs beaucoup plus imposant que celui des Hispano-Marocains.

L'hélitaxi les déposa sur une jetée-plongeoir au sommet de la pile I. Un vent tiède ébouriffa gentiment la chevelure de la journaliste. Bruno chassa les importunes machines vendeuses de cartes postales et entraîna la jeune fille à l'ombre des palmes. Ils choisirent une table proche du parapet.

Sous eux, à l'infini, la mer chatoyait toujours comme au bon vieux temps, mais c'était une mer dorée, une mer de moissons. Des vagues d'épis paraissaient se briser un kilostad plus loin sur la pile II, semblaient lécher les jetées de l'ancien port d'Alger. Des moires d'ombres mauves couraient à la surface de cet étrange océan. Le spectacle était exaltant.

— Voulez-vous prendre l'apéritif pour commencer ? proposa Bruno.

— Volontiers, un... excusez-moi, je n'ai pas l'habitude des apéritifs afrançais. Commandez-moi ce que vous voudrez.

Bruno pencha sa bouche au centre de la table et cohimanda deux Phœnix. Mais la jeune fille lui poussa le coude en criant :

— Regardez !

— Quoi donc ? demanda Bruno en relevant la tête.

Sa compagne désignait la mouvante étendue. Une tour sortait lentement du sol au milieu des moissons, puis une autre, et une autre encore. Régulièrement espacées les unes des autres, les tours s'allongeaient lentement en hauteur.

— Ce sont les tours d'arrosage, expliqua Bruno. L'eau d'arrosage est chargée tantôt d'engrais, tantôt d'oligo éléments servant ceci ou cela, croissance accélérée ou richesse en gluten, je ne sais quoi encore... Je ne suis pas ingénieur agronome. Vous avez devant vous l'un des greniers de l'Eurafrique.

La jeune fille ne quittait pas des yeux l'ancienne mer. Soudain, elle vit chaque tour se coiffer d'une longue aigrette de gouttelettes et tourner sur elle-même comme une danseuse emplumée, pour arroser une aire de cinq cents stads.

— Vous allez voir une des plus jolies choses du monde, prévint l'ingénieur.

Et de fait, sous l'effet de la grande chaleur, une brume irisée monta de la plaine. Comme battue en neige par la rotation rapide des tours, toute l'étendue d'or parut mousser. Les touristes de tous poils qui déjeunaient sur la pile I poussèrent des exclamations ravies. Ils ne voyaient plus à leurs pieds qu'une gigantesque tempête de fraîcheur traversée d'arcs-en-ciel. Cette splendeur, ce ballet de couleurs chatoyantes s'étendait à perte de vue jusqu'à l'horizon. Les tours avaient complètement disparu sous les tourbillons d'écume.

IV

En détournant les yeux de ce spectacle, les jeunes gens s'aperçurent qu'on les avait servis. Ils commençaient à siroter leurs Phœnix lorsque la musique douce qui filtrait de diffuseurs cachés s'interrompit brusquement.

Personne n'y prit garde. Mais lorsqu'une voix dit d'un ton grave : «

Attention, attention ! » quelques têtes surprises se dressèrent. La voix répéta plusieurs fois son avertissement. Quelqu'un appartenant au personnel intensifia le son. Chacun finit par déceler dans la voix, dans son insistance, une solennité qui laissait prévoir un communiqué officiel d'urgence. Même les étrangers finirent par se taire sans comprendre, devant le silence angoissant qui régnait soudain dans le restaurant.

Nul ne s'aperçut que l'arrosage de la plaine avait cessé et que les tours avaient stoppé leur danse de derviches. Immobiles et luisantes, elles semblaient attendre aussi une nouvelle grave.

Bruno avait posé sa main sur celle de la jeune fille et, les yeux agrandis par la surprise, il dressait légèrement un doigt en l'air pour attirer son attention sur ce qui allait arriver.

— Que se passe-t-il ? demanda la Chinoise à mi-voix.

— Nous allons le savoir, souffla Bruno. Je n'en ai aucune idée.

« Attention, attention, disait la voix. Je réclame votre attention. Un communiqué d'une extrême importance nous arrive à l'instant. Auditeurs, où que vous soyez, quoi que vous fassiez en ce moment, écoutez bien.

« Interrompez immédiatement votre travail ou vos loisirs. Toutes affaires cessantes, montez l'intensité de votre poste afin que le plus de personnes possible prennent connaissance du communiqué suivant :...

La voix se tut un instant. Les visages étaient pâles et tendus. Une femme eut un rire nerveux qui s'enroua brusquement. Le ton du speaker annonçait quelque chose d'exceptionnel. Bruno remarqua des cernes mauves sous les yeux de sa compagne. Il eut le temps de se demander quelle tête il faisait lui-même. La voix reprit :

« Une catastrophe sans précédent menace le genre humain. Auditeurs d'Afrique du Nord, vous avez plus de deux heures devant vous pour vous mettre à l'abri. Pas de panique ! Que chaque personne ayant à sa disposition un hélico prenne l'air avec à son bord un nombre de passagers correspondant aux capacités de son appareil, et reste immobile à cinq cents stads au-dessus de son terrain d'envol.

« Je répète. Pas de panique ! Que chaque possesseur d'un hélico offre une hospitalité provisoire à ses voisins immédiats et reste immobile à cinq cents stads au-dessus de son terrain d'envol. Vous avez, auditeurs d'Afrique du Nord, plus de deux heures devant vous pour prendre toutes vos dispositions.

« Que ceux qui n'ont ni hélico, ni voisins immédiats pour les accueillir à leur bord, montent sur les toits-terrasses et attendent les secours officiels. Les appareils de la police et de l'armée s'occuperont d'eux. Pas de panique ! Si chacun agit avec calme, il n'y aura pas de victimes.

Ne cherchez pas à joindre vos parents ou amis éloignés. Ne cherchez pas à sauver vos objets personnels. Ne cherchez pas à rentrer chez vous. Que chacun reste à l'endroit où il se trouve et monte à bord des hélicos de ses voisins immédiats ou attende calmement les secours officiels sur les toits-terrasses.

» Ne craignez rien pour vos parents ou amis, ils seront secourus là où ils se trouvent. Que chacun reste sur le toit-terrasse le plus proche du lieu où il est, s'il n'a personne pour le prendre à son bord... »

Devant Bruno, le visage de la jeune Chinoise se crispa.

— N'ayez pas peur, dit l'ingénieur d'une voix rauque.

— Vous me faites mal, geignit la journaliste.

— Comment ?... oh, pardon, dit Bruno en s'apercevant qu'il broyait inconsciemment la petite main de sa compagne.

Des gens s'étaient levés, certains parlaient très fort. On entendait des suppositions contradictoires.

— La guerre ! disait quelqu'un.

— Un séisme !

Une femme courut vers une jetée, rattrapée d'une main ferme par un grand rouquin qui lui murmura des paroles douces et fermes où revenait plusieurs fois le mot « panique ».

Une voix sanglotait :

— Je ne peux pas la laisser à la maison... peut-être... pas prévenue.

Un homme, qui devait être le gérant, déboucha sur la terrasse et entendit cette phrase décousue. Il dit :

— Qui que vous ayez laissé chez vous, Madame, cette personne sera prévenue. Vous avez entendu les recommandations officielles. Restez ici ! Il balaya la foule du regard et continua :

— Que chaque personne venue ici par ses propres moyens de vol se dirige calmement vers le parking et prenne l'air. Que ceux qui ont de la place à leur bord lèvent la main et indiquent avec un ou plusieurs doigts le nombre de passagers dont ils peuvent se charger.

Quelques clients levèrent trois doigts, d'autres deux. Le gérant leur confia des passagers. Un certain désordre s'ensuivit, vite réprimé par l'autorité du gérant. De petits groupes marchèrent d'un pas pressé vers l'aire d'envol. Des hélicos bourdonnèrent, montèrent dans le ciel.

Les gens qui restaient sur la terrasse eurent l'impression d'être

abandonnés... Quand le gérant s'aperçut que le calme risquait d'être balayé par la peur, il cria d'une voix forte :

— Nous disposons ici de vingt jetées aériennes. Veuillez vous ranger sur vingt files devant ces jetées et attendre les hélitaxis à mesure qu'ils se présenteront.

Une bousculade poussa la foule vers les jetées. Un homme trébucha sur une chaise et s'étala de tout son long. Une femme pleurait sans pouvoir s'arrêter.

*

**

Bruno s'était levé, il n'avait pas lâché la main de la jeune fille ; cette main tremblait spasmodiquement dans la sienne. Un tiraillement nerveux agita les lèvres de la journaliste. Paupières mi-closes, celle-ci, raide comme un piquet, oscillait légèrement sur ses jambes. Bruno lui décocha sans prévenir une maîtresse gifle en pleine figure.

Elle hoqueta, chercha sa respiration et aspira une grande bouffée d'air. Narines palpitantes, elle porta la main à sa joue, regarda Bruno et, battant des paupières :

— Merci ! sourit-elle.

— Excusez-moi, dit Bruno en souriant à son tour, vous étiez au bord de la crise de nerfs !

Il l'entraîna dans une queue d'environ dix personnes attendant les hélitaxis.

— Ça ne se passe pas trop mal, murmura Bruno. Je m'attendais à pire. Ce gérant est un type épatant.

— Regardez, dit la jeune Me toute pâle.

Les yeux de Bruno tournèrent dans la direction indiquée par le joli doigt manucure. En contrebas, sur la terrasse d'un immeuble situé à une centaine de stads, une bagarre féroce mettait aux prises un groupe d'individus. On entendit des cris, des injures. Un hélico prit son vol avec une grappe de trois personnes pendue à l'une de ses roues. L'appareil bascula, heurta le parapet et tomba dans la rue profonde où l'on voyait des gens courir en tous sens.

Bruno obligea la jeune fille à détourner les yeux. Elle cacha sa tête dans la poitrine de son protecteur et se remit à trembler.

— C'était à craindre, dit l'ingénieur en lui caressant les cheveux. Il est impossible que tout se passe bien partout.

Tout le ciel bourdonnait d'appareils immobiles. Il fallait élever la voix pour se faire comprendre.

— Mais qu'y a-t-il donc ? dit un noir placé devant les jeunes gens. Quel est ce danger qui menace le genre humain ?

Il quêtait une réponse de Bruno.

— J'en sais autant que vous, mon vieux, dit l'ingénieur.

Comme pour répondre à cette question qui, le premier moment de stupeur passé, commençait à hanter tous les esprits, la radio se remit à parler :

« Auditeurs d'Afrique du Nord, vous avez plus de deux heures devant vous. Pas de panique, s'il vous plaît. Vous serez tous sauvés, nous allons vous expliquer pourquoi.

« Quoi que l'humanité soit déjà en deuil de plusieurs millions de victimes, vous avez la chance, auditeurs d'Afrique du Nord, d'être assez loin du cataclysme pour prendre toutes précautions utiles.

Un gigantesque raz de marée descend du pôle nord vers le sud, une vague énorme, haute de trois cents stads et filant à mille kilostads à l'heure, ratisse toute l'Europe sur son passage. Cette vague a submergé les pays scandinaves et les trois quarts de la Russie ; la Pologne, l'Allemagne du Nord, la Hollande, la Belgique et l'Angleterre sont vraisemblablement sous les eaux.

« Le front d'attaque du raz de marée suit actuellement une ligne passant par Dieppe, Pontoise, Strasbourg, Leipzig, Breslau, Lublin, Kiev, Saratow.

« Dans une heure, les eaux entreront dans la fosse méditerranéenne sur trois points : Gibraltar, Languedoc, Dardanelles.

« Il est peu vraisemblable, malgré la vitesse du raz de marée, que les régions situées à plus de cinq cents stads au-dessus du niveau de la mer aient à en souffrir.

« Toutefois, par prudence, il est recommandé à tous de prendre l'air et de

rester immobiles à plus de mille stads d'altitude et non cinq cents, comme précédemment conseillé.

« Pas de panique ! Toutes les personnes... »

Le speaker ne fit que répéter les recommandations que tout le monde connaissait. Bruno n'écoutait plus, il pensait à la glace des pôles. Il voyait un rapport étroit entre ce que lui avait révélé son patron et le cataclysme. Il se rappelait avoir lu que si toutes les glaces polaires fondaient à la fois, le niveau de toutes les mers du globe monterait de cinquante stads environ. Absorbé par ses réflexions, il n'entendait pas les exclamations et les discussions passionnées qui se croisaient autour de lui, ne sentait pas que sa compagne en larmes cherchait à attirer son attention en lui martelant la poitrine de ses petits poings fermés.

— Vous avez entendu ? criait-elle pour dominer le tumulte, Nankin est submergé !

Gomme d'un songe, il s'éveilla.

— Nankin? dit-il... oui. Ils sont comme nous, mon petit. Vos compatriotes ont dû prendre les mêmes précautions...

— J'ai ma famille là-bas, dit la Chinoise, je...

— Vous êtes morte d'inquiétude, je comprends bien. Mais ne perdez pas courage. Toute l'humanité est morte d'inquiétude aussi.

Il la tourna doucement vers la jetée aérienne et dit :

— C'est notre tour, les autres sont déjà en sécurité.

Il la poussa vers l'échelle de l'hélitaxi où le noir qui les précédait s'installait déjà.

Du coin de l'œil, il avait vu déboucher sur la terrasse une foule essoufflée

et furieuse, venue des entrailles de la Pile I. Il s'empessa de claquer la portière de l'appareil, qui prit son vol aussitôt.

Tandis qu'ils s'élevaient, ils virent un énorme hélico de la police atterrir sur le parking de la pile. Des policiers sautèrent sur le ciment et tirèrent en l'air pour faire régner un peu d'ordre.

— Ne regardez pas, conseilla Bruno. Peut-être va-t-il y avoir du vilain. Ces gens sont fous de terreur.

— Y a d'quoi ! affirma une voix.

Et Bruno s'aperçut seulement qu'ils avaient pris un viel hélitaxi à pilote. Visière sur l'oreille, chiquant à moitié sa cigarette, le pilote reprit de sa voix rouillée :

— Vous trouvez pas qu'y a d'quoi ?

V

La vague s'était formée d'un seul coup, concentrique-ment au pôle, sous l'effet de la fusion brutale des glaces arctiques. Puis, circulaire, elle avait élargi sa circonférence et glissé vers l'Equateur. A mille kilostads-heure !

Dans le monde entier, des gens avaient entendu un roulement de fin du monde, avaient vu le ciel s'obscurcir. Ils s'étaient interrogés du regard, avaient haussé les épaules, levé le nez en l'air et avaient été gommés d'un seul coup de l'existence sans avoir le temps de comprendre pourquoi.

D'autres, qui dormaient dans leurs lits, s'étaient sentis secoués par la main de leur femme inquiète :

— Entends-tu ?

— Quoi ?

— Ce... toutes ces fusées?

— Mais non, c'est un orage !

— Va voir, j'ai peur !

Ils s'étaient levés en bâillant, tandis que des enfants se mettaient à brailler dans les pièces voisines, avaient grommelé : « Allons bon ! la marmaille ! » puis, vraiment effrayés eux aussi, car la maison se mettait à trembler devant l'approche du mystère, ils s'étaient précipités à leur fenêtre, avaient ouvert une bouche stupéfaite, hurlé sans s'en rendre compte... Et l'instant d'après, une dernière seconde de conscience : (le bruit qui rend sourd, lointain cri de femme, tremblement des jambes, maison d'en face qui saute en l'air, le monstre lisse, les gosses ! les goooosses !), il n'y avait plus que des membres épars roulant avec d'autres membres, et des moellons, des voitures disloquées, des hélicos cueillis au vol comme des mouches, des arbres, des chiens morts, des débris d'ours blancs rejetés du grand Nord, des bottes lapones... Tout cela roulant, se mêlant, s'amalgamant dans la bouche écumante du monstre.

L'alerte avait été lancée par plusieurs pilotes de fusées, témoins impuissants. Plus rapide que la vague, la radio avait fait son possible pour limiter les dégâts, hurlé ses conseils, recommandé le calme. Pour certains, trop surpris, cela n'avait servi à rien. D'autres étaient momentanément sauvés, leurs hélicos suspendus dans le ciel comme des araignées immobiles au bout d'un fil.

*

* *

Bruno tenait serrée dans ses bras la jeune Chinoise qui s'était endormie après avoir sangloté sans larmes, par à-coups et en s'excusant. Le chauffeur avait tourné son siège et demandé au noir de faire un poker avec lui en attendant les événements. Il avait réussi à le convaincre, et le noir, piqué au jeu, riait très fort ou devenait brusquement gris de terreur suivant qu'il se rappelait ou non pourquoi il se trouvait là.

Bruno regarda la petite plaque de métal qu'il avait ramassée sur le plancher : « Carte provisoire d'étranger délivrée par les autorités africaines à... Mademoiselle Kou-Sien Tchéi ».

« Kou-Sien », murmura plusieurs fois Bruno pour s'habituer à ce prénom de l'autre bout du monde.

Dans son sommeil, Kou-Sien parla chinois, à toute vitesse, puis elle se crispa, poussa un léger cri et ouvrit des yeux égarés.

En lui-même, Bruno pesta. Il avait espéré que la catastrophe aurait lieu pendant son sommeil. Il lui sourit néanmoins et lui montra sa carte d'identité.

— Le hasard a réparé un oubli, dit-il. Je connais votre nom, Kou-Sien.

Un pauvre sourire détendit les lèvres orientales. Elle reprit sa carte en disant :

— Merci...

— Bruno, compléta l'ingénieur, Bruno Daix.

— Merci, Bruno... Je crains de m'être rendue très ridicule.

— Comment voulez-vous que qui ou quoi que ce soit paraisse ridicule dans une telle situation !

Kou-Sien leva les yeux et regarda le ciel littéralement constellé d'appareils de tous genres. Non loin d'eux se trouvait un monstrueux bélico rouge de la

police chargé d'enfants d'une école. Plus loin, on reconnaissait trois hélitaxis. Plus loin encore, un hélico bleu et or d'une marque étrangère, puis, non reconnaissables à l'œil nu, des points, de petites taches multicolores à l'infini peuplaient le ciel. Et chacun de ces petits points maintenait plusieurs vies humaines au-dessus de la catastrophe imminente.

— Je me suis jurée de ne pas baisser les yeux vers le sol, dit Kou-Sien. Je me connais, je me rendrais encore ridicule. Dites-moi seulement quand ce sera fini.

— Eh bien, je...

• Non, coupa la jeune fille. Excusez-moi, j'ignore ce que vous alliez dire. J'ai encore à vous demander de ne pas me prévenir quand vous verrez quelque chose. Ne me dites même pas l'heure qu'il est, je ne veux pas savoir combien de temps j'ai dormi. — Comme vous voudrez, dit Bruno, très pâle.

*

* *

Il avait jeté un coup d'œil discret sur la pendule de bord, il savait que le moment approchait. Tacitement d'accord, le pilote et le noir avaient délaissé leurs cartes. Ils fixaient l'horizon, vers le nord. Kou-Sien comprit-elle ? Sans un mot, elle se plia en avant et cacha son visage dans ses mains.

D'un geste rassurant et monotone, Bruno lui caressa la tête. Puis il regarda sous lui la ville orgueilleuse et déserte, debout au bord de la fosse méditerranéenne, ses buildings altiers, l'énorme masse criblée de fenêtres de Maison Carrée, l'arche colossale unissant Belcourt à Bellevue.

Soudain, il frémit. Un point minuscule s'agitait sur la terrasse d'un immeuble. Il devina plus qu'il ne reconnut une silhouette humaine courant en rond sur le toit en agitant un mouchoir, il devina la bouche grande ouverte et hurlant de terreur. Il releva la tête et son regard rencontra celui du pilote. Il lui désigna la pitoyable silhouette oubliée. Le pilote fit signe qu'il la voyait, mais haussa les épaules d'un air impuissant. Bruno lui broya le bras dans son poing, le regard insistant.

— Faites pas l'zouave, dit laconiquement le chauffeur. Mon appareil peut pas en porter un d'plus. On y resterai tous.

Mais quelqu'un d'autre avait vu le drame. Un minuscule hélico monoplace de la police descendait vers le toit tragique.

A cet instant, le ciel s'assombrit d'un seul coup. Détachant ses yeux du sol, Bruno vit tourbillonner les nuages au-dessus d'eux. Tous les appareils se mirent à tanguer. Le pilote se crispa sur les commandes.

Un mur d'écume grisâtre boucha soudain l'horizon, une gigantesque falaise d'eaux furieuses avançait en bouillonnant dans la plaine. Bruno vit les piles colossales du pont Alger-Marseille renversées les unes après les autres. Un roulement de tonnerre s'amplifia, atteignit une intensité insupportable.

Hypnotisé par l'horreur, le jeune homme regarda l'hélico rouge de la police qui remontait le plus vite possible. Plus vite, plus vite... trop tard !

Une gifle géante claquait lourdement sur la ville, culbutant les buildings les uns sur les autres. Le valeureux hélico disparut sous les embruns. Déjà, dans les terres, le brutal déluge bouillonnait, envahissait la Mitidja, courait à l'attaque des contreforts de l'Atlas.

Au nord, une deuxième falaise d'écume arrivait, chevauchant la première,

puis une troisième. On devinait à peine l'ébauche d'une quatrième lorsque tout se brouilla. Il fut impossible de savoir où était la limite du ciel et des eaux.

*

* *

L'hélitaxi dansa comme un bouchon dans les remous de l'atmosphère. Bruno crispa ses doigts sur le dossier du pilote, se sentit tomber, rebondir, remonter à la rencontre d'un autre appareil, dangereusement proche. Il ferma les yeux, hurlant sans le savoir à pleins poumons dans la tempête...

Courant sur sa lancée, le raz de marée grimpait à l'assaut des monts Zaccar, joignait presque un autre bras de courant remontant la vallée du Chélif, renonçait, refluit en se cassant les reins sur le Djurdjura.

Ailleurs, à des milliers de kilostads, il noyait au passage les basses plaines du Maroc et le Sahel tunisien, s'engouffrait dans les chotts, submergeait la Libye et l'Egypte, puis il dévasta le Sahara, le Sénégal.

Partout, il courait à la rencontre d'une autre vague née de l'Antarctique et balayant l'Argentine, Madagascar et l'Australie.

Les deux monstres se heurtèrent à l'Equateur, s'étrei-gnirent, se haussèrent en une gigantesque montagne liquide qui aplatit d'un coup Amazonie, Congo, Inde et Surinam...

*

* *

Longtemps, pendant des heures, Bruno Daix et ses compagnons

regardèrent déferler la marée brutale. Toute la plaine bouillonnait comme un chaudron de sorcière, tourmentée de remous impressionnants et de courants contraires.

Puis, lentement, on vit changer la direction générale du flot. Un reflux terrifiant de violence redescendit vers le nord, entraînant rageusement au passage à peu près tout ce qui était resté debout dans la ville. Crachant en l'air une écume boueuse, fouettant à mort des pans de murs vacillants, des vagues monstrueuses jonglaient avec des débris sans nom.

Longtemps, des tourbillons ravagèrent la surface des eaux, tandis que, sillonné d'éclairs, le ciel s'assombrissait de plus en plus.

Bruno Daix, regardant autour de lui, s'aperçut que le nombre d'appareils en vol avait notablement diminué. Des images lui revinrent à l'esprit : hélicos se heurtant et sombrant dans la tempête, airbus plongeant brusquement vers les flots avec, à leurs hublots, des visages de foule en délire...

Il jeta les yeux sur ses compagnons. Kou-Sien était immobile à côté de lui, les yeux fixes, les paupières plus bridées que jamais par la fatigue. Le noir agitait sans arrêt ses grosses lèvres, il paraissait avoir légèrement perdu la raison. Quant au pilote, il commençait à se détendre un peu et tripotait la radio du bord sans obtenir autre chose que d'incompréhensibles borborygmes.

Un hélico de la police dériva lentement au-dessus d'eux, puis vola résolument vers le sud, vers les hauteurs de l'Atlas. Ce fut un exemple. Peu à peu, de nombreux appareils se dirigèrent vers l'intérieur du continent.

— J crois que j'vais en faire autant, dit le pilote du vieil hélitaxi. C't'orage qui s'prépare me dit rien d'bon.

C'étaient les premières paroles prononcées dans l'appareil depuis la

catastrophe. Bruno remarqua que la voix du pilote était brisée, faible comme celle d'un vieillard. Il se demanda si lui-même pouvait articuler un son. Renonçant à énoncer les mots qui se nouaient dans sa gorge, il fit un signe d'assentiment.

L'hélitaxi perdit un peu d'altitude et fila vers Palestro.

Bruno jeta un dernier regard sur la mer. La catastrophe avait recréé la Méditerranée telle qu'elle était un siècle auparavant.

D'Alger, seuls émergeaient encore l'arche Relcourt-Bellevue, la tour de Bouzar et le toit massif de Maison Carrée.

VI

La nuit était tombée. Une nuit pluvieuse et angoissante. Le parc de Palestro gémissait de tous ses cèdres tourmentés par les bourrasques.

L'hélitaxi était rangé dans une file d'appareils de toutes marques, sur une esplanade transformée en parking pour réfugiés.

Bruno était assis dans l'herbe, à l'abri entre les roues du taxi. Au-dessus de lui, il entendait le chauffeur pousser des cris d'effroi dans son sommeil. Il

craignit qu'il n'éveillât la jeune Chinoise qui dormait sur la banquette arrière, enveloppée dans une couverture.

Pour tromper sa faim, le jeune homme alluma une cigarette. La maigre soupe de chlorelle et les pilules alimentaires qu'on leur avait distribuées, quoique qualitativement suffisantes, ne pesaient pas lourd dans les estomacs. Frissonnant, Bruno poussa un peu l'auto-chauffage de son survêtement. Il pensa au noir qui les avait quittés. Celui-ci leur avait proposé de le suivre à Tablât, où il comptait sur des amis. Mais le pilote s'était refusé à voler en pleine nuit ou à abandonner son appareil. Et comme Kou-Sien était trop épuisée pour courir les routes en faisant du stop, Bruno s'était senti moralement tenu de ne pas l'abandonner.

— Peut-être changerez-vous d'avis demain matin, avait dit le noir. N'hésitez pas à venir me retrouver chez mes amis.

— Bonne chance, vieux ! avait murmuré le pilote.

« Il nous a embrassés », pensait Bruno. Un type qu'ils ne connaissaient pas la veille ! Et cela leur avait paru normal après ces heures d'épreuves passées en commun.

Non, décidément, malgré la bonne volonté de ce compagnon, Bruno n'irait pas à Tablât. Dans de telles circonstances, le mieux était de se retrouver chez soi, en pays de connaissance, dans sa ville, si démolie soit-elle. Il emmènerait provisoirement Kou-Sien à In Salah. Il inviterait le pilote à les suivre, s'il voulait.

Des sanglots d'enfant percèrent le bruit du vent, un peu plus loin une lumière brilla dans un appareil. On entendit la voix rassurante d'un adulte.

« In Salah ! » pensa Bruno. In Salah avait-elle souffert du cataclysme ?

Des données précises lui manquaient pour en juger. Mais il était plausible que le raz de marée, en s'engouffrant dans les chotts par l'ancien canal de Gabès, ait poussé son attaque jusqu'au Tidikelt en ravageant l'erg oriental au passage. De toute façon, il était impossible qu'In Salah ait subi le sort d'Alger. La ville n'avait pu souffrir que d'un contre-coup de la catastrophe. Elle était trop protégée au milieu des terres pour avoir été rasée.

*

* *

La pluie cessa. Bruno somnola un peu. Pas longtemps ! Des voix excitées l'éveillèrent en sursaut. A une centaine de stads, il vit bouger des lumières, des silhouettes imprécises. Il se leva et marcha pesamment vers le lieu du tumulte.

Une vingtaine d'hommes étaient rassemblés autour d'un appareil, écoutant les informations diffusées par une radio de bord. Bruno se mêla aux autres.

— C'est un coup des Russes ! affirma quelqu'un.

— Ne dites pas de bêtises, ils ont plus souffert que nous. La Russie est pratiquement rasée !

— Chut !

— Ecoutez donc !

« ... trop tôt pour faire le bilan de la catastrophe, nasillait le poste. Nous portons tous le deuil d'au moins un quart de l'humanité. Plusieurs siècles d'efforts et de réalisations ont été anéantis en quelques heures. Pour l'Afrique seule, on estime que le nombre des victimes s'élève à près de deux cents millions. Il n'y aurait donc plus que cinq cent quatre-vingts millions d'Africains vivants. Et notre pays a été relativement épargné en comparaison de nations comme l'Amérique du Nord et surtout la Sibirie. Dans ces pays, plus rapprochés que nous du pôle nord, l'effet de surprise a dû être total. Et si

l'on songe que la Russibérie n'a pratiquement pas de hauteurs dépassant quatre cents stads, on imagine pour cette nation une catastrophe inouïe... »

Quelqu'un éclata en sanglots. Tout le monde se tourna vers un petit homme au crâne rasé qui suffoquait dans ses mains jointes. Ses voisins le prirent doucement par les épaules et l'entraînèrent à l'écart.

«...du pôle Sud, continuait la radio. Nous n'avons aucune nouvelle de ces pays pour l'instant. Un nouveau bulletin d'informations sera donné toutes les deux heures... Voici une longue série de messages personnels : ... Famille Jac Legrand, de Paris, 2016, rue 18 Est, tous indemnes, réfugiés à Moulins (Allier) — Simon Ménacène et sa fille Joëlle, de Tlemcen, 603 route A 4, en vacances à Arcachon, réfugiés indemnes à Rodez (Aveyron) — de Madame Line Archambo, 4, place Centrale, au Puy : Jeannot va bien — Les enfants de Monsieur Robert... »

En se félicitant d'être sans famille, Bruno revint lentement vers l'hélitaxi. Il trouva le pilote en train de se dérouiller les jambes.

— C'qui s'passe ? demanda celui-ci.

—C'est radio St-Etienne qui diffuse des messages personnels... La Russie a été complètement aplatie, les Américains presque complètement. En A France, on estime qu'il y a eu seulement deux cents millions de victimes.

— Seulement ? ironisa le pilote.

— La petite dort toujours ? demanda Bruno. L'homme fit un geste rassurant.

— J'ai réfléchi, dit Bruno. Le mieux, dans ces circonstances, c'est de se trouver chez soi, là où tout le monde vous connaît... Je vous propose de m'accompagner à In Salah. Je m'occuperai de vous comme si vous étiez de ma

famille.

— Mon gars, dit le pilote, l'endroit où tout le monde me connaît, c'est Alger...

— Alger n'existe plus !

— C'est tout d'même en rôdant autour de la ville que j'retrouverai le plus de connaissances. D'après c'qu'on a pu voir, y a pas eu beaucoup de victimes par chez nous, vu qu'on était prévenu deux heures à l'avance. Après tout, c'est jamais que des dégâts matériels. Vous êtes bien gentil, mais j'préfère rester. Je...

Le pilote réfléchit un instant et poursuivit :

— Je pense à un truc. Vous allez avoir des difficultés pour rentrer chez vous. A mon avis, tous les appareils vont être réquisitionnés sur place. Tout est sens dessus dessous. J'ignore ce que vous faites dans la vie, mais même si vous aviez des fonctions officielles, si vous étiez prioritaire, je veux dire, vous auriez certainement des difficultés à le prouver avant quelques jours, quelques semaines peut-être...

— Je vois ce que vous voulez dire, murmura Bruno. Croyez bien que ma proposition était désintéressée. Je n'ai pas cherché à profiter de votre taxi.

Le pilote fit un geste de protestation :

— Je n'ai pas cru ça de vous un instant, dit-il. N'empêche que mes services vous seraient bien utiles... Ecoutez voir ! j'veis vous conduire à In Salah et j'reviendrai. On n'a pas vécu tout ce... truc ensemble pour se refuser un petit service, pas vrai ?

— Vous risquez de rester bloqué à In Salah par une autre réquisition.

— Possible, mais c'est un risque à courir. Et puis ça m'étonnerait. On a beaucoup plus besoin d'appareils ici que là-bas.

— A moins que vous ne soyez envoyé au Sénégal ou...

— Non, j'me laisserai pas faire. Le mieux est de décoller de bonne heure, avant que les officiels prennent des initiatives. Pour l'instant, ils sont encore sous l'coup... Vous comprenez ? On décollera au p'tit jour !

Bruno lui tendit la main.

— Vous êtes un brave homme, si ma reconnaissance... Le pilote eut un ricanement.

— Vot' reconnaissance, j'm'assois dessus, dit-il en lui broyant les phalanges. Et la p'tite Chinetoque, vous l'emmenez ?

— Mon Dieu, oui. Je ne pense pas qu'In Salah ait trop souffert. En tant qu'étrangère, elle aura moins de difficultés à se faire rapatrier de là-bas. Mais parlons de vous. Je vous dois des heures de vol, plus celles à venir.

— Parlons pas d'ça ! Tout l'monde va devoir quelque chose à tout l'monde. Tout est tellement boul'versé que j'crois que l'argent veut plus rien dire.

— C'est possible, admit Bruno. Mais je persiste à penser que l'argent va garder sa valeur pour bien des gens, au moins pour quelque temps. Prenez ça, dit-il en lui tendant un billet. Je ne vous donne pas de chèque parce que vous pourriez peut-être avoir des difficultés à le toucher.

— C'est trop ! protesta le pilote.

— Prenez donc ! insista Bruno, nous ne sommes même pas sûrs que ça serve à quelque chose, vous l'avez dit vous-même.

L'homme eut un geste gêné.

— Bon, alors... merci bien, dit-il en prenant le billet. Il toussa et regarda son bracelet-montre.

— Le jour va se lever dans une demi-heure. Faudra filer sans attendre les

ennuis.

Bruno mit un pied sur l'échelle de l'hélitaxi et regarda Kou-Sien à la maigre lueur du tableau de bord. Assommée par le narcotique qu'il l'avait obligée à prendre, elle dormait comme une enfant.

En redescendant, il heurta quelque chose dans l'ombre. Il crut d'abord que c'était le tronc d'un arbre, mais reconnut une colonne de visiophone. Il en souleva la grille, pressa le bouton correspondant au secteur d'In Salah et attendit. L'écran resta sombre. Après l'avoir tapoté plusieurs fois, Bruno abandonna et ferma la grille.

— Rien n'marche plus, constata le pilote. Tout à l'heure, j'ai déjà essayé d'avoir quelqu'un à Blida.

— Blida? Vous...

— J'ai de la famille à Blida.

Bruno faillit lui mettre en évidence que Blida devait être rasée comme Alger, mais se retint de l'inquiéter à l'avance. D'ailleurs, il y avait neuf chances sur dix pour que sa famille soit réfugiée quelque part.

*

* *

Les deux hommes s'assirent dans l'herbe et fumèrent en silence. Bruno renonça à se demander s'il rêvait, Cent fois, il s'était déjà posé la question. Bien d'autres avaient dû agir de même, dans le monde. Pour beaucoup, ce rêve était un cauchemar. A des centaines et des centaines de millions d'hommes, cette question avait été épargnée par une mort collective et brutale. Tout cela parce que l'eau ne gelait plus. Tout cela parce que les banquises polaires s'étaient brusquement liquéfiées.

Bruno pensa qu'il était certainement le seul dans ce parc à connaître un peu la vérité. Un peu seulement ; car pourquoi, pourquoi l'eau ne gelait-elle plus ? En vertu de quel renversement des lois de la physique ?

Peut-être le professeur Jean Leguen aurait-il pu formuler l'ombre d'une

hypothèse. Hélas, il était vraisemblable que la catastrophe avait dû frapper beaucoup plus brutalement la capitale. Où était Jean Leguen ? Mort ? Réfugié quelque part ? Inutile de chercher à le joindre à Paris. Paris était sous les eaux. Et de toutes façons, le professeur aurait eu d'autres chats à fouetter que de recevoir un petit ingénieur des frigidaires Nivôse...

*

* *

Quand le pilote lui toucha le bras, Bruno eut l'impression d'avoir dormi pendant des heures.

— C'est l'instant ! dit l'homme.

Bruno s'étira en bâillant et monta au côté du pilote sur le siège avant. Kou-Sien dormait toujours. Le pilote considérait avec inquiétude le jour laiteux qui les entourait.

— Y a une sacrée brume, dit-il. C'est pas très prudent, mais on va risquer l'coup.

Bruno regarda le tableau de bord et posa une main nerveuse sur l'épaule de son compagnon.

— Votre pile ?

Son doigt montrait l'aiguille fixée à zéro.

— Vous faites pas d'bile, dit l'autre. Le compteur marche pas. J'dois pas changer ma pile avant trois ans.

Déjà, les hélices emplissaient l'air d'un bruit soyeux. Le pilote alluma son infra rouge et fit avancer l'appareil d'une dizaine de stads.

Bruno vit quelques lumières apparaître dans le parc, puis il les vit pâlir, disparaître sous des couches de brume de plus en plus épaisses, tandis que l'altimètre égrenait des nombres de plus en plus longs.

VII

Le vieil hélitaxi mit environ trois heures à effectuer le voyage. Longue à se dissiper, la brume avait pourtant disparu quand ils arrivèrent à In Salah.

Apparemment, la ville n'avait pas changé. Mais Bruno aperçut dans la banlieue quelques immeubles penchés comme la tour de Pise.

Là, le cataclysme avait pris la forme atténuée d'une lente et étale marée

inondant les bas quartiers.

La circulation aérienne était intense. Ils croisèrent un nombre impressionnant de croiseurs bourrés de troupes, filant en formation serrée dans toutes les directions.

*

* *

Le pilote déposa les jeunes gens du côté de Guettara, près d'une station-bus. Il les embrassa et souhaita bonne chance à la « petite demoiselle ». Bruno prit son adresse et lui donna la sienne pour le cas où ils auraient besoin l'un de l'autre.

— On n'sait jamais, patron, ça peut toujours servir, dit le brave homme, quoique mon adresse à moi elle soit complètement sous la flotte.

— Appelle-moi Bruno, dit l'ingénieur. Je n'oublierai pas ce que tu as fait pour nous.

Le pilote lui serra vigoureusement la main.

— Moi, c'est Ahmed, déclara-t-il, Ahmed Benmomed, ça s'retient tout seul. Bonne continuation les enfants, j'veis voir c'qui s'passe du côté de Blida.

Il s'envola après un dernier signe d'adieu. Dès qu'il eut disparu, Bruno lança un regard inquiet sur la foule qui attendait le bus.

— Nous ne sommes pas prêts de partir, dit-il à la jeune fille. Vous n'êtes pas trop fatiguée, Kou-Sien ?

— Non, dit la journaliste en souriant. Par extraordinaire, je me sens physiquement en forme. C'est ma tête qui est vide, vide...

Bruno lui prit le bras et s'avança vers la file d'attente. Il prêta l'oreille aux propos de ses voisins.

— Ici, ça va, disait quelqu'un, mais il paraît qu'à la Croix Centrale, tous les tunnels sont inondés.

— Ça faisait comme le roulement de mille tambours, alors j'ai dit à mon mari...

— ... Impossible, des trucs pareils !

— Ce matin, plus d'eau ! Les robinets gargouillaient à vide. Je me suis dit que c'était malheureux de ne pas pouvoir faire sa toilette alors qu'il n'y avait jamais eu tant d'eau à In Salah depuis la création... Hein? le? canalisations coupées?... Ah, c'est possible, oui.

— ... Mais pas partout. J'ai visiophone ma sœur qui habite l'expansion 4, elle a paru étonnée quand j'ai parlé du manque d'eau.

— Je me demande combien de temps nous allons attendre ce bus, il y a une demi-heure que l'autre est passé.

Une femme aux yeux rouges d'insomnie interrogeait timidement tout le monde, répétant sans cesse :

— Dites, savez-vous comment ça s'est passé à Bastia ? Savez-vous ?... La radio n'a rien dit sur Bastia?

Bruno entraîna soudain sa compagne à l'écart.

— Venez, dit-il, nous n'allons pas rester là pendant des heures. Tout est plus ou moins désorganisé. Je vais visiophoner à mon patron qu'il passe nous prendre.

— Cela peut durer des heures aussi, dit la jeune fille. Regardez là-bas, sur ce pont. Un véritable embouteillage de voitures !

— Nous allons bien voir. Attendez-moi sagement sur ce banc, je vois une colonne au coin de ce bloc.

Il marcha vers une petite file de cinq personnes attendant leur tour de visiophone.

— ... Et je ne serai pas là-bas avant trois heures, du train où vont les choses, disait un grand homme maigre dans le micro. Dis à ton frère qu'il y aille à ma place. Sur l'écran, devant lui, le visage d'un jeune homme remuait rapidement les lèvres, articulant des paroles inaudibles.

— C'est ça, dit l'homme. Non, ce n'est pas loin de chez vous et les rues ne sont pas coupées dans ce coin... Merci.

L'air satisfait, l'homme raccrocha et partit à grandes enjambées.

Les deux personnes suivantes insistèrent en vain pour obtenir leur communication, l'écran resta obstinément opaque. Bruno s'inquiéta, se demandant brusquement si l'appareil n'était pas détraqué. Il se rassura bientôt en voyant le carré de verre s'illuminer pour une petite jeune femme blonde qui entretint avec des cris d'oiseau, une petite jeune femme noire située à l'autre bout de la ville, de ses misères de poupée. Son grand souci semblait être de ne pouvoir arriver à l'heure pour un essayage de tunique bleue à franges d'or.

Rongeant son frein, Bruno alluma une cigarette pour se calmer les nerfs.

Mais les choses allèrent plus vite qu'il ne craignait et son tour vint avant qu'il eût fini de fumer. Il s'empessa de jeter son mégot dans l'extincteur fixé à la colonne et tripota nerveusement les boutons d'appel. Le visage de son patron apparut sur l'écran. Bruno nota qu'il avait les traits tirés. Il s'émut de voir cette physionomie habituellement froide et ironique s'illuminer d'un sourire d'étonnement ravi.

— Vous êtes le diable en personne ! s'exclama Driss Bouira. Je vous croyais noyé du côté de Paris. J'allais engager un remplaçant. Comment êtes-vous à In Salah ?

— Je n'ai pas pu aller plus loin qu'Alger. Je vous expliquerai. Je suis revenu immédiatement par hélitaxi.

— Ah, bon ! dit le directeur des usines « Nivôse ». Je pensais déjà qu'un champion de polyparcours comme vous était revenu à la nage en profitant de la vitesse du raz de marée.

— Je suis bloqué en banlieue nord, coupa l'ingénieur. Les bus n'arrivent pas, les ponts de circulation sont embouteillés. Si vous ne me dépannez pas, je ne serai pas chez moi avant ce soir. Ne pouvez-vous envoyer quelqu'un me chercher ?

— Il va falloir que j'y aille moi-même. Les hélicos sont réquisitionnés.

Mais ma qualité de directeur d'usine me vaut un sauf-conduit.

— Je suis désolé, patron, dit hypocritement Bruno. Si j'avais su, je ne vous aurais pas dérangé.

Il ajouta aussitôt, de crainte que Bouira ne changeât d'avis :

— Je suis à la station Jean Rostand !

— Je vous prends dans un quart d'heure.

— Merci.

Il raccrocha et se tourna vers un petit garçon aux cheveux crépus qui attendaient son tour.

— Tu m'excuses, petit ? Il faut que j'appelle quelqu'un d'autre. Ça ne prendra pas plus de deux minutes !

— Faites, faites, dit le bambin d'un air important, je suis pas pressé.

Bruno essaya de contacter son ami Pol Nazaire, mais il n'entendit qu'une voix nasillarde répéter sans arrêt : « Monsieur Pol Nazaire est parti pour le Sénégal. Prière de le rappeler ce soir à partir de dix-huit heures chez lui ou au journal. Monsieur Pol Nazaire est parti pour... »

Un peu déçu, il s'éloigna, prit au passage le bras de Kou-Sien et monta la petite rampe d'accès menant à une hélico terrasse.

— Mon patron va passer nous prendre, dit-il. Vous accepterez mon hospitalité avant que je ne vous trouve quelque chose de mieux.

Elle lui sourit avec reconnaissance avant de remâcher de tristes pensées.

*

* *

Bruno reporta ses yeux sur la ville dont les immeubles géants se dressaient toujours dans un azur sans nuage. Rien n'avait changé, si ce n'étaient les ponts embouteillés et... et quoi? Quelque chose de subtil planant dans l'atmosphère, une ambiance fade, étrange, à peine parfumée d'inquiétude et de désarroi. Cela venait peut-être d'une moindre abondance d'hélicos particuliers dans le ciel, peut-être du vrombissement régulièrement espacé des transports de troupes.

« Cela vient peut-être de moi », pensa Bruno.

La jeune fille coupa ses réflexions en lui posant la main sur le bras. Elle avait tourné vers lui un visage grave, un peu halluciné, plus beau et plus asiatique que jamais malgré les yeux légèrement agrandis.

Bruna leva interrogativement les sourcils. La jeune fille entr'ouvrit les lèvres. Les mots semblaient avoir du mal à se former sur sa bouche. Elle dit enfin :

— Quelque chose nous veut du mal ! Une puissance terrible a voulu cette catastrophe ! Je le sais.

Bruno garda le silence un instant. Puis il prit la petite main glacée de la jeune fille entre les siennes.

— Vous avez besoin de vous reposer, dit-il. Cela n'a d'ailleurs rien d'extraordinaire, après tous les...

— Je le sais ! répéta Kou-Sien. Je suis née en Asie. Plus précisément dans le Yun-Nan, tout pénétré des influences de l'Inde. Nous sommes plus doués que les Occidentaux pour certaines choses, plus réceptifs à certaines prémonitions... L'humanité a été attaquée. Quelque chose nous veut du mal. Quelque chose nous fera encore du mal. Ce n'est pas fini !

L'arrivée de l'appareil de Driss Bouira coupa court à ces révélations hallucinées.

*

* *

Bruno fit rapidement les présentations avant de monter dans le luxueux hélico de son patron. Une fois en vol, il lui raconta tous les événements dont il avait été témoin. Quand il eut terminé, Bouira lui dit brièvement :

— Savez-vous que la glace est absolument impossible à obtenir ?

— Vous avez poussé jusqu'à... ?

— Jusqu'au maximum qu'on puisse obtenir dans nos laboratoires, c'est-à-dire moins cinquante. Mais juste avant la catastrophe, j'ai su qu'à Paris, à l'Institut National des Sciences, ils avaient poussé jusqu'à moins deux cent soixante-treize...

— Le zéro absolu ! Et alors ?

— Rien. L'eau est restée liquide.

— C'est... c'est...

— Complètement idiot, évidemment. Impossible, absurde ! La physique est par terre !

Bruno toussa.

— Mais enfin, dit-il, je voudrais comprendre comment...

— Il voudrait comprendre comment...! Comment quoi ? J'ai eu Le Guen au visiophone, hier, je le prévenais de votre arrivée à Paris. Il avait tout à fait la tête d'un simple d'esprit qui aurait par-dessus le marché reçu un bon coup sur le crâne. Il ne comprenait pas. Le Guen ne comprenait pas ; vous saisissez ? Le Guen était dépassé! Que dis-je, il était anéanti, soufflé... j'allais dire submergé... Pauvre Le Guen !

— Peut-être est-il sauf. Cette nuit, la radio envoyait des messages rassurants de Parisiens qui avaient réussi à...

— Paris a été aplati comme une galette! L'effet de surprise a été total, ou presque. Les rescapés ne l'ont été que par hasard, parce qu'ils étaient en l'air à ce moment-là. Si je connais bien mon Le Guen, il a dû être pris en plein travail. On dirait que vous ne savez pas ce qu'est un savant plongé dans un problème.

Driss Bouira se tut un instant et ajouta :

— Ou bien, prévenu au dernier moment, il a dû vouloir sauver quelques papiers bourrés d'hiéroglyphes.

— Que vous a-t-il dit exactement ? N'a -t-il pas prononcé un mot ou une phrase susceptible de cacher une idée?

Bouira atterrit sur la terrasse de Bruno. Il coupa le contact et se gratta pensivement la joue.

— Il avait l'air d'un fou. Il a vaguement parlé de pression... Attendez, il m'a dit: «Le refroidissement n'a plus aucune action sur la pression, du moins en ce qui concerne l'eau seule ». Et encore... je ne sais plus... Oui, c'est ça : « La pression reste constante... » Décidément, j'ai oublié. Je sais seulement qu'il a parlé de Mariotte et de Gay-Lussac. Est-ce que ça vous dit quelque chose ?

— Bien sûr, quelque chose d'assez vague. Pour l'instant, ça me donne surtout mal à la tête, avoua Bruno en tendant la main à Kou-Sien pour l'aider à descendre de l'hélico.

Bouira lui frappa sur l'épaule.

— Reposez-vous, dit-il. Visiophonez-moi dès que vous vous sentirez en forme.

Il prit congé de la jeune Chinoise et décolla.

*

* *

Bruno guida la jeune fille vers l'entrée de son appartement.

— Vous allez dormir, Kou-Sien. Dormez le plus possible. Dans quelques heures, nous aviserons.

— Je suis confuse de vous envahir.

— Vous n'envahissez rien du tout. J'ai une chambre d'ami dans laquelle vous serez parfaitement tranquille et parfaitement indépendante. Une porte donne sur un ascenseur personnel. Je vais vous en donner la clé.

— J'aurais pu chercher un hôtel. Bruno haussa les épaules.

— Vous y auriez passé des heures, étant donné la situation. Et puis, je me demande ce que vont devenir les hôtels d'ici quelque temps. On vous dresserait peut-être un lit de fortune dans un hall plein de courants d'air.

Il enfonça un bouton, escamotant une porte glissière, et poussa doucement Kou-Sien dans sa chambre. Il lui montra où se trouvaient les commandes permettant de durcir ou d'amollir à volonté le lit pneumatique, celles qui polarisaient plus ou moins les fenêtres pour obtenir la lumière désirée, passa

rapidement en revue toutes les commodités de la salle d'hygiène attenante et conclut :

— Tout marche bien ici. C'est une chance !

Il ajouta en donnant un petit tube à la jeune fille :

— Si vous n'avez pas sommeil, bourrez-vous de ce narcotique, il est sans danger.

Après un dernier sourire, il se retira et, allant à sa pharmacie personnelle, absorba lui-même une dizaine de pastilles en murmurant : « Pour moi, c'est différent, je ne veux pas dormir ».

Il sentit en lui un vide causé par le semi-jeûne de la veille et, réparant un oubli, appela Kou-Sien par l'interphone.

— Où avais-je la tête? s'excusa-t-il. Si vous avez faim ou soif, commandez tout ce que vous voudrez par le petit micro rouge situé à la tête du lit. Les cuisines de l'immeuble vous livreront par le guichet, à gauche de la porte d'entrée.

Il commanda pour lui quelques sandwiches par un micro semblable, les obtint en deux minutes et, la bouche pleine, ouvrit la video tout en décapsulant une bouteille d'Agrumade.

Laissant ouverte la porte de sa salle d'hygiène pour ne pas quitter la video du regard, il régla la température d'un bon bain d'eau de mer à son intention.

VIII

L'humanité pansait ses plaies. Partout, les secours s'organisaient. Des centres d'accueil étaient montés pour les sinistrés qui avaient tout perdu.

La puissance industrielle de l'époque facilitait les choses. Des usines, dont la production était volontairement ralentie depuis longtemps pour éviter une pléthore, marchaient à plein rendement. Les régions épargnées par la catastrophe se couvraient de villes nouvelles préfabriquées et mises en place avec une rapidité jamais connue auparavant.

Les stocks d'aliments excédentaires, prudemment bloqués pour soutenir les prix agricoles des décades précédentes, se déversaient comme la manne céleste.

Quoique très durement éprouvée, l'Afrique était relativement indemne par rapport aux autres, et elle tenait la tête des nations secourables. Son potentiel économique et ses réserves immenses lui permettaient de faire face aux besoins énormes de toute l'humanité. C'était pour elle un simple problème d'organisation.

Mais des millions d'individus souffraient dans leur cœur après avoir souffert dans leur chair. Un nombre ahurissant d'hommes, de femmes et d'enfants ignoraient ce qu'étaient devenus leurs parents ou leurs amis.

Rassemblées au Grand Conseil Mondial, les autorités régulières ou hâtivement reconstituées des divers pays jugèrent que la première chose dont il fallait s'occuper était (après le secours matériel) le secours moral. Il fallait faire cesser le plus vite possible la douloureuse incertitude qui torturait les masses.

Après avoir rapidement renoncé à encombrer les ondes par d'interminables litanies de messages personnels, voués le plus souvent à se perdre sans écho, et comme il était impossible d'établir des listes de victimes, on fit des listes de survivants.

Chacun dut envoyer aux autorités de sa circonscription un simple papier portant sa nationalité, ses nom, âge, adresse, profession, le lieu où la catastrophe l'avait surpris et sa nouvelle adresse avec la simple mention : indemne ou blessé. Ces renseignements suffisaient à écarter toute incertitude sur chaque cas.

Les imprimeries vomirent des fleuves de papier. Il suffisait à chacun de demander la liste intéressant sa province d'origine pour être définitivement soit rassuré, soit douloureusement informé par l'absence des noms cherchés. Mais tout valait mieux que la torturante incertitude.

Grâce à la réquisition de toutes les imprimeries en état de marche, tout le monde fut informé en quinze jours. Seuls, des cas très spéciaux, comme celui de certains amnésiques ou celui des fous, par exemple, passèrent à travers ce gigantesque recensement. Quoique assez considérable, le nombre de ces fausses disparitions était minime en comparaison du pourcentage d'informations exactes.

C'est ainsi que Kou-Sien fut tranquilisée sur le sort de sa famille à l'exception d'un beau-frère. Mais malgré son désir de retourner dans son pays, elle dut attendre encore ; les voyages privés de plus de 1.000 kilostads étaient suspendus jusqu'à nouvel ordre et les prioritaires étaient extrêmement rares.

*

* *

La géographie avait été bouleversée. Les mers avaient sagement réintégré leur lit, mais le niveau était monté de cinquante stads, submergeant la plupart des capitales, situées dans les vallées ou sur le littoral.

Le verrou de Gibraltar et le barrage sicilo-tunisien ayant sauté, la Méditerranée orientale paraissait pour longtemps reconquise par les eaux. Il en était de même pour la mer du Japon et le golfe du Mexique, naguère asséchés par les mêmes techniques.

Quant aux pôles, ils étaient absolument libres de glace. L'Arctique ballottait mollement ses eaux verdâtres, à peine moins froides, cependant, qu'avant la catastrophe. Et le continent antarctique se montrait à nu tel qu'on ne l'avait jamais vu auparavant. Les montagnes elles-mêmes avaient secoué de leurs épaules de roc le manteau blanc qui les couvrait depuis toujours.

Tous ces bouleversements avaient influé sur la vie de chacun. Tout homme était reclassé par les autorités suivant ses capacités. Lentement, on regroupait des familles dispersées, on leur assignait un domicile proche de leurs nouvelles affectations.

Bienfaisant par certains côtés, le grand malheur précipitait l'union de

toutes les nations en une vaste confédération mondiale.

Petit à petit, tout paraissait repartir. Durement stoppée par le coup de boutoir de la nature, l'humanité se remettait en route vers son destin. Mais un gros point noir obscurcissait l'horizon. Un point d'interrogation.

L'eau ne gelait pas. La glace, le givre, la neige, les frimas... étaient des mots à classer dans l'histoire ancienne. Gênant certaines industries, en favorisant d'autres, le phénomène, après son paroxysme, n'avait pas une importance extraordinaire.

L'inquiétant, c'est que les savants ne pouvaient rien expliquer.

Après un pareil mystère, on pouvait s'attendre à tout. Il n'y avait plus de certitude scientifique possible. Et si l'oxygène atmosphérique se liquéfiait tout seul, du jour au lendemain ? Et si la pesanteur s'annihilait d'un seul coup ? Et si la Terre s'arrêtait de tourner, ou tournait brusquement à l'envers ? Suppositions ridicules, certes, mais pas plus que...

Ces inquiétudes n'affectaient que les milieux scientifiques. D'une façon générale, les masses reprenaient goût à la vie.

*

* *

Provisoirement bloquée à In Salah, Kou-Sien envoyait régulièrement des articles à son journal de Nankin. La matière n'en manquait pas. Toutefois, il

lui restait assez de loisirs pour perfectionner son français.

Quant à Bruno, il avait été requis par les autorités en raison de ses capacités. Et comme l'on avait beaucoup plus besoin d'ingénieurs dans les services attachés à l'armée que dans l'industrie privée, il ne savait quand il pourrait reprendre ses occupations régulières aux usines Nivôse.

L'armée ayant été affectée aux grands travaux nécessités par la catastrophe, on occupait Bruno à la mise au point de caissons sub-aquatiques. Il était en effet urgent de remettre en état, de changer de place ou de transformer les installations côtières submergées. Ce travail était particulièrement important pour l'Afrance, car sans les gigantesques usines à transformer l'eau de mer en eau douce, la majeure partie du territoire national serait retournée au désert.

Sa situation n'était que semi-militaire, le jeune homme bénéficiait d'une liberté assez étendue. Il pouvait notamment retourner chez lui plusieurs fois par mois, quoique son travail l'entraînât souvent à partir pour la France ou sur les côtes mauritaniennes.

Bref, la vie reprenait pour tout le monde un cours à peu près normal.

C'est alors que, moins brutal, mais presque aussi meurtrier, un second fléau s'abattit.

IX

Ce soir-là, Bruno rentra inopinément chez lui. Il trouva son ami Pol Nazaire en compagnie de Kou-Sien.

— Vous profitez de mon absence pour flirter, s'ex-clama-t-il.

— Gros jaloux ! riposta le noir. Tu séquestres une jeune fille. J'étais en train d'organiser une évasion.

Peu habituée aux lourdes plaisanteries occidentales, Kou-Sien était rouge comme une écrevisse. Elle fit dévier leurs propos :

— Que se passe-t-il, Bruno ? demanda-t-elle, vous avez un teint bizarre.

Pol regarda son ami.

— En effet, tu as le visage marbré.

— Ce n'est rien, dit l'ingénieur en se laissant tomber sur un siège. Un petit accident de plongée. Tel que vous me voyez, je sors d'une chambre de décompression. J'ai huit jours de convalescence. Il a fallu que je me batte pour éliminer l'infirmière qu'on voulait m'imposer... Elle était moche ! Je leur ai dit que j'avais tout ce qu'il fallait chez moi, conclut-il avec un sourire à l'adresse de Kou-Sien, qui sourit derechef.

— Il faut toujours que tu fasses du zèle ! s'emporta Pol Nazaire. Un de ces jours tu y laisseras ta peau. C'est grave ?

Bruno eut un geste évasif.

— Je suis remonté un peu trop vite. J'ai le corps couvert de cloques et les jambes faibles. Demain, je serai tout à fait bien.

— Tu vas me faire le plaisir de te coucher !

— Tu vas me faire le plaisir de me fiche la paix, singea Bruno. Qu'est-ce que tu fais ici ?

Connaissant le caractère de l'ingénieur, Pol n'insista pas. Il dit en haussant les épaules :

— J'étais venu te parler de... choses bizarres. As-tu lu les journaux ?

— Non, dit Bruno en calant un coussin derrière sa nuque.

Il ajouta :

— Tiens, avant de me raconter tes fariboles, rends-toi un peu utile ; donne-moi un phœnix !

Pol se dirigea vers le frigidaire et prépara des consommations pour tout le monde.

— Figure-toi, dit-il, qu'on reparle de soucoupes volantes.

— Kéksékça ?

Le noir tourna un visage incrédule vers l'ingénieur, puis vers Kou-Sien.

— Il n'a jamais entendu parler de...

— ...Soucoupes volantes, non! coupa Bruno. Il y a bien des choses qui volent, à notre époque, mais les soucoupes : connais pas !

On dut lui expliquer patiemment qu'au vingtième siècle, on avait signalé un peu partout des objets lumineux en forme de soucoupes dans le ciel de la planète. On attribuait à ces objets la qualité d'engins venus d'un autre monde.

— Maintenant que vous m'en parlez, je me rappelle avoir lu quelque chose

là-dessus. Ainsi, on a revu des soucoupes ? Nous retombons en plein moyen-âge, quoi ! A quand les loups-garous et les sorcières chevauchant des balais ?

— Ce n'est pas une plaisanterie, dit Pol. On les a photographiées.

— Où ça ?

— Presque partout dans le monde, au-dessus des mers et des zones inondées.

— J'étais à Paris, il n'y a pas deux heures, et je n'ai rien vu.

Pol eut un geste d'impatience.

— Cesse de dire des bêtises, dit-il. A Paris, tu étais au fond de l'eau en train de faire le zouave... Sois un peu sérieux, mon vieux, ajouta-t-il mi morose, mi suppliant.

— Il y a autre chose, dit Kou-Sien.

— Oui, confirma le noir. A-t-il plu à Paris, cet après-midi ?

— Oui, pourquoi ? Il pleut beaucoup plus souvent depuis que tout a été bouleversé.

— Je veux dire : a-t-il plu d'une façon exceptionnelle ? insista-t-il en tendant un verre à son ami.

Bruno but une gorgée et se passa la main sur les yeux.

— Mon Dieu, oui, il me semble. De véritables trombes d'eau ! Qu'est-ce que cela représente d'extraordinaire ?

— Et après la pluie, le ciel était limpide ?

— Oui encore ! Le vent a balayé les nuages. Le ciel était... aussi bleu qu'à In Salah. Et alors ?

Kou-Sien dit lentement :

— Le vent n'a pas chassé les nuages, Bruno. Les nuages se sont condensés

en totalité, comprenez-vous ? Plus de nuages du tout ! Nulle part !

Pol précisa :

— Les observateurs de Ptolémée nous signalent qu'il n'y a plus de nuages.

— Ptolémée ? dit Bruno.

— Oui, Ptolémée, la station d'observation lunaire (décidément, tu es fatigué, tu ne comprends rien, ce soir) ; ces types s'ennuient, là-haut. Pendant leurs loisirs, ils n'ont rien à faire qu'à regarder la Terre et encore regarder la Terre. Et ils ont une vue d'ensemble, enfin presque. Ils nous signalent qu'il n'y a plus aucun nuage dans l'atmosphère terrestre... Tu as déjà séjourné sur la Lune ?

— Oui, une fois, en touriste.

— Eh bien, rappelle-toi. La première sensation que l'on a en regardant la Terre de là-haut, c'est la déception. Les couches de nuages empêchent de reconnaître avec netteté les continents et les mers. La planète ressemble à un gros ballon couvert de moisissures blanchâtres. Cette fois, ils ont devant eux une Terre aussi visible et aussi nettement détaillable qu'une mappemonde scolaire.

— Ça voudrait dire... ?

— Ça veut dire qu'il n'y a plus de vapeur d'eau. L'eau est condamnée à la forme liquide, elle est incristallisable et évaporable, si j'ose dire... D'ailleurs, j'y pense !

Il se précipita dans la salle d'hygiène, suivi de Kou-Sien et de Bruno.

— J'ai mis en marche ta vieille bouilloire, tout à l'heure.

:— Elle est détraquée, dit Bruno, il y a des mois que je ne m'en suis pas servi.

— Je l'ai réparée ; un simple fil cassé. Regarde, je m'en doutais !

Il désignait l'objet.

— Eh bien ?

— L'eau ne bout pas.

— Tu l'as mal réparée !

— Je te conseille de mettre ton doigt dans l'eau pour vérifier, ironisa le noir. Le thermomètre indique cent soixante-dix degrés.

Il prit la bouilloire par la poignée et versa l'eau dans la baignoire. Le liquide coula sans un bruit, sans dégager la moindre vapeur, comme de l'eau fraîche. Incrédule, Bruno y trempa timidement l'extrémité d'un doigt et poussa un léger cri de douleur.

Les trois amis se regardèrent avec gravité.

— Vous devinez les conséquences ? dit Bruno.

— Nous n'avons pas à les deviner, émit lentement Kou-Sien. Le niveau des mers monte partout. Les pluies récentes et le débit des fleuves n'étant plus compensés par l'évaporation, l'inondation devient catastrophique. C'est pourquoi Pol vous demandait si vous aviez lu les journaux. Il revient du Sénégal. Toute cette province est recouverte par la marée. Des nouvelles alarmantes nous arrivent de partout. Ils sortirent de la salle d'hygiène. Pol alluma la vidéo : «... plus grand ennemi n'est peut-être pas l'eau, mais la sécheresse. Car s'il devait ne plus jamais pleuvoir, d'immenses territoires seraient condamnés pour longtemps à rester incultivables et inhabitables. Par une ironie du sort, les anciens déserts, depuis longtemps fournis en eau par des méthodes artificielles, resteraient les seuls pays prospères à côté des régions où l'on comptait depuis toujours sur la nature. Remercions le ciel que

notre pays soit particulièrement favorisé à cet égard, mais n'oublions pas que tous les hommes sont solidaires dans l'épreuve. N'oublions pas qu'il faudrait partager avec les autres et que le niveau de vie de tous en serait terriblement affecté. »

— Il ne parle pas de soucoupes volantes, s'étonna Bruno.

— Chut !

«... espérer que les savants trouveront bientôt une riposte à ce nouveau caprice de la nature. Et voici maintenant quelques images prises sur le vif. »

Pol tourna le bouton avec autorité.

— Pourquoi fermes-tu ?

— J'en ai par-dessus la tête de voir des inondations.

— Ils nous auraient peut-être montré tes fameuses soucoupes.

Pol regarda la jeune fille :

— Comme je le disais tout à l'heure à Kou-Sien, les" autorités empêchent la presse d'en faire mention pour l'instant. Pas de panique, tu comprends !

— Rappelez-vous, dit Kou-Sien, ce que je vous ai dit il y a six mois : quelque chose nous veut du mal, quelque chose nous fera encore du mal !

Pol Nazaire brisa le silence pénible qui suivit cette prophétie.

— Je file au journal, dit-il. Tu devrais essayer de dormir, Bruno. Ne rêve pas de soucoupes.

Il serra la main de ses amis et sortit sur la terrasse. Peu après, on entendit ronfler sa voiture. Le bruit se fondit dans la rumeur de la ville sur laquelle la nuit s'était installée.

*

* *

A leur tour, les jeunes gens firent quelques pas au dehors. Entre les palmes du jardin scintillaient les milliers de fenêtres d'In Salah. Des feux de signalisation multicolores clignaient partout, dans les rues et sur les chaussées aériennes, au sommet des tours de contrôle qui paraissaient ratisser les étoiles à grands coups de phares.

Kou-Sien prit le bras de Bruno.

— J'ai quelque chose à vous dire, fit-elle d'une petite voix triste.

La tête levée vers lui, elle présentait un visage aux traits lisses, délicieusement encadré par sa chevelure de jais. Les lueurs de la ville jouaient sur sa peau comme sur de la soie.

— C'est si grave ? demanda doucement Bruno, on dirait que vous allez m'annoncer une catastrophe.

Un sourire artificiel détendit légèrement son expression. Elle secoua la tête :

— Non, ce n'est pas grave du tout... Mais cela va nous faire un peu de peine à tous les deux.

— Dites ! souffla Bruno en serrant un peu plus fort la main qui s'attachait à la sienne.

Elle se dégagea, s'éloigna de quelques pas pour s'appuyer au garde-fou de la terrasse. Sans regarder Bruno, elle déclara :

— Je vais m'en aller. J'ai décroché une place dans une fusée qui part demain pour mon pays. Alors, voilà... Vous avez été si gentil pour moi depuis six mois que... j'ai un peu de peine. Je n'oublierai pas le charmant camarade...

Bruno fut sur elle en deux enjambées. Il la prit par les épaules et coupa :

— Charmant camarade ? Ecoutez, Kou-Sien ! Elle lui mit la main sur la

bouche :

— Ne dites rien. Je sais le mot que vous allez prononcer. Croyez-vous que nous ayons besoin de parler pour nous comprendre? Non...

Bruno baisait la paume douce appuyée à ses lèvres. La jeune fille eut une faible protestation. Puis leurs visages se collèrent l'un à l'autre et l'ingénieur sentit le goût des larmes dans leur baiser.

Ils s'écartèrent un instant, reprenant leur souffle. Un air de souffrance passa sur les traits de Kou-Sien.

— Je m'en doutais, souffla-t-elle, je m'en doutais. Je m'y suis mal prise. Et maintenant, ce ne sera pas une séparation pénible, mais un déchirement.

Puis elle se rejeta contre lui. Un vertige les saisit, tandis que soudain devenue folle, la ville hurlait, hurlait à la mort par la voix de mille sirènes d'alerte.

*

* *

Bruno réagit le premier. Sans desserrer son étreinte, il leva la tête.

— Cette fois, ça y est ! dit-il, c'est la grande débandade ! Je ne pensais pas que ça viendrait si tôt.

Assourdie par le vacarme, la jeune fille vit, sans comprendre un seul mot, remuer les lèvres de l'ingénieur.

Celui-ci l'entraîna. Ils traversèrent l'appartement à toute vitesse et se ruèrent dans l'ascenseur.

Plusieurs centaines de disques lumineux apparurent au-dessus d'In Salah.

X

L'ascenseur, quoique très rapide, parut mettre un siècle à atteindre sa destination.

Bruno embrassa Kou-Sien de toutes ses forces, comme s'il ne devait pas la revoir de longtemps. Il lui parla rapidement :

— Ma chérie, tu vas me jurer de m'obéir en tout, aveuglément. Je n'ai pas besoin de te demander de rester à In Salah, car je sais que ton billet de fusée est aussi dénué de valeur qu'un vieux papier. Avec ce qui se passe, tous les voyages vont être supprimés.

Il l'embrassa encore, étouffant une question. L'ascenseur stoppa. Ils sortirent dans un couloir encombré d'une foule en proie à la terreur. Des policiers cherchaient à faire régner un peu d'ordre.

Jouant des coudes, Bruno s'approcha de l'un d'eux et, relevant la manche de son survêtement, lui montra un bracelet métallique enserrant son poignet.

L'homme le salua.

— Aidez-moi à atteindre un puits, ordonna l'ingénieur. Le policier fit signe à deux de ses collègues et, joignant

leurs efforts, ils ouvrirent un chemin à Bruno vers une petite porte de couleur rouge.

— Empêchez qu'on me suive ! dit Bruno Daix en appliquant son bracelet sur la poignée de la porte.

Celle-ci coulisssa d'elle-même. Après un merci à l'adresse des trois gardiens, Bruno poussa Kou-Sien en avant et referma derrière lui.

— Où allons-nous ? s'inquiéta la jeune fille.

— Te mettre en sécurité, déclara Bruno.

Comme elle claquait des dents, il s'arrêta un instant pour la rassurer en la serrant contre lui.

— N'aie pas peur, mon petit. Ici, tu n'as plus rien à craindre.

Elle balbutia :

— Mais... Je ne comprends pas. La police t'obéit?

— C'est beaucoup dire ! Admettons que, sur la vue de mon insigne, chaque garde doit me prêter main-forte en toute occasion. Je fais partie de l'armée secrète.

— Quelle armée secrète ? Mais alors, avec Pol, tout à l'heure ? Tu savais ?

— Pour les nuages et les soucoupes ? Je pense bien ! J'ai un peu joué la comédie pour savoir jusqu'où Pol était renseigné.

A grands pas, ils débouchèrent dans un couloir où des hommes à l'allure pressée se hâtaient vers de mystérieuses occupations.

L'un d'eux fit au passage un signe de reconnaissance à Bruno :

— C'est le grand coup, hein ?

— On dirait ! approuva l'ingénieur.

Rectiligne à l'infini, le couloir en croisait beaucoup d'autres à angle droit. Il était jalonné tous les cent stads de colonnes de visiophones. Bruno stoppa devant l'une d'elles.

*

* *

Kou-Sien n'écouta pas la conversation engagée par son compagnon. Précédemment secouée par de terribles émotions, elle était trop surprise par sa situation. L'ambiance dans laquelle Bruno l'avait plongée en franchissant une simple porte rouge était extraordinaire, irréelle, quoique plus rassurante que celle de la surface.

L'écho des pas se répercutait de couloirs en couloirs, de même que le son bref des réflexions laconiques échangées par les passants.

Tous paraissaient savoir exactement pourquoi ils étaient là et où ils allaient.

Ils avaient tous un but précis, militaire, en quelque sorte. Ce lieu donnait une impression d'efficacité, de sécurité organisée jurant avec le désordre et la panique laissés plus haut. Bruno lui-même paraissait avoir changé de personnalité et de visage.

Kou-Sien le trouvait plus sûr de lui, moins insouciant, moins jeune. Plus masculin certes, ce qui ajoutait d'ailleurs à sa séduction naturelle. En quelques minutes, elle eut conscience d'avoir découvert le vrai Bruno, dont le nouvel aspect s'auréolait d'un certain mystère.

— Oui, Nazaire, comme Saint-Nazaire. Vous le trouverez certainement dans les sous-sols du journal, disait le jeune homme à un interlocuteur inconnu. Il vous suivra sans difficulté si vous mentionnez mon nom... Oui, c'est ça... Faites-le attendre au Central. Merci.

Il raccrocha et entraîna Kou-Sien un peu plus loin. Aux croisements, la jeune fille nota que les couloirs étaient immatriculés. Ils prirent à gauche une voie plus large marquée « C 56 ». La jeune Chinoise trébucha, vite soutenue par le bras de son compagnon, avant de s'apercevoir qu'un tapis roulant doublait la vitesse de leurs pas.

La chaussée mobile amorça une courbe allongée et se pliant en marches d'escalier métallique, les plongea dans les entrailles de la ville souterraine.

Saturée d'étonnements, Kou-Sien renonça à l'espèce de lucidité involontaire qui lui faisait noter tous les endroits où elle passait. Elle se laissa guider comme un enfant, sans se soucier des méandres, des descentes, des détours successifs du vaste labyrinthe. Elle n'aurait jamais supposé que le sous-sol d'In Salah fût si compliqué. Cette succession de couloirs, de teintes, de directions, de dimensions différentes, la plongeait dans une fluctuante hypnose, d'où émergeait une seule sensation solide la raccordant au réel : la main de Bruno emprisonnant la sienne.

Ils furent enfin dans une salle carrée où s'ouvraient des centaines de portes. L'ingénieur toucha l'une d'elles de son bracelet. Elle s'ouvrit aussitôt et Kou-Sien remarqua en passant qu'elle portait le nom BRUNO DAIX, suivi d'un matricule.

— Et voilà, dit Bruno en refermant derrière lui. Il prit Kou-Sien par les épaules :

— Tu es ici chez toi. Nous disposons de trois pièces avec toutes les commodités nécessaires.

Kou-Sien jeta les yeux autour d'elle. Minuscule, l'appartement paraissait conçu pour offrir tout le confort possible dans le moins d'espace donné.

Intelligente, Kou-Sien ne posa pas de question. C'était inutile. Bruno savait bien que sa tête n'était peuplée que par un vaste point d'interrogation. Elle se laissa installer dans un fauteuil par le jeune homme et, les yeux levés vers lui, elle attendit.

— Si je n'avais pas eu cet accident, dit-il, et la permission de détente qui en résulte, je devrais te quitter en remettant les explications à plus tard.

Il se tut un instant et déclara ex abrupto :

— Il y a une armée secrète. Et j'en fais partie, grâce à mon ancien employeur, Driss Bouira, qui est simplement devenu mon supérieur. Cette armée a été montée il y a trois mois, dès qu'on sut à quel ennemi on avait affaire.

Le jeune homme pâlit soudain et se laissa tomber sur un divan. Inquiète, Kou-Sien se précipita à son chevet,

— Tu es malade !

Il fit non de la tête et souffla :

— Un peu fatigué seulement. Je t'ai avoué tout à l'heure avoir souffert d'un petit accident de décompression. Mais ce n'était pas à Paris. Je n'ai pas quitté In Salah. J'ai eu cet accident à l'entraînement, lors d'un combat fictif contre les... Mais procédons par ordre.

— Tu as les mains glacées ! geignit Kou-Sien en appuyant à sa joue les mains du jeune homme.

— Ce n'est rien... Ecoute !

Une sonnerie tintait dans tous les couloirs de la ville souterraine.

— Qu'est-ce que... ?

— Tant pis pour les retardataires, dit Bruno. On rebouche les voies d'accès. Nous allons être, dans dix minutes, séparés des civils par cent mètres de béton. Le visage de Kou-Sien se tendit :

— Pauvres gens, c'est cruel, c'est...

— Mais non, protesta Bruno, le plan de défense es prévu depuis longtemps. Nous sommes complètement isolés des civils, certes, mais ils sont eux-mêmes séparés de la surface. Tout le monde est en sécurité. Il y a certainement des victimes, chose inévitable tant l'alerte a été brutale. Pour celles-là, nous ne pouvons rien. Mais le pourcentage des pertes doit être faible. J'imagine que la ville est en train de tomber en morceaux, là-haut, mais l'ennemi écrase une cité pratiquement vide.

— Je savais bien qu'on nous voulait du mal, Bruno. Quel est cet ennemi ?

— Oui, tu avais raison. Ces cataclysmes ont été voulus, provoqués pour anéantir le genre humain. Mais nous n'aurions jamais pu savoir d'où venaient les coups si l'ennemi n'avait commis l'imprudence de se montrer... Il semble d'ailleurs avoir compris sa faute, c'est pourquoi il brusque les événements.

— Qui est-ce ?

Bruno sourit, tout en caressant le bras de Kou-Sien.

— Réfléchis un peu, dit-il. Qui peut trouver intérêt submerger toute la terre sans en être affecté lui-même ?

— Ma foi, les poissons, exceptés, je ne vois...

— Les poissons ! Tu as dit les poissons !

Kou-Sien eut un petit rire :

— C'est absurde !

— Non, ce n'est pas absurde. C'est... renversant, si tu veux, mais pas absurde ! De même qu'à l'air libre il existe une foule de mammifères sans intelligence, mais une seule race pensante : l'homme ; de même, dans les mers, il y a parmi toutes les espèces de poissons une autre race évoluée : les torpèdes.

— Je n'ai jamais...

— Personne n'a jamais entendu parler de cette race auparavant. Depuis des siècles, sans doute, deux civilisations vivent sans se connaître côte à côte sur la Terre, celle des Torpèdes et celle des Hommes. Ou plutôt, les torpèdes en savent beaucoup plus sur nous que nous sur elles. Il y a bien longtemps que leurs soucoupes viennent nous rendre de petites visites. On supposait que ces engins venaient d'une autre planète. Nous étions loin de nous douter qu'ils sortaient de la mer.

Quittant la position allongée, Bruno s'assit sur le bord du divan et prit Kou-Sien par la taille. Il poursuivit :

— Le trois septembre dernier, à peu près quinze jours après le raz de marée, on nous a signalé la découverte d'un engin de forme conique, d'une gigantesque toupie métallique de cent stads de diamètre et de trente stads de haut. Cet engin s'était brisé contre une montagne des Andes. A l'intérieur, on a trouvé des cadavres de torpèdes. On leur a donné ce nom car ils ressemblaient assez à des raies torpilles (torpédo en latin), ces raies électriques dont tu as

certainement déjà entendu parler. Les premiers qui ont voulu toucher ces cadavres ont été foudroyés. Mêmes mortes, les torpèdes déchargeaient de l'électricité. La plupart des compartiments étanches de la soucoupe étaient remplis d'eau de mer. Les laboratoires se sont occupés d'examiner les restes de ces êtres. Il n'y avait aucun doute. Les torpèdes présentaient des analogies cellulaires troublantes avec les raies torpilles. Il y a autant de ressemblance entre une torpille et un torpède qu'entre un singe et un homme.

Il se leva, ouvrit un placard, en sortit un flacon de Phoenix et deux verres. Il servit à boire et profita de sa consommation pour avaler deux pilules. Il eut un sourire de satisfaction.

— Je me sens mieux, affirma-t-il. Le traitement qu'ils m'ont administré cet après-midi commence à faire de l'effet.

Kou-Sien semblait ahurie par toutes ces révélations. .

— Des raies électriques ! s'exclama-t-elle à mi-voix.

— Parfaitement, dit Bruno. Je ne sais plus quel philosophe antique affirmait : l'homme est intelligent parce qu'il a une main. On pourrait peut-être prouver que la torpille a progressé parce qu'elle est électrique. Je n'en sais rien... Ce sont des êtres assez effrayants, tu sais !

— Tu en as vu ?

Les yeux de Bruno reflétèrent une espèce d'horreur.

— Oui. En mettant au point un caisson de plongée à Porl Etienne, nous en avons surpris. Bataille. Panique chez nous. Cinq minutes plus tard, toute l'usine marémotrice sautait, dans un geyser de flammes et d'eau radioactive.

Il fouilla sa poche et en tira une photographie qu'il montra à Kou-Sien. Elle y vit une raie géante maintenue debout par des crochets, crucifiée entre

deux poutrelles métalliques pour la commodité du photographe. Deux nageoires flasques et deltoïdes s'étiraient de chaque côté de la tête. La bouche en V paraissait petite et cruelle, mais les yeux surtout distillaient une intelligence diabolique, effrayante parce qu'elle semblait très différente, étrangère à l'intelligence humaine.

— Remarque la queue ramifiée en fourche, elle est préhensile et lui sert de mains, des mains beaucoup plus perfectionnées que les nôtres, faites pour la force comme pour la plus fine précision.

Légèrement écœurée, Kou-Sien lui rendit la photographie.

— Et tous ces objets posés devant elle sur le sol ?

— Son « scaphandre », si j'ose dire, entièrement démonté, ou plutôt brisé, car il nous a été impossible de trouver le moindre joint, la moindre fermeture magnétique, le moindre boulon. Ce scaphandre était naturellement rempli d'eau de mer.

— Et comment avez-vous réussi à tenir tout cela secret ?

— Les autorités sont draconiennes depuis le cataclysme. La censure est terrible ! Je suppose que cela aurait filtré à la longue. Mais il fallait éviter la panique le plus longtemps possible.

Ils restèrent un long moment à se dévisager sans rien dire.

— Nous faisons de drôles d'amoureux, souffla enfin Bruno. Tout cela nous est tombé dessus au mauvais moment.

Il la prit dans ses bras. Elle l'étreignit avec une violence qui le surprit.

— Pourquoi m'as-tu amenée ici ? demanda-t-elle d'une voix de petite fille.

— Chaque membre de l'armée secrète peut introduire sa famille dans la ville souterraine. Le moral des hommes en sera renforcé. Comme je n'ai pas

de famille, j'ai pensé...

Elle lui ferma la bouche d'un baiser passionné. Elle se sentait heureuse, heureuse malgré les événements épouvantables, heureuse malgré l'éloignement de sa famille, malgré tous les malheurs qui s'abattaient sans doute sur le monde de la surface. Une folie de bonheur rejetait loin de ses pensées tout ce qui n'était pas Bruno.

XI

Un peu plus tard, Bruno Daix retrouvait Pol Nazaire, un Pol tout ahuri d'avoir été, comme il disait, « traîné entre deux gendarmes » jusqu'à la ville souterraine.

— Depuis quelques jours, lui apprit Bruno, je fais des pieds et des mains pour te faire entrer dans l'armée secrète. Ils sont très compréhensifs, crois-moi. J'ai fait ressortir qu'en cas de coup dur ou de mission dangereuse, j'aimerais avoir à mes côtés un vieux copain plutôt qu'un inconnu. Ils savent tenir compte des avantages psychologiques de ce genre de situation.

— Avantages psychologiques, dis-tu ? Je ne reconnais plus l'armée. Je croyais qu'un officier ignorait complètement le sens de ces mots-là.

— Mon vieux,, déclara Bruno, les guerres font toujours faire des progrès. Cette guerre extraordinaire a extraordinairement transformé la mentalité de l'armée en quelques semaines. Il y avait urgence, comprends-tu ! Comme jamais ! Tout a été réorganisé en cinq sec. Sache que chaque officier est doublé d'un savant ou d'un technicien à partir du grade de colonel.

— Et un bar ! s'exclama le noir suivant les méandres bouleversés de ses pensées personnelles, nous sommes dans un bar, à... combien dis-tu ? A quatre cents stads sous la surface. Et moi, moi journaliste! je vivais là-dessus sans rien soupçonner !

Comme pour noyer sa stupéfaction, il vida son verre d'un trait et s'étrangla.

— Toutes ces installations ont été facilitées, dit Bruno en lui donnant des tapes dans le dos, par le réseau des adductions d'eau.

— Des... adductions d'eau? toussa Pol Nazaire.

— Oui, In Salah est alimentée en eau par une centaine de canaux souterrains qui amènent, dessalée, l'eau des côtes mauritaniennes. Mais il existait aussi, désaffecté, un ancien réseau qui pompait le liquide dans des nappes souterraines, au siècle précédent. Ces nappes sont aujourd'hui épuisées. De là, tous ces couloirs et toutes ces salles qui sont autant d'anciennes conduites et d'anciens réservoirs. Il n'y avait plus qu'à les équiper.

— Il n'y avait plus qu'à les équiper ! singea Pol avec un petit geste désinvolte. En quelques semaines ! Et tu me dis que toutes les villes du désert, que même d'immenses régions du sous-sol campagnard ont été ainsi

transformées ! Est-ce que tu te rends compte...

— Est-ce que tu te rends compte, coupa Bruno, de la puissance colossale de ce pays ? Je vais te réciter à peu près par cœur le texte d'un de tes articles qui m'avait frappé : « Les moyens prodigieux que la science moderne met à la disposition de l'industrie afranaise pourraient accroître considérablement nos heures de loisir. L'Afranaise moyen ne travaille que trois heures par jour pendant cinq jours par semaine. Si l'automation et la photosynthèse alimentaire étaient poussées à fond, chaque citoyen n'aurait plus à travailler (les chiffres ne mentent pas et la marge d'erreur est faible) que deux heures par mois !

— Tu as bonne mémoire !

— Laisse-moi, je n'ai pas fini. « Un programme révolutionnaire de reconversion est prêt depuis soixante-dix ans. Il suffirait presque de presser un bouton pour déclencher son exécution, qui serait achevée en huit jours. Mais ce bouton est marqué « danger ».

Car, imaginez les dangers terribles courus par notre civilisation. Outre le fait qu'un homme n'exerçant son métier que deux heures par mois, deviendrait rapidement inhabile, faute d'entraînement, les loisirs forcés se transformeraient rapidement en supplice générateur de paresse et...

— Bon, ça va, trancha Pol. Ils ont appuyé sur le bouton. C'est ce que tu veux dire ?

— Exactement ! Sinon comment expliquerais-tu que l'Afrance tienne le coup, à peu près seule, à nourrir, vêtir, loger et même à distraire tout le reste du monde depuis six mois ? Et puis, tu oublies que les grandes peurs de l'an 2000 nous ont fait enfouir sous terre la plupart des usines. Elles y sont restées

depuis. Enterrer l'industrie est devenu une habitude. Avec nos moyens, nous disposons d'un potentiel d'énergie sensationnel pour tenir plusieurs années s'il le faut.

— C'est bien ce que je me disais. Mais je ne pensais pas qu'appuyer sur le bouton libérerait une telle puissance. J'ai manqué d'imagination. Ce qui est vexant pour un journaliste. On pourrait comparer la situation du pays avec celle d'une voiture qui peut faire du trois cents stads à la seconde. Faire du trois cents stads est dangereux, mais il est bon de pouvoir recourir à cette force dangereuse en cas de coup dur, lorsque, seule, la-vitesse peut éviter un accident. Eh bien, pour l'Afrance, une telle productivité était dangereuse. Mais il était bon d'avoir cette puissance en réserve pour pouvoir presser le bouton au bon moment.

Il s'enthousiasma :

— Il était fatal que le plus grand désert du monde devienne la plus grande nation. Il a fallu partir de rien, du néant ; la page blanche ! Il n'était pas question de superposer avec précaution une civilisation moderne à de vieilles et encombrantes structures. Nos ancêtres ne pouvaient que voir grand, très grand. Territoire sur-Cultivé parce que surinsolarisé, surindustrialisé, parce que c'était le seul moyen de réussir quelque chose là où tout ne pouvait être qu'artificiel, l'Afrance...

— Si tu continues, tu vas chanter l'hymne national dans deux minutes, ricana Bruno. Il n'y a pas plus chauvin qu'un Sénégalais ! C'est passé de mode, mon pauvre vieux.

Puis, soudain très grave :

— Le rêveur que tu fais a déjà oublié où il était et pourquoi il y est ! Il n'y

a plus qu'un seul chauvinisme de mise, depuis six mois et pour toujours ; un chauvinisme à l'échelle de l'humanité tout entière. L'étranger, pour nous, ce n'est plus l'Américain, le Busse ou le Chinois, c'est le Torpède.

Le front du noir se plissa.

— Peut-être, même pas ! dit-il. On pourrait peut-être s'arranger avec ces Torpèdes ! A eux la mer, à nous la terre ferme ! Collaboration féconde ! J'envisage...

— Ils en ont décidé autrement ! Ils ont pris l'initiative des hostilités. Tu rêves encore, tu oublies les centaines de millions d'hommes assassinés d'un seul coup ! Il ne peut pas y avoir de paix entre les deux races. C'est eux ou nous.

Pol Nazaire baissa la tête.

— J'ai l'impression qu'ils ont gagné la première manche.

Bruno descendit de son tabouret et poussa son ami par l'épaule. Il soupira :

— Viens. Je vais te faire affecter à mon unité. T'ai-je dit que j'étais passé capitaine?

Pol se mit au garde à vous et salua.

— Ne commence pas à te foutre de moi ou je te fais fourrer dans l'intendance. Tu passeras toutes tes journées à manipuler des machines d'inventaire.

— Pas de blagues ! Tu sais que j'ai horreur du travail de bureau.

Ils sortirent du bar et, par une passerelle, franchirent un gouffre d'eaux bouillonnantes.

— Ça rappelle le polyparcours, clama Pol dans le tumulte.

— C'est un peu à cause de tes qualités sportives que j'ai réussi à te faire

venir ici, avoua Bruno. Tu peux te considérer comme faisant partie d'un commando subaquatique. Le polyparcours, c'est de la gnognote en comparaison !

— Y a d'la joie ! plaisanta amèrement Pol Nazaïre.

*

* *

Ils descendirent quelques marches et sautèrent dans une petite voiture à deux places. L'auto fila, tourna dans un boulevard aux murs luminescents, croisa des trans-ports de troupes bourrés d'hommes-grenouilles aux combinaisons caméléons. Pol ouvrait de grands yeux.

— Des combats sont-ils en cours ? s'informa-t-il.

— Probable, ici et là, des combats défensifs ! Pol se pinça le menton.

— Mais bon sang, nous sommes au moins à mille kilostads de la côte la plus proche, par où... ?

— Par les canaux d'adduction, imbécile ! Nous entrons directement au fond de la mer après mille kilostads de voyage subaquatique.

Ils franchirent un pont qui s'élançait d'une seule volée au-dessus d'un lac circulaire de quinze cents stads de rayon. Pol toisa la profondeur et grimaça de vertige. Puis agrippant les accoudoirs de son siège, la surprise peinte sur son visage :

— Là, cria-t-il. Regarde, Bruno, des requins ! Bapidement, Bruno jeta un regard négligent. Des squales énormes folâtraient dans un tourbillon d'écume.

— Des sous-marins camouflés ! expliqua-t-il. Pas mal, hein ? Mais tu en

verras bien d'autres ! Pour les fonds de deux mille mètres, nous prévoyons des bases en forme de je ne sais quel monstre marin.

Pol s'épongea le front et ferma les yeux. Il les rouvrit quand il sentit la voiture s'arrêter. Suivant Bruno, il franchit un vaste porche. Une sentinelle se fit présenter par Bruno divers papiers. A la vue de ceux-ci, elle salua.

— Celui-là est habillé tout à fait convenablement, Pol. Mais je m'attends à tout. Vous n'avez pas des uniformes de crevettes pour les régiments de pygmées ?

— Au début, ça faisait rigoler tout le monde, avoua Bruno avec un rire sans joie, on appelait ça la guerre carnaval. Mais je t'assure que lorsque je dois revêtir mon scaphandre-poulpe, j'ai peine à ne pas claquer des dents à l'avance. Il faut rester dans l'eau pendant des heures et des heures. Le plastique te colle la sueur sur la peau. Tu es en nage et pourtant tu gèles, malgré le conditionnement.

Bruno présenta Pol à un sous-officier qui obtint en deux minutes le livret militaire du journaliste après avoir manipulé une machine de classement. Il compléta le livret, le remit dans la machine comme dans une vulgaire boîte aux lettres. La machine le mastiqua avec des cliquètements de perforatrices, elle parut le digérer avec satisfaction, et, clignant comme des yeux quelques lampes multicolores, cracha enfin un bracelet métallique et un uniforme dans un tiroir.

Pol alla changer de tenue dans une pièce voisine et jeta ses vêtements civils dans le tiroir que la machine tendait encore avidement comme une langue.

Bruno entraîna son ami dans une succession de salles spacieuses aux murs

couverts de cartes, de schémas et de photographies.

Les deux hommes s'installèrent au premier rang d'une série de fauteuils, devant un gigantesque écran de verre couvrant tout un mur.

*

* *

— Nous allons accélérer ton instruction, dit Bruno.

Il pressa un bouton sur le bras de son siège. L'écran s'illumina, montrant des vues sous-marines. Les couleurs, le relief et la netteté étaient tels, qu'on avait l'impression de contempler le fond de l'océan à travers une vitre. On aurait hésité à briser l'écran ; crainte de voir les eaux envahir la salle. Une poix parla :

« Ces images ont été prises au large de l'île Tidra (Mauritanie). Familiarisez-vous avec l'aspect des êtres que vous devrez bientôt combattre. Les engins... »

Bruno baissa le son et commenta lui-même le documentaire. On vit arriver une gigantesque soucoupe qui, emplissant presque tout l'écran, vomit par un sas une cinquantaine de torpèdes. Ces êtres pisciformes étaient entièrement gainés par une espèce de combinaison métallique.

— Ce n'est pas du métal, dit Bruno, mais une espèce de revêtement plastique plus dur que n'importe quel alliage. Il n'y a pas longtemps que nous avons des armes capables de percer ce véritable blindage individuel.

Suivis par la caméra d'un opérateur qui avait pris d'énormes risques, les torpèdes « survolèrent » une station de pompage submergée. On les vit

piquer les uns après les autres sur l'objectif et s'engouffrer dans les tunnels d'adduction.

Une deuxième soucoupe lâcha un nouveau groupe d'assaillants qui survola les bâtiments comme un bataillon d'anges exterminateurs. Bientôt, des pans de béton sautèrent, disloquant les parois de l'usine. On vit des torpèdes jaillir des fissures causées par l'explosion. D'autres refluèrent des tunnels. À leur suite, on vit sortir des êtres maladroits, aux gestes lents de mollusques, à l'anatomie lourde et mal adaptée à l'élément liquide.

— Des hommes ! s'exclama Pol.

Les hommes-grenouilles brandissaient des fusils d'aspect anachronique. Ils ouvrirent le feu. Quelques torpèdes furent décapités en plein vol. Mais la plupart fouettèrent l'eau de leurs longues queues, envoyant sur les hommes des espèces de grenades rondes qui explosaient comme autant de petits soleils. L'eau se teinta de rouge.

Profitant de l'effet de surprise, les Torpèdes réintégrèrent leurs soucoupes. Les engins balayèrent alors les décombres de l'usine de rayons lumineux. L'image perdit sa netteté. On distinguait vaguement les ruines qui se dissolvaient dans un nuage de bulles comme de vulgaires morceaux de craie dans l'acide chlorhydrique.

Bruno éteignit l'écran.

— Et voilà, dit-il. Là, les torpèdes ont passé. Viens voir.

Il s'approcha d'une carte fixée au mur et pointa l'index sur un petit cercle rouge.

Ils ont remonté les canaux jusqu'à Atar. Aux dernières nouvelles, cette ville tient toujours. Inutile de te dire que nous ne pouvons que mener des

combats défensifs. Il n'est pas question d'attaquer les torpèdes dans leur propre élément. Mais l'heure de la revanche approche,

— Pol restait sans voix.

Viens, dit Bruno, je vais te montrer un torpède en chair et en os.

— Vi...ivant ! bafouilla le noir.

— Non, un cadavre. Nous espérons bientôt en capturer vivants, car les spécialistes en ont besoin pour mettre au point une riposte bactériologique.

XII

A la surface, la ville entière flambait comme une torche géante dans la nuit. Toutes les agglomérations de l'ancien désert subissaient un sort identique.

Connaissant bien les hommes, renseignés sur les particularités de chaque nation, les torpèdes concentraient leurs efforts sur l'Afrance. Ils savaient bien qu'ailleurs l'humanité périrait sans combat. Déjà les rivières et les fleuves s'asséchaient. Privées de pluie, les cultures se flétrissaient en quelques jours. Tous les pays retournaient au désert ; des nuages de poussière brûlante envahissaient les routes, les rues et les maisons. Des hommes s'entretuaient

pour un verre d'eau.

Aidés par les moyens extraordinaires de l'Afrance, les peuples avaient bien creusé des abris, mais la suppression sournoise des nuages avait pris l'humanité au dépourvu. En quelques semaines, les stocks de boisson synthétique furent épuisés. Les foules commencèrent à crever de soif dans leurs souterrains.

Seuls, les anciens déserts se voyaient favorisés par le hasard. Artificiellement irrigués depuis des siècles, organisés depuis longtemps pour se passer de pluies, ils avaient sous terre d'énorme réserves de liquide.

Et l'on pouvait malheureusement prévoir que si la guerre durait longtemps, les seules nations à survivre seraient l'Afrance, l'Australie, l'empire Egypto-Arabe et la Mongolie. Les autres déserts du globe n'avaient jamais été mis en valeur.

Ces pays favorisés opéraient des sorties, raflaient par fusées entières des foules de réfugiés et les accueillait dans les entrailles de leur sous-sol. Mais les soucoupes torpèdes, maîtresses du ciel, décimaient ces opérations de sauvetage.

L'Afrance, malgré tout, s'était transformée en une vaste fourmière cosmopolite. Sans arrêt, des machines fouisseuses agrandissaient les souterrains à une vitesse folle. Derrière elles, des foules d'ouvriers suroutillés aménageaient l'espace conquis pour recevoir le plus de monde possible.

Plus de cinq cent millions d'Afrançais rescapés réussirent à sauver cent millions d'étrangers.

Pendant ce temps, les savants cherchaient fiévreusement le moyen de contrer les Torpèdes. D'autres étudiaient le moyen de rendre à l'eau ses

propriétés naturelles de cristallisation et d'évaporation.

*

* *

Sur un tout autre plan, une étrange découverte apporta des lumières sur la mystérieuse race dominant les mers. En effet, les opérateurs radio des fusées en vol signalaient des parasites inhabituels au-dessus de certaines zones océanes. On se mit au travail sur leurs données et l'on situa rapidement les sources de ces parasites. Les cartes maritimes furent bientôt constellées de petits points figurant les lieux où ces bizarres phénomènes semblaient le plus intenses.

On s'aperçut alors que ces points s'aggloméraient en bandes sinueuses et fermées, délimitant des aires aux contours irréguliers. On ne savait pas trop que penser du résultat ainsi obtenu. Il fallut l'intervention irrispectueuse d'un simple secrétaire, au milieu d'un conseil de savants, pour dessiller les yeux de tout le monde.

— Vous ne voyez donc pas, s'exclama l'impétueux jeune homme, que vos repères sont décalqués point par point sur les courbes bathymétriques de six mille stads ! Il y a gros à parier que ces perturbations viennent des torpèdes, ou du moins de... oui, pourquoi pas, de leur industrie. Nous ignorons tout de leurs moyens, mais il est aisé d'imaginer que leurs usines, fonctionnant à plein rendement en raison de la guerre, émettent ces parasites avec une violence inhabituelle. Ce qui expliquerait que nous ne les ayons jamais remarqués auparavant. Et s'il y a un maximum d'activité industrielle à ces endroit-là, c'est que ces zones correspondent à l'habitable des Torpèdes...

Le jeune secrétaire avala sa salive et rougit violemment, réalisant tout à

coup qu'il avait littéralement explosé en présence de l'élite scientifique de l'humanité. Mais les regards tournés vers lui, quoique surpris, n'exprimaient pas le moindre blâme. Un noir aux cheveux blanchis par l'âge lui dit simplement :

— Votre théorie est séduisante. Mais vous ignorez qu'après examen des quelques spécimens de torpèdes que nous avons eu entre les mains, nous avons obtenu des certitudes quant à l'habitable naturel de ces monstres. Ils ne sont absolument pas conditionnés pour vivre à de telles profondeurs.

Les torpèdes sont munis de photophores — d'organes lumineux — et quoique la nature paraisse illogique en cela, les poissons vivant à plus de 2.500 stads de profondeur n'ont presque jamais d'organes lumineux. D'autre part, les yeux des torpèdes sont analogues à ceux des poissons de la troposphère marine, ce sont des yeux de surface. Je vous signale de plus que des appareils auxquels nous n'avons rien compris, mais que nous avons reconnus pour des régulateurs thermiques, maintiennent à 10 degrés l'eau de mer contenue dans les soucoupes, ce qui est également une température de surface. A six mille stads, la constante est de 0 degré et quelques dixièmes.

Le secrétaire bafouilla légèrement, Le vieux professeur dut le rassurer et l'engager à faire part de ses réflexions personnelles.

— Je... eh bien, Monsieur le Professeur, messieurs, je n'aurais pas la prétention de mettre en doute des faits enregistrés en laboratoire, dit le secrétaire s'enhardissant à mesure qu'il parlait. Mais il est certain que des phénomènes étranges ont lieu à des fonds de six mille stads. Il est également certain que ces phénomènes sont liés aux activités mystérieuses des torpèdes. Je me permets d'attirer votre attention sur l'erreur que pourrait commettre

l'habitant d'une autre planète découvrant nos installations lunaires. Il pourrait affirmer, en voyant par exemple l'usine robot du cirque Ptolémée, que l'homme n'est pas conditionné pour vivre sur la lune. Il m'est impossible d'affirmer que les torpèdes sont faits pour vivre à six mille stads, mais pourquoi n'auraient-ils pas choisi cette profondeur pour y installer des appareils ou des usines de première importance ? Et cela pour des raisons techniques que nous ne pouvons deviner ! Cela est un aspect du problème. J'en ai un autre à vous soumettre en toute humilité.

Il se tourna vers le vieux noir, toussa d'un air gêné et poursuivit :

— D'après les investigations dont vous m'avez parlé, Monsieur le Professeur, pour quelle profondeur les torpèdes paraissent-ils normalement conditionnés ?

— Pour des profondeurs variant entre cinq cents et sept cents stads.

— Vous amenez de l'eau à mon moulin, Monsieur le Professeur...

Quoiqu'elle n'eût rien de particulièrement drôle, la bonhomie de l'expression fit courir une vague de rires discrets dans l'assistance. Le secrétaire s'interrompt, plus rouge que jamais.

— Continuez, mon cher, continuez, encouragea le vieux noir. Ces rires ne sont pas méprisants. Croyez que nous vous trouvons très sympathique.

— Eh bien, voilà ! dit le jeune homme après s'être éclairci la gorge. Depuis deux siècles, l'humanité met en valeur des espaces conquis sur la mer. Successivement, de larges zones de la mer du Nord, la Baltique, la Méditerranée occidentale, la mer d'Okhotsk et le golfe du Mexique ont été asséchés. Tous ces espaces ont des profondeurs relativement faibles. Je pose alors la question : n'avons-nous pas lésé sans le vouloir le peuple des tor-

pèdes ?

— C'est peu vraisemblable, dit un gros homme aux cheveux roussâtres. Nous n'avons trouvé aucune trace de civilisation sous-marine à ces endroits... Il est vrai qu'étant loin d'imaginer la chose possible, nous ne les avons pas cherchées.

— Je ne vous le fais pas dire ! triompha le secrétaire, soulevant une deuxième vague d'hilarité. Mais qui vous prouve que, sentant le danger d'être découverts, les torpèdes n'ont pas effacé toutes ces traces avant de se replier en eau plus profonde. Nous avons aussi truffé l'océan d'îles artificielles, nous l'avons envahi de toutes parts. Je ne parle pas des bathyscaphes de compétition...

Un nouveau rire salua la verve involontairement humoristique de l'orateur. Mais celui-ci poursuivait sans se troubler :

— Je ne parle pas des bathyscaphes qui mettent un point d'honneur quasi sportif à atteindre ici et là des fonds de huit mille stads sans jamais rien nous apprendre d'utile, et ce tous les deux ou trois ans. Je parle des plateaux continentaux, qui sont pourris jusqu'à de mille stads, au moins, d'installations, de mines, de puits de pétrole, d'usines géothermiques et de bases sous-marines ! Imaginez que le peuple des torpèdes se soit replié toujours plus loin, se soit adapté aux grandes profondeurs, où il est à peu près tranquille. Bref, imaginez qu'il ait entièrement transformé son mode de vie (un peu comme nous faisons sur la lune) afin de subsister dans un milieu pour lequel la nature ne l'avait pas fait. Condamné par notre invasion à ne vivre qu'en scaphandre, ou à l'intérieur de bases pressurisées à sa convenance, supposez qu'il ait poussé sa science au maximum en attendant l'heure d'une revanche implacable.

— Comment expliquez-vous que nous n'ayons jamais rien décelé ? lança quelqu'un.

— Comment expliquez-vous, rétorqua le jeune homme, que nous n'ayons trouvé de coelacanthes vivants qu'au vingtième siècle ? Et j'appuie sur le fait que ces animaux stupides ne se cachaient pas le moins du monde, alors que nous ratissions, sondions, scrutions les mers depuis déjà des lustres. Comment expliquez-vous que nous soyons tombés sur une colonie de diplodocus, en plein Matto-Grosso, seulement l'année dernière ? Ils ne se cachaient pas non plus et, ce qui est plus fort, ils vivaient à la surface, dans notre élément. Imaginez donc avec quelle facilité les Torpèdes, êtres pensants, ont pu échapper à notre attention. Et d'ailleurs...

Il avait tourné les yeux vers la carte immense envahissant le fond de la salle. Cette carte lumineuse était en relation avec les centres de détection de parasites. Pendant le discours du jeune homme, elle s'était constellée de nouveaux points brillants signalant de nouvelles sources de perturbations.

— Voyez, dit le secrétaire, à des points primitivement isolés s'en sont ajoutés d'autres. Ils forment des lignes continues reliant entre elles ces espèces de galaxies industrielles. Chaque centre d'activité s'étoile de lignes pointillées qui sont probablement des jalons sur les routes océanes empruntées par les soucoupes. Les mers sont entièrement sillonnées d'un réseau analogue à des agrégats de toiles d'araignées. Eh bien, messieurs, sans être grand clerc en topologie, j'ai des notions suffisantes pour affirmer que ces réseaux ne sont pas l'effet du hasard. Leur aspect ne les apparente en aucune façon aux craquelures d'une... poterie, par exemple, ou aux mailles désordonnées de certains affleurements géologiques. Mais je pense que monsieur le professeur

Haller, ici présent, pourrait exprimer une opinion plus autorisée.

— Ce jeune homme a raison, dit un homme au fort accent germanique. Les caractéristiques « qualitatives » de ces réseaux, la nature de leurs rapports géométriques, leur « connectivité », pour employer le mot propre, les apparenterait plutôt aux canaux de Mars. Quoique, en fait, je n'aie jamais rien vu d'aussi étrange. Certaines lignes brisées, certaines courbes, sont tout à fait particulières. Je ne doute pas qu'une étude approfondie ne nous donne des renseignements de première importance sur les torpèdes...

« Messieurs, nous avons la chance d'avoir parmi nos réfugiés une éminente personnalité scientifique ; le savant étranger Dos Santos Mallao, le plus grand expert en topologie de notre époque. Je vous engage vivement à demander la formation d'un bureau d'étude placé sous sa haute direction !

XIII

Les mers étaient interdites, une gigantesque base d'essai avait été

aménagée dans le lac Tchad II, réservoir entièrement souterrain primitivement destiné à emmagasiner l'excédent des crues du Tchad I, grossie par le détournement de l'Oubangui.

Quoique le canal souterrain reliant les deux lacs eût été bouché par des tonnes de béton (le Tchad I, à ciel ouvert, grouillait de Torpèdes), cette immense réserve de trois cents milliards de stads cubes d'eau n'était pas près de s'épuiser. Elle constituait une véritable mer, cachée aux pieds des contreforts du Tibesti.

Là furent envoyées des unités de commando dont faisaient partie Bruno et Pol Nazaire. L'activité aérienne des soucoupes volantes diminuant notablement pendant le jour, on envoya les hommes par fusées jusqu'à la ville agricole de Bilma, au nord de l'Agadem. Après ce bond par-dessus le Hoggar, le voyage se poursuivit par les canaux d'adduction de quatre cents kilostads menant au Tchad II.

*

* *

En arrivant au port secret de Galas, Bruno eut exactement l'impression de débarquer nuitamment dans un port maritime. L'onde noire était d'un calme surprenant. Les eaux tièdes et molles clapotaient langoureusement le long des quais inondés de lumière froide.

— C'est le Styx, dit Pol Nazaire, la descente aux enfers !

L'unité des jeunes gens fut emmenée en camions par une route en corniche suivant le lac sur une dizaine de kilostads. Ils arrivèrent au bout d'une vaste presqu'île de ciment reliée à la voûte par une colonne gigantesque.

Des bâtiments militaires accueillirent la petite troupe et chacun s'étonna d'y trouver un confort imprévu. Le capitaine Daix avait à peine pris

possession de sa chambre qu'on heurta discrètement la porte. Un jeune officier portant l'uniforme de la marine afrançaise se présenta aussitôt.

— Commandant Afalet !

Bruno salua et saisit la main cordiale qu'on lui tendait. Le Commandant Afalet était grand et maigre. Ses yeux enfoncés avouaient ses origines proto-sahariennes. Bruno s'étonna :

— Pardonnez-moi, Commandant, mais je dois vous avouer que votre âge ne paraît pas correspondre à votre grade !

— J'ai vingt-deux ans, si c'est ce qui vous étonne. Les cadres de la marine ont été durement éprouvés par le premier cataclysme. J'ai subi une formation accélérée pour commander...

Il fit deux pas en avant, ouvrit une fenêtre dominant les eaux du lac et désigna quelque chose d'un signe du menton.

— ...pour commander ce truc-là !

Bisuno Daix vit une chose étrange flotter à une enca-blure des quais. Une espèce de coupole aplatie d'environ trente stads de large.

— C'est une soucoupe ? Nous avons réussi à en faire ?

— Non, sourit le commandant. C'est un drymone ! Attendez un peu, elle va aborder, elle remonte à l'instant d'un petit essai de plongée.

— Une... comment dites-vous?

— Une drymone ! Abréviation commode pour « dry-inoneina imperialis ».

Bruno ouvrit de grands yeux. La masse circulaire avait d'étranges reflets. Bientôt, elle accosta. Un capot s'ouvrit à son sommet, livrant passage à quelques hommes qui descendirent sur le quai.

Le commandant Afalet se pencha, hélant quelqu'un :

— Monsieur Legrand, voudriez-vous monter un instant, je vous prie. Nous vous rejoignons dans la salle de cours !

Un petit brun à moustaches leva la main en signe d'assentiment.

Afalet entraîna Bruno Daix le long d'un couloir à faible pente menant à une vaste salle semi-circulaire. Le petit brun nommé Legrand s'y trouvait déjà.

— Capitaine Daix, présenta Afalet. Monsieur Legrand, naturaliste distingué !

— Merci, commandant, rit Legrand. Il est toujours comme ça, vous savez, gentil et tout! J'en abuse quelquefois ; comme je suis civil, il ne peut rien contre moi !

Afalet lui mit amicalement la main sur l'épaule dit:

— Je montrais votre drymone au capitaine, votre répu gnante drymone !

Legrand protesta :

— Vous avez de ces mots ! C'est une véritable merveille, au contraire. Il est vrai que je parle en naturaliste.

Bruno en eut assez d'ouvrir une bouche stupéfaite.

— Excusez-moi, messieurs, mais je ne comprends ab-so-lu-ment rien à votre conversation !

Legrand éclata de rire, montrant ses dents blanches sous sa sombre moustache. Il poussa gentiment Bruno devant un mur et lui désigna une planche bariolée :

— Voilà la « drymonema imperialis », merveille des abysses !

— Ecœurant, grogna Afalet.

Bruno voyait une méduse. Cette espèce d'ombrelle, molle et translucide,

ces fanfreluches gélatineuses pendant sous elle ; oui, décidément, c'était une méduse ! Il le dit.

— Bravo ! fit ironiquement le naturaliste. Auriez-vous des connaissances poussées en zoologie océane, capitaine ? Quand il a vu cela pour la première fois, notre cher commandant a prononcé le mot ridicule de... (il se voila la face et dit d'une voix accablée)... champignon !

Ils éclatèrent tous trois d'un grand rire juvénile.

— Soyons sérieux, dit enfin Legrand. La drymone est me méduse géante dont le diamètre varie entre quinze et vingt-cinq stads. On la trouve dans les fonds de trois mil-le à sept mille stads. Elle est d'un blanc bleuté du plus joli effet.

— Pouah ! dit ostensiblement Afalet.

— Il existe une autre variété de drymone, de dimensions à peu près semblables, poursuivit Legrand en désignant une autre planche en couleurs, la « drymonema venusta ». Comme vous pouvez voir, elle est tachetée de points jaunes et bleus. Celle-ci vit ordinairement à mille stads de profondeur. Elle remonte parfois à la surface pendant la nuit. Ses taches jaunes sont phosphorescentes ; d'anciens navigateurs prenaient ces lumières nocturnes pour des yeux de poulpes géants. Le jour, elle redescend, ce qui explique sa tardive découverte au siècle dernier.

— Bon, j'ai compris, dit Bruno.

— Ce n'est pas difficile à comprendre, sans vous offenser. Il fallait à notre marine des bathyscaphes perfectionnés pour porter la guerre chez les torpèdes. Il fallait aussi que ces bathyscaphes passent inaperçus. Voilà le résultat, Une merveille de technique, si j'en crois notre cher commandant. Une merveille

d'imitation de la nature, si vous m'en croyez. L'illusion est hallucinante. Jusqu'à quinze cents ou deux mille stads, elle prend l'apparence d'une drymone « imperialis » en perdant ses taches de couleur. C'est une chance que de pareils animaux existent car je ne vois pas bien en quoi j'aurais pu camoufler vos bathyscaphes.

— En baleines ! suggéra Bruno souriant malgré lui des cocasses nécessités de cette guerre.

— Une baleine séjournant des heures à des profondeurs pareilles aurait certainement éveillé des soupçons chez l'ennemi, n'en doutez pas ! Et puis, la forme des baleines posait des problèmes insolubles aux techniciens.

Le commandant Afalet entraîna Bruno devant un troisième croquis montrant une coupe du bathyscaphe dry-mone. Malgré la place considérable occupée par les moteurs de l'engin, il restait assez d'espace pour trois étages métalliques pouvant aisément contenir une cinquantaine d'hommes. L'armement se composait uniquement de quatre tubes lance-torpilles, atomiques, naturellement. Mais l'appareil contenait encore tout un arsenal de scaphandres individuels munis d'armes classiques à peine modifiées pour leur nouvel usage.

— Nous n'avons pu expérimenter toutes les possibilités de la drymone, avoua le commandant. Les fonds du Tchad 2 ne dépassent pas 150 stads. Mais, d'après les essais en chambres de compression, tout ira bien, nos techniciens sont formels.

Il soupira et dit :

— C'est une aventure extraordinaire. Pour moi, je n'aurai pas à quitter l'appareil. Mais vous, types de commando, vous allez vous lancer dans de

hasardeuses tribulations.

Il désigna une carte et, changeant de sujet :

— Voyez, dit-il, les topologistes et les géologues nous ont fait une belle découverte. Les routes des torpèdes ne passent jamais, absolument jamais, au-dessus des terrains archéens. Au début, on supposait que les soucoupes évitaient les hauteurs, les montagnes sous-marines. C'était idiot. J'avoue que le fait d'éviter à tout prix le survol des roches éruptives ne signifie rien non plus. On suppose que le mécanisme des soucoupes souffrirait de certains rayonnements telluriques très actifs à ces endroits-là. C'est une explication qui en vaut bien une autre. Mais les faits sont là et nous en profiterons. Nous passerons justement où ne passent pas les soucoupes. Ainsi, nous risquerons moins d'en rencontrer.

Afalet fouilla sa poche et distribua des cigarettes. Rêveur, en contemplation devant le portrait de sa chère « *drymonema imperialis* », Legrand fuma machinalement, sans dire merci. Respectueux comme devant un jeune homme perdu dans de secrètes pensées amoureuses, Bruno et le commandant échangèrent un sourire complice.

— Si je comprends bien, demanda Bruno, la drymone que vous m'avez montrée tout à l'heure est un prototype ?

— Oui, mais les chaînes de montage sont en place aux usines d'Antao. Nous en aurons plusieurs centaines avant huit jours.

— Antao ?

— Oui, la plus grande des îles du cap Vert. Ces îles présentent plusieurs avantages. Le plus important est qu'elles émergent toujours, leur altitude les ayant sauvées de la submersion. Le second avantage est constitué par leur

origine volcanique. Il n'y a pratiquement pas de routes de torpèdes se risquant à proximité. Enfin, elles ne sont pas très éloignées de nos côtes et sont reliées à l'Afrance par un tunnel sous-marin que les Torpèdes ne connaissent pas. Les Portugais, propriétaires de ces îles, se sont mis en quatre pour nous aider. Nos usines du Fouta Djalon leur envoient les pièces détachées. Les dry-mones sont montées sur place à Antao, qui sera notre base de départ.

La banale et dernière petite phrase creusa un grand vide dans la poitrine de Bruno.

Kou-Sien se consolait de sa claustration, dans les sous-lols d'In Salah, en se pénétrant de l'idée que bien des gens auraient envié son sort. Elle n'avait pratiquement rien à faire et souffrait de l'inaction. Mais le hasard allait bientôt lui tendre l'occasion de se rendre utile et de jouer un rôle de premier plan.

Driss Bouira, l'ancien patron de Bruno, avait grade de colonel. Son travail était administratif, car, quoiqu'il brûlât de jouer un rôle plus viril, on l'avait jugé trop âgé pour faire un combattant. De même que tous les requis de l'armée secrète de la première heure, il jouissait de la présence de sa famille dans les sous-sols militaires.

*

* *

Sur la prière de Bruno, Bouira comblait Kou-Sien d'attentions et de prévenances pour lui faire oublier son exil. Il l'accueillait presque tous les soirs chez lui, dans la réconfortante atmosphère créée par sa femme, une robuste Provençale, et ses deux filles respectivement âgées de douze et dix-sept ans.

Madame Bouira réussissait le miracle d'égayer au maximum son entourage en se plaignant toujours. Ses réflexions cocasses et naïves, agrémentées d'un fort accent de terroir, atteignaient toujours le but contraire à celui qu'on aurait logiquement attendu de perpétuelles jérémiades : le rire.

Elle écorchait régulièrement le mot torpède, qui devenait dans sa bouche tarpon, tarpode, tourpide...

— Et ces tapades, moi je n'en fais pas un plat comme vous autres. Après

tout, c'est jamais que des poissongs ! Et si j'en faisais un plat, je vous le dis, ça serait avec du fenouil, de l'ail et des oignons : une bonne bouillabaisse !

C'était son rêve sempiternellement exprimé. Elle aurait volontiers bouleversé les conseils d'états-majors en préconisant des représailles gastronomiques effectuées par des commandos de marmitons, casseroles en bandoulière. Son estomac, saturé de la nourriture standard des sous-sols, lui dictait des recettes échevelées où les tirpoudes tenaient la place d'honneur.

— Et si les tarpouilles étaient si fortes, hé bé, il y a longtemps qu'elles auraient démolì le plafond des souterrains ! rit-elle un soir.

— On dit « Torpède », corrigea son mari. « Torpède », au masculin ! Mais Kou-Sien trouvait la remarque intéressante.

— C'est pourtant vrai, appuya-t-elle, les Torpèdes ont des techniques inconnues mais surprenantes d'efficacité. Je me demande comment un peuple capable de bouleverser la physique se montre impuissant à envahir la ville souterraine.

— Nous ne savons pas, dit Bouira. Leur science doit présenter des lacunes qui nous sauvent la mise. Heureusement. En outre, ils sont handicapés par une conformation anatomique leur interdisant la marche. Les soucoupes ne se posent jamais sur le sol. Nous avons sur eux une supériorité, nous pouvons nager dans leur élément, mal, certes, mais nous pouvons ! Alors qu'il leur est impossible de se mouvoir dans l'atmosphère autrement qu'en soucoupes. Nous apprendrions beaucoup en connaissant leur langage, car il est impensable qu'ils n'en aient pas. On suppose qu'ils communiquent entre eux comme les sourds-muets, par des gestes de très faible amplitude de leur queue ramifiée. Des spécialistes les examinent sans arrêt, enregistrent leurs plus petites

vibrations caudales, les classent, en font des graphiques. Mais tout cela donne des résultats décevants. Leurs gestes présentent une suite de répétitions désordonnées dont la fréquence ne peut être que l'effet du hasard.

Kou-Sien s'étonna.

— Gomment? Vous en avez...

— ...vivants ; oui. Je croyais que vous le saviez. Rien qu'à In Salah, nous avons une bonne vingtaine de prisonniers.

— On devrait les faire cuire ! intervint la Provençale

— Et vos spécialistes ne peuvent rien en tirer ? Pas un «mot», si j'ose dire?

— Rien. Peut-être, conscients du danger, observent ils une consigne du silence.

Kou-Sien se tut un instant. Puis elle posa sa main sur le bras de Driss Bouira.

— Colonel, si j'osais...

— Auriez-vous des compétences ? dit-il en riant. Je sais que vous parlez couramment cinq langues, mais ça ne suffit pas, vous savez ! Nos spécialistes sont très calés aussi. Et puis, les torpèdes ont un mode d'expression particulier, les linguistes ne sont pas suffisants, il faut des...

— Cryptologues ! Justement, colonel, savez-vous que les Chinois sont particulièrement doués pour la cryptologie. Notre langue natale nous entraîne journallement à ce genre de difficultés. Chaque caractère paléochinois est souvent un véritable cryptogramme.

— Mais...

— Et j'ai des compétences spéciales en ce domaine ! Mes frères et moi, quand nous étions enfants, avions une prédilection pour le jeu des messages

secrets. Nous avons poussé les choses assez loin pour que, une fois grande, j'aie continué de m'y intéresser. Au début de ma carrière j'ai été employée dans un bureau de déchiffrement attaché mon journal. Les journaux chinois se font une guerre courtoise, mais impitoyable, dans leur chasse à l'information et... Colonel, je vous en supplie, il faut absolument que je voie ces Torpèdes !

*

* *

Une demi-heure plus tard, Bouira introduisait Kou-Sien dans une petite pièce dont tout un panneau n'était que la vitre d'un aquarium. Derrière cette vitre nageaient lentement deux torpèdes, deux raies qui devaient peser chacune dans les cinquante livres.

Sans leurs accoutrements aux reflets métalliques, leurs « scaphandres », elles auraient paru des poissons très ordinaires. Mais Kou-Sien sentit se former en elle-même un malaise étrange, comme elle n'en avait jamais connu. Elle s'aperçut brusquement qu'allongé sur le fond de l'aquarium, un troisième animal la fixait. Elle ne l'avait pas remarqué tout de suite.

Maintenant, elle sentait sur elle deux yeux extraordinaires. Elle n'aurait su qualifier la nature de son trouble. Un mélange de répulsion et de terreur, de haine et de complexe d'infériorité.

Elle s'informa naïvement de la solidité de la vitre. Bouira eut un rire rassurant. Elle se contraignit alors à pencher la tête et à observer de tout près le torpède immobile. Elle nota que, de chaque côté de la tête osseuse, les ouïes battaient un peu plus vite.

Lentement, la queue de l'animal se tordit et s'appuya contre la paroi transparente, la palpant de ses appendices verdâtres faisant office de doigts.

Puis la queue voltigea comme un fouet et frôla légèrement au passage le ventre d'un autre torpède. Celui-ci vint aussitôt se ranger au-dessus du premier et parut détailler Kou-Sien avec un intérêt dénué de bienveillance.

— Colonel, dit la jeune fille, il a attiré son camarade. Il a... ce geste de la queue sur le ventre de l'autre correspond à celui d'un homme posant la main sur l'épaule d'un autre et lui disant : « Viens voir ».

— Mais ce n'est qu'un geste. Ça ne nous avance pas à grand-chose. Nos spécialistes ont dû faire bien d'autres remarques de ce genre sans rien en tirer.

— Certes. Mais s'ils « parlent », c'est maintenant, Ils échangent sans doute des réflexions à mon sujet. Surveillez-les bien, essayez de voir s'ils n'ont pas des changements d'attitude ou... de je ne sais quoi qui pourraient...

— Leurs yeux chatoient.

— Oui, j'avais remarqué. Mais...

— On a déjà travaillé sur ce chatolement. Ça n'a rien donné !

— Ça ne m'étonne pas, dit Kou-Sien. Ils ont les yeux fixés moi, ils ne s'intéressent pas du tout au chatolement oculaire des autres. Ce n'est pas ça...

— Leur queue...

— Non, colonel. Ils remuent la queue comme nous bougeons les mains en tripotant machinalement un mou-choir. Si vos cryptologues n'ont rien découvert de ce côté-là, je n'aurai pas la prétention d'essayer de faire mieux. Il doit y avoir autre chose !

Driss Bouira appuya ses deux mains à la vitre. Absorbé, il surveillait le comportement des trois torpèdes qui, maintenant, considéraient leurs visiteurs avec une curiosité symétrique.

Bouira ne voyait rien de spécial, rien d'intéressant. Il sentait seulement une

chaleur d'impatience lui picoter la nuque. Il s'écarta de la vitre et soupira.

— Je ne suis pas fait pour ces observations prolongées. Ecoutez, mon petit, je vais faire le nécessaire pour vous affecter à...

— Chut, coupa Kou-Sien, il me semble...

— Quoi ?

— C'est vague... Revenez près de moi, s'il vous plaît. Il me semble que j'étais sur le point de trouver quelque chose. Ça marchait mieux quand vous étiez là, tout près.

Bouira obéit, tout en protestant :

— Je ne vois pas du tout ce que...

— Je ne sais pas. Peut-être faisiez-vous une ombre sur une partie de leur corps où il se passe quelque chose.

— Une ombre? Mais cette pièce n'a pas d'éclairage la lumière vient uniquement de l'aquarium !

Kou-Sien parla comme dans un rêve, comme hypnotisée par une idée imprécise :

— Ou peut-être les boutons de votre uniforme cap- taient-ils un reflet... je... je suis sûre d'avoir inconsciemment noté quelque chose, mais quoi ?

Les torpèdes se désintéressaient maintenant de la jeune fille. Ils évoluaient gracieusement à des profondeurs diverses.

— De toute façon, c'est raté, dit Bouira. Venez, jeune fille, vous aurez tout le temps de cataloguer vos impressions demain.

A regret, Kou-Sien se détacha du spectacle. Elle suivit Bouira dans un couloir de sortie.

— Je vais vous faire donner des papiers vous affectant au bureau d'études

cryptologiques. Mais il est déjà tard.

Il leva sa montre-bracelet à la hauteur de ses yeux.

— Neuf heures et demie, déjà ! Les services du...

— La montre ! dit Kou-Sien en s'arrêtant net. Ses yeux étaient agrandis par l'inspiration.

— Quoi, la montre ?

— Votre montre, répéta la journaliste. Je suis sûre que ça vient de votre montre. Faites voir !

Bouira lui tendit docilement le poignet. Un poignet orné d'une fort belle petite mécanique à plusieurs cadrans, indiquant les heures, les jours et les mois, agrémentée de surcroît d'une minuscule boussole et d'un micro-baromètre.

Kou-Sien regardait avidement l'objet. Ses yeux parais-saient vouloir lui arracher un secret. Elle prit enfin Bouira par la main et l'entraîna en arrière, courant presque.

— Venez vite !

Elle fit deux pas et s'arrêta.

— Non ! Ils ne parleront plus. Ils viennent de me voir, ce ne sera pas un spectacle nouveau pour eux. Il faudrait...

— Vous êtes sûre que tout cela est bien utile ? émit Bouira d'un air las.

Elle reprit sans l'écouter.

— Il faut amener dans la pièce n'importe quoi de nouveau pour eux. Une... machine, un meuble, je ne sais pas, moi. Quelque chose qui les étonne et les fasse...

« parler ».

Bouira la prit par les épaules.

— Ecoutez, mon petit, je ne veux pas vous décourager. Mais si vous avez cru remarquer quelque chose d'intéressant, les caméras qui sont braquées continuellement sur eux sans qu'ils le sachent auront certainement enregistré le fait. Je ferai rechercher demain la séquence du film correspondant à l'heure de notre visite, voulez-vous Et...

Il s'interrompit, un contact inattendu lui frôlant la jambe. Baissant les yeux, il vit un chaton noir qui se frottait à son pantalon.

— Qu'est-ce que tu fais là, toi ?

Plus rapide que lui, Kou-Sien se baissa pour ramasser la petite bête. Elle l'embrassa sur le front et rit.

— Voilà ce qu'il me fallait ! Les torpèdes ont-ils déjà vu des chats ?

— Ma foi, je n'en sais rien. Je ne crois pas que ceux-là en aient eu l'occasion. La porte est toujours fermée.

— Venez vite, dit la jeune fille en courant vers l'aquarium.

Bouira haussa les épaules et la suivit. Quand il entra dans la pièce, il vit Kou-Sien tenir le chaton bien en évidence devant les monstres. Le résultat ne se fit pas attendre. Les trois torpèdes parurent vivement s'intéresser à ce nouveau spectacle.

— Vous pouvez être certain qu'ils confrontent leurs impressions, dit Kou-Sien. Minet les intrigue.

Du coin de l'œil, elle observait la montre-bracelet de l'officier. « Les heures? non!... les minutes?... le reflet d'une nageoire sur le métal du boîtier?... non plus... La bous... »

Elle faillit crier, étouffa son exclamation.

— Ne bougez pas, colonel, ne me regardez pas ; ne regardez pas votre montre. Il ne faut pas leur donner des soupçons !

Le sang battait à ses tempes. Une rougeur d'excitation colora ses pommettes au galbe asiatique.

— Ecoutez bien ce que je vais vous dire, Monsieur Bouira...

Elle avala sa salive et souffla :

— Ces êtres. communiquent par des variations d'influx magnétique !
L'aiguille de votre boussole danse comme une folle !

XV

Dans le sas de la drymone, Bruno attendait la crécelle de départ. Il grimaçait sous son masque, appréhendant la vibration désagréable qui devait sourdre de son olive acoustique.

Il étouffait un peu, aspirait prudemment l'odeur écœurante distillée par les ouïes électrolytiques de son scaphandre. Il tourna légèrement la tête, regarda par l'œil hublot les ridicules cœlacanthes qui attendaient son signal. Il avisa le plus grand d'entre eux et eut envie de rire.

«Je me demande quelle tête peut faire Pol là-dessous !» pensa-t-il.

Le premier coup de crécelle vrilla son tympan. Il grimaça de nouveau et glissa ses mains dans les fausses nageoires, ses doigts poissés de sueur se crispèrent sur les poignées. Il cala solidement la plante de ses pieds nus sur les pédales de queue et attendit, cœur battant.

Au deuxième coup de crécelle, il tira les commandes et se mit la tête en bas, imité par la dizaine de monstres placés derrière lui.

Au troisième coup, son menton pressa le bouton commandant la propulsion. Il se sentit plonger dans une nuit dense et lourde... plus bas, plus bas !... dix, onze, douze, treize...

A vingt-cinq, il vit sous lui les lumières rangées en cercle comme les diamants d'une bague. Il corrigea légèrement la direction, résista à l'envie de se retourner pour vérifier s'il était bien suivi, plongea au centre de l'anneau, le dépassa... trente-deux, trente-trois... trente-cinq ! Il effaça brusquement ses nageoires articulées le long du scaphandre et fut aspiré par le courant. Son menton lâcha le contact. Plus la peine, la vitesse était suffisante ! Il freina progressivement des genoux, sentit buter la tête du scaphandre-cœlacanthe contre la grille souple obturant le tube. Il lâcha les poignées de nageoires et glissa ses mains dans les gants-clés.

A tâtons, il dévissa la grille. La lueur diffusée par l'anneau suffit à lui laisser distinguer une masse confuse à sa gauche. Comme lui, Pol s'affairait à l'autre extrémité de la grille. Quand celle-ci mollit dans le courant, il la rabattit de côté, se crispa aux barreaux et dit « Go ! » Il sentit le laryngophone lui meurtrir la gorge et retint une forte envie de tousser. Ses yeux larmoyants virent un, deux, trois, neuf cœlacanthes s'engouffrer dans le tube. Aidé de Pol,

il ferma la grille et se laissa aspirer dans l'obscurité.

— Où en êtes-vous ? dit-il.

— Quatrième ! dit une voix dans l'écouteur.

« Encore huit » pensa-t-il. Il devinait le travail de son équipe, voyait chaque visage en sueur : Joelina, le Malgache ; Aïach, le Berbère ; Marchi, le Corse ; Quellenc, le Breton au mauvais caractère ; Pardelier, le Parisien râleur... Il avait l'impression d'être la tête d'une tonne de chair, de muscles, de sueur humaine, d'une tonne de peur, d'une tonne de hâte fébrile...

— Sixième ! dit la voix traînante de Pardelier. Bruno tournoya dans la troisième cloche. Ses mains gantées palpèrent les algues souples, les plantes nutritives au protoplasme bourré de microbes après le passage des hommes ; des hommes qui, plus loin, dans la cloche 12 déjà, cherchaient les prothalles, incisaient, injectaient la culture pathogène, refermaient les plaies...

Il les dépassa, suivi de Pol, et s'attaqua à la grille de sortie. Un à un, les hommes cœlacanthes débouchèrent dans la portion terminale du circuit.

La grille cède. Go!... Refermée. Ne pas s'énervier surtout, ne pas s'énervier. Les secondes passent. Les minutes. On se sent seul, tout seul dans cette nuit lourde et fluide, tandis que les copains remontent, s'éloignent vers la sécurité relative du sas.

— Ça val, Pol ?

— Presque...

— Vite !

— Ça y est !

— Go !

« L'anneau lumineux ! Bien au centre ! Et hop !... Quatre, cinq, six...

Quinze ! Le sas ! Les copains : un, deux, trois... dix, le compte y est. »

— Fermez !

« La porte claque. Encore un quart d'heure à s'em... »

— Bravo ! dit la voix d'Afalet dans l'écouteur. Bruno grimaça :

— Pas si fort, commandant, s'il vous plaît. J'ai les tympans en compote !

Combien, cette fois ?

— Vingt-deux minutes !

Joie. Le coelacanthé Bruno donna de la nageoire une triomphale tape d'amitié dans l'abdomen du coelacanthé Pol.

*

* *

Un quart d'heure plus tard, d'étranges créatures antro-po-marines se laissaient masser les côtes par les infirmiers tandis que des aides dépouillaient leurs jambes de leurs gaines écailleuses. Les hommes étaient trop fatigués pour trouver risible cette fin de mascarade. Les traits creusés par la fatigue, Pol considérait d'un œil vague le casque aux yeux inexpressifs qui reposait à ses pieds, un casque en tête de poisson mort, Un infirmier allongeait Pardelier sur une couchette.

— Donne ta fesse ! Piqûre ! annonça-t-il.

— Aïe ! Doucement, bon dieu !

— T'en fais pas ! Là... deux centicubes ! Tu seras retapé en moins de deux ! Au suivant !

Aronha, le médecin portugais, finissait d'ausculter Bruno. Il laissa tomber son stéthoscope et frappa l'épaule du jeune homme.

— Bravo, bel athlète !

Bruno s'étendit, subit une piqûre, eut l'impression de plonger de nouveau

mais dans une mer délicieuse et facile...

*

* *

Quand il s'éveilla, le commandant Afalet entra sa cabine. Bruno se frotta les yeux.

— Nous sommes remontés ? s'informa-t-il.

— Il y a une demi-heure que la drymone est à quai. Bruno bâilla comme un lion.

— Nous avons mis vingt-deux minutes, disiez-vous ?

— Oui, c'était parfait, enfin presque. Nous avons battu le record des gars de Tamatave.

— Pourquoi : presque ?

Afalet s'assit au chevet de Bruno Daix.

— Parce que Joelina a failli heurter l'anneau.

— Vous entendez, Joelina ? cria Bruno par la porte ouverte.

— Oui, mon capitaine, dit la voix du Malgache. Bruno sauta à bas de sa couchette et entra dans la

chambrée voisine, précédé d'Afalet.

Les hommes étaient plus ou moins répandus sur les lits et les sièges. Etendu, Joelina voulut se lever à l'approche des deux officiers.

— Restez couché, ordonna Bruno. Mettez-vous sur le ventre !

Sans comprendre, le noir s'exécuta.

— Appuyez vos pieds au bord de la couchette. Joelina obéit.

— Et voilà ! dit Bruno en frappant légèrement du poing le talon gauche de

l'homme. Vous placez toujours votre pied gauche un peu trop haut, Avec les pédales de queue ultra-sensibles, vous faites dévier votre cœlacanthe.

— Je sais, mon capitaine, je ne le fais pas exprès.

— Je n'en doute pas, mon vieux. En bassin d'entraînement, comme tout à l'heure, ça n'a pas grande importance, mais la répétition générale approche...

Lieutenant

— Hon ? fit Pol, qui se passait paresseusement sous le nez le ronron d'un rasoir.

— Il faudra vous occuper de faire rééduquer cette patte ! dit Bruno en donnant deux gifles cordiales sur le membre coupable.

— Okay!

Afalet entraîna Bruno dans sa cabine. Il alluma une cigarette et s'assit sur le lit tandis que le capitaine s'habillait.

— Vous savez la nouvelle ? dit-il en expirant la fumée. Bruno leva interrogativement un sourcil tout en passant une manche de survêtement,

— On comprend le langage des torpèdes.

— Je parie qu'ils se racontent des histoires de torpèdes! rit Bruno.

— Ça n'a pas l'air de vous étonner outre mesure.

— Si, mais je suis vacciné contre l'étonnement. L'étonnement ne me fait plus vaciller, je l'accueille avec une curiosité détachée... Vous voyez ce que je veux dire?

— Je vois... Je serais curieux d'expérimenter jusqu'au bout vos facultés d'encaisseur de nouvelles-choc.

— Essayez si vous voulez, commandant. Parlez-moi de la littérature torpède ; ont-ils des poètes lettristes ?

Afalet sourit.

— Ils communiquent par des variations d'influx magnétique. Nos appareils enregistrent leurs « conversations » sous forme de diagrammes discontinus. Ces diagrammes correspondent à une écriture qu'il n'y a plus qu'à déchiffrer. C'est chose faite ; nos spécialistes la déchiffrent,

— Et... ?

— Je vous répéterai mot pour mot la déclaration d'un traducteur : « De même qu'une plongée dans le monde sous-marin des torpèdes procure des sensations de danger, d'insolite, de profondément étranger, de même, une plongée dans la langue des torpèdes constitue pour le linguiste une expédition solitaire dans un monde inconnu et captivant, une incursion dans un domaine exponentielle-ment opposé au nôtre.

Bruno rit très fort.

— Exponentiel ! Où va se fourrer l'algèbre ! Il n'y a qu'un linguiste pour trouver des mots pareils ! Tout ça ne me renseigne pas sur ce que se disent les torpèdes. A-t-on « exponentiellement » capté des secrets « abyssalement » dissimulés ?

Afalet se leva.

— Les progrès sont assez intéressants pour qu'on ait décidé d'adjoindre un interprète à chaque équipage de drymone. Ça ne vous étonne toujours pas ?

— Ma foi non, avoua Bruno en suivant le commandant dans le couloir. Ça me passionne, en toute franchise, mais je ne sens pas en moi la moindre trace d'étonnement.

— Voyons si je réussirai à vous faire « vaciller », comme vous disiez tout à l'heure. Vous passerez votre demi-journée de détente avec notre interprète.

— Pourquoi moi ? Il veut me faire un cours. Dois-je apprendre la langue torpède en quelques heures ?

Tout en marchant, Afalet considéra Bruno d'un œil ironique.

— Vous ne vacillez pas ?

— Certes non.

— Je vais vous présenter la personne en question.

— L'effet de surprise est raté, commandant. Je sais qui c'est : un torpède passé à l'ennemi ! Décidément, vous ne m'étonnerez jamais.

— Non ? dit Afalet en ouvrant une porte.

Bruno fit deux pas dans la pièce et s'arrêta net, extrêmement pâle. Un rêve était devant lui. Le rêve sourit, s'avança. Kou-Sien fut dans les bras de Bruno. Au bout d'une étreinte silencieuse où deux cœurs rythmaient une minute d'éternité, Bruno entendit la voix railleuse d'Afalet :

— Vous vacillez, mon cher !

Il tourna la tête, mais le commandant s'était discrètement éclipsé.

XVI

A la base d'Antao (Iles du Gap Vert), les usines montaient sans arrêt des bathyscaphes-drymones, des sous-marins, des scaphandres.

Le tunnel reliant les îles au continent déversait continuellement des pièces détachées, des ampoules de cultures pathogènes, des hommes.

A cadence accélérée, on formait des combattants. Entraînement au sol, entraînement dans les bassins de compression, instruction dans les amphithéâtres, repos, entraînement au sol, entraînement... Les hommes parfaitement instruits faisaient tous les trois jours des exercices de plongée, ils avaient droit ensuite à un jour de repos complet, puis à un jour de semi-détente pendant lequel ils se transformaient en professeurs et instruisaient les nouvelles classes.

*

* *

Une trentaine d'officiers attentifs écoutaient Bruno Daix. Celui-ci, une longue baguette à la main, désignait successivement les schémas bariolés couvrant les murs de l'amphithéâtre.

— Je résume, Messieurs.

La baguette voltigea jusqu'au premier tableau.

— Vous avez ici l'anneau lumineux formé d'une myriade de bulles plastiques et transparentes. Chaque bulle contient les deux substances dont je vous ai donné la formule tout à l'heure : la luciférine et la luciférase qui, réagissant l'une sur l'autre, donnent de la lumière froide. Chaque bulle est également le siège d'un dispositif d'alerte sur la nature duquel nous tâtonnons. Quel qu'en soit le mécanisme, il faut en retenir que le plus léger choc sur l'une de ces bulles attire les torpèdes dans les dix minutes qui suivent. Ces bulles dégagent une lumière beaucoup plus vive pendant des durées de trente

minutes régulièrement espacées par trente minutes d'obscurité.

Il désigna un second tableau tandis que ses élèves soulignaient ou raturaient leurs notes personnelles.

— Cette lumière est alors assez vive pour inonder le circuit de culture où croissent les « métacrines », algues dont se nourrissent exclusivement les torpèdes.

— Des végétariens ! dit quelqu'un.

— Exactement. On suppose qu'ils ne l'ont pas toujours été, mais ceci ne nous intéresse pas pour l'instant... Ces « métacrines » sont vraisemblablement des végétaux artificiellement mutés pour prospérer à des profondeurs de six mille stads.

Ils croissent en abondance sous des cloches, plastiques toujours, où la température se maintient à peu près à dix degrés. Ces cloches, toujours au nombre de douze par circuit, sont reliées entre elles par un tunnel semi-circulaire où l'eau circule à un stad/seconde. Ce tunnel est fermé à chaque extrémité par une grille...

Il répétait depuis si longtemps ce texte qu'il pouvait se permettre de penser à tout autre chose pendant son cours. Tout en parlant mécaniquement, il sombra dans une espèce d'inconscience sous l'effet de la fatigue. Il s'éveilla devant une coupe anatomique de métacrine.

— ... inciser le thalle et injecter dans la plaie le contenu d'une ampoule. Le virus de Djoliba provoque chez le torpède une maladie contagieuse, non mortelle, détruisant certains centres cérébraux. Ce virus est sans effet sur l'homme.

Il posa sa baguette et se frotta les mains.

— Voulez-vous maintenant me suivre dans la salle K. Vous allez démonter tout à tour une grille de circuit. Travail facile et rapide à l'air libre. Vous verrez plus tard qu'il est plus malaisé à effectuer en scaphandre et dans l'obscurité.

*

* *

Pol Nazaire entraînait au sol une vingtaine de plongeurs. Chaque homme se couchait à son tour dans un demi-scaphandre cœlacanthe comme dans une baignoire.

— A vous ! Allongez-vous. C'est ça ! Appuyez vos pieds sur les pédales de queue. Vos pieds ne sont pas parallèles.

L'homme tourna la tête.

— Non, protesta Pol. Vous devez apprendre à contrôler vos mouvements sans regarder. Allons, allons !... Bon, à droite, à gauche, à droite, à gauche ! Stop ! Parallèles !

— Ça donne chaud ! souffla le malheureux, au visage rougi par l'effort.

— Vous en verrez bien d'autres ! Un rire d'appréhension nerveuse courut parmi les hommes.

— Ne vous effrayez pas trop, les rassura Pol Nazaire. Ce cœlacanthe standard est un peu trop grand pour vous. Vous fatiguerez moins quand on vous en donnera un sur mesure.

Il regarda sa montre et se passa la main sur les yeux.

— Bon, dit-il. Maintenant, vous allez effectuer tous les gestes d'une plongée normale. Attention... go !

L'homme à plat ventre se crispa sur les commandes.

— Pas mal ! Un peu plus à droite... c'est ça !... quatre, cinq, six, sept...
votre menton !

— Oui, c'est vrai ! dit l'homme en baissant la tête sur le bouton de propulsion.

Pol leva les bras au ciel.

— Non ! Non et non ! vous avez bougé les jambes ! Une faute comme celle-là vous enverrait cul par-dessus tête au milieu des bulles d'alerte. Re commençons ! Vos mains sur les poignées de nageoires !

*

* *

— Nous obtenons donc un diagramme, disait Kou-Sien devant un auditoire de futurs interprètes. Ce diagramme est en quelque sorte la transcription humaine de la langue torpède. Nous verrons plus tard que, par un bienfaisant hasard, les télécommunications torpèdes utilisent des modulations d'ultra-sons que nous pouvons capter sous la même forme.

— Les torpèdes ont-ils une langue écrite ? Kou-Sien secoua la tête.

— Nous n'en savons rien. Peut-être utilisent-ils comme écriture les mêmes diagrammes, mais cela est improbable. Quoi qu'il en soit, nous avons été amenés à considérer ces successions de courbes comme un simple texte. Pour la commodité pédagogique, nous avons affublé ce texte de sons correspondants. Ces sons constituent une langue parlée ne rimant évidemment à rien chez les torpèdes, mais pratique à notre usage.

— S'il vous plaît, Mademoiselle, donnez-nous un exemple ! demanda quelqu'un.

Kou-Sien sourit.

— Si cela peut vous distraire une minute, allons-y.

Elle dit une phrase liquide et molle, truffée de labiales. La salle parut ravie de son premier contact avec la nouvelle langue.

— Et ça signifie ?

— Les soucoupes brûleront la grande cité, traduisit Kou-Sien.

Ce rappel de catastrophes encore récentes jeta un froid dans l'assistance. La jeune fille avait intelligemment choisi cette phrase pour fouetter l'énergie de ses élèves. Elle poursuivit :

— Nos machines ont très vite reconnu la nature de cette langue. Le « torpède », puisque torpède il y a, est à la fois holophrastique et incorporant.

— Langue polysynthétique ?

— On ne peut rien vous cacher. Les adjectifs s'incorporent régulièrement aux noms. Le verbe incorpore le cas régime sans l'altérer. Il y a toujours altération du sujet. Mais ne nous laissons pas entraîner trop loin et commençons par le commencement.

Elle désigna la ligne sinueuse inscrite au tableau lumineux.

— La ligne d'écriture est toujours dextrogyre, pour les raisons que vous connaissez. En effet...

*

* *

Ailleurs, le commandant Afalet déployait sa longue taille et pointait son doigt sur la carte de l'Atlantique.

• Vous voyez donc que le chemin le plus court pour atteindre cette fosse passe par l'île Saint-Paul. Vous avez ici la route habituelle

empruntée par les soucoupes. Cette route épouse les sinuosités naturelles des affleurements archéens. Le problème est pour nous très simple, il s'agit de suivre une route parallèle et distante de vingt stads. Vous apprécierez, Messieurs, l'humour de la situation : nous nous guiderons directement sur les émissions-jalons des routes ennemies.

*

* *

Son cours terminé, Bruno parcourait le couloir traversant l'étage dans toute sa longueur. Au passage, il entendait parler d'autres professeurs. Un brouhaha d'activité réconfortante inondait tout le bâtiment.

«.. important de terminer l'opération avant le retour de la lumière. Tout le travail doit s'effectuer dans l'obscurité...

... vous habituer à garder malgré les gants une habileté manuelle qui...

...à ce stade, la propulsion n'est plus nécessaire. La vitesse du courant circulant dans le circuit suffit...

...pas comme ça, les bras, pas comme ça!... Bon sang ! Un cœlacanthe n'est pas un endroit convenable pour effectuer une danse cosaque ! (rires)

... jamais respirer à fond pendant les changements de... appareil enregistre les messages... en somme pas plus de difficultés qu'avec un sous-marin ordinaire... d'ailleurs pas à s'en préoccuper, le système étant automatique... »

« L'humanité prépare sa revanche, songeait Bruno tout en se hâtant vers la sortie. Antao, Tamatave, Bizerte, Le Cap, Santiago de Cuba, une bonne centaine d'autres bases semblables disséminées à travers le monde bourdonnent comme des ruches, forgent leurs armes, forment leurs combattants... Anéantir les torpèdes, les anéantir ou être anéantis par eux !

Terre contre océan, homme contre poisson, qui l'eût cru ? Drôle de guerre ! »

Il descendit un escalier, traversa le hall et entra dans le Parc. On appelait ainsi tout un corps de bâtiment réunissant tout ce qu'il fallait pour distraire les futurs combattants : jardins, sports, spectacles, bars et restaurants.

Il franchit le pont dominant le polyparcours et réprima un sourire : celui-ci était désert. « Nous risquons d'être dégoûtés de l'eau pour longtemps », pensait-il.

Kou-Sien l'attendait au bar. Il l'embrassa, se serra contre elle sur la banquette et ferma les yeux, jouissant de sa présence, du contact de sa main dans la sienne, de l'éclairage discret, de la musique assourdie à dessein pour velouter l'ambiance.

— Jamais je n'ai tant parlé de ma vie, dit-il à la jeune fille. Je me demande si je ne préfère pas l'entraînement en scaphandre. Et toi, as-tu fini de torturer tes pauvres élèves ?

— J'ai passé la main au somno-instructeur, qui les torture à ma place. Ils se réveilleront dans une heure...

— Et parleront couramment le torpède.

— Non, ils sauront définitivement trois bonnes centaines de radicaux, ce n'est déjà pas si mal !

Bruno sourit.

— Comment dit-on « je t'aime » en torpède ?

Kou-Sien appuya sa tête contre l'épaule du jeune homme.

— Je peux te l'enseigner, souffla-t-elle, mais ça n'a pas tout à fait le même sens ; pour autant que nous connaissions leurs nuances. Cela signifierait : j'ai envie de toi comme d'une bonne gelée de métacrine. De toute manière, ce

n'est traduisible que par un barbarisme.

— Alors, en chinois ?

Elle lui murmura la phrase dans l'oreille. Il la répéta plusieurs fois. Et comme un rideau de plantes fleuries les cachait aux regards', ils en profitèrent pour un baiser.

Une toux artificielle les surprit. L'auteur en était Pol Nazaire.

— C'est bon, c'est bon ! dit celui-ci, je vois que j'arrive toujours mal. Je m'en vais.

— Assieds-toi, ordonna Bruno.

— Jamais ! protesta Pol en se laissant tomber sur un siège. Mes enfants, je suis rompu. Je crois que je préfère...

— L'entraînement en scaphandre, coupa Bruno. C'est exactement ce que je disais à Kou-Sien.

Il se pencha sur le micro et commanda trois «phœnix».

— Eh bien, nous allons être servis bientôt, dit Pol en se frottant les mains.

Il regarda autour de lui, rapprocha son visage de ses amis et souffla :

— On chuchote un peu partout que l'heure H est dans deux semaines.

Comme des centaines d'autres, depuis plus d'un mois déjà, la drymone croisait dans l'Atlantique sud. Tous feux éteints, elle suivait lentement les bords d'une fosse de deux mille kilomètres de pourtour. Douze fois, les hommes avaient plongé pour contaminer les cultures de méta-crine. Douze fois, ils avaient piqué droit sur les circuits, descellé puis rescellé les grilles, injecté le poison à la racine des plantes. Douze fois, ils avaient sué comme des éponges dans leurs scaphandres, senti leur cœur cogner à leurs côtes comme un marteau, risquant de faire sauter leur carcasse, suffoqué dans l'air pauvre distillé par les ouïes... Douze fois, tout s'était bien terminé.

*

* *

— Vous n'êtes pas superstitieux ? avait demandé Afa-let à Bruno. Si vous voulez, nous pouvons baptiser cette plongée la douze bis.

Bruno Daix avait ri.

Et maintenant, à l'étroit dans son cœlacanthe, dans la lueur diffuse du sas rempli d'eau, Bruno, inquiet, écoutait les pompes de compression progressive qui rythmaient : su-per-sti-tieux ! su-per-sti-tieux !...

Il haussa mentalement les épaules. Les grandes profondeurs devaient peser sur son psychisme, le faire retomber en enfance ! Il chassa de son esprit le mot lanciné par les pompes, le remplaçant par une injure à son intention personnelle : es-pèce-d'i-diot ! es-pèce-d'i-diot !

Le premier coup de crécelle lui déchira l'oreille, interrompant son enfantillage. Il attendit.

Deuxième coup ! Il mit son scaphandre en position de sortie... Troisième ! Go ! Pression douloureuse du menton sur les commandes, chute dans le

velours noir, plus bas, plus bas, quinze, seize, dix-sept, dix...

Une explosion de lumière froide illumina les abysses ! Contre toute attente, l'anneau de bulles lumineuses fonctionna d'un seul coup, au maximum.

Bruno ferma ses yeux éblouis, serra les dents, chuchota d'une voix précise :

— Dispersion !

Le cas était prévu, mais on ne s'y était jamais heurté. Jusqu'à présent, les alternances de lumière et d'obscurité avaient toujours suivi les normes : trente minutes de soleil, trente minutes de lune. Quand on plongeait aussitôt à l'extinction du soleil, on était sûr d'avoir une demi-heure de nuit propice devant soi.

Le commando qui filait en formation groupée, raide comme une balle vers le fond, s'étoila, sur l'ordre bref de son chef, en trajectoires personnelles et prévues. Chacun, faisant cavalier seul, freina sa chute et se dirigea lentement hors de la zone éclairée, avec les hésitations et le louvoyage paresseux de véritables coelacanthes.

Aveuglé, larmoyant, Bruno avait l'impression de voler en plein ciel bleu, tout nu et vulnérable sous la menace de mille canons invisibles pointés sur lui.

A ses oreilles, douce comme une caresse, une voix venue de la drymone, la voix de Kou-Sien, murmura :

— Les torpèdes parlent... Ils parlent de métacrines, de nourriture... Et puis des mots incompréhensibles, mais pas... pas de vous... Aucune exclamation, aucune phrase d'alerte... Ne vous inquiétez pas...

Au micro, Kou-Sien fut remplacée par Afalet :

— Ça va, mon vieux ?

— Oui, souffla Bruno, mes yeux s'habituent. Je les vois, une quinzaine qui folâtraient sans faire attention à moi. Trois ont pénétré dans le circuit. Mes hommes s'éloignent lentement dans toutes les directions, certains se perdent déjà dans l'ombre, remontent en cercles... Je suis seul. Je m'éloigne à mon tour...

— Prudence ! souffla la voix de Kou-Sien. Ils parlent de coelacanthos...

Bruno sentit une sueur glacée lui couler dans le dos.

— En effet, murmura-t-il, deux torpèdes me regardent, ils viennent vers moi... Je me tais maintenant car ils sont trop près.

Il accéléra un peu, cherchant à sortir de la zone éclairée. Les torpèdes furent à quelques stads de lui. Alors, il lâcha les poignées de nageoires et, l'œil rivé au rétroviseur, ajusta la ligne de mire sur le torpède le plus proche.

— Tous les hommes sont rentrés, chuchota imperceptiblement la voix d'Afalet, ça va ?

— Ça va, murmura-t-il le plus bas possible.

Ses oreilles étaient pleines d'un épais silence, à peine troublé par le chuintement de l'eau sur la coque et quelques borborygmes cacophoniquement déformés par l'exiguïté de la cabine.

Il força un peu l'allure, s'enfonça dans la grisaille d'une eau plus obscure, distança légèrement les torpèdes qui, enfin, parurent renoncer à satisfaire leur curiosité.

— Cette fois, ça y était, dit-il soulagé, j'étais dans la panade jusqu'au cou ! Vous savez, la situation épouvantable dont on dit toujours : oui, mais, à moi, ça n'arrivera jamais !

— Ne chantez pas victoire, mon vieux, dit la voix cordiale d'Afalet. N'oubliez pas que vous êtes tout seul au fond de la mer. Les autres sont rentrés.

— Fais attention, Bruno, supplia Kou-Sien.

— O.K. je remonte !

Il amorça une longue spirale ascendante autour de la zone éclairée.

— Plus vite, dit Kou-Sien, je les entends parfaitement à présent, ils remontent aussi. Tu entends, Bruno ? Les Torpèdes remontent !

— Le sas est ouvert, foncez directement, ordonna Afalet.

Bruno s'orienta vers le pôle de sa spirale et enfonça brutalement le bouton de propulsion. L'engin fendit l'eau, se rapprochant de la drymone.

— Je vous vois, dit Bruno dans une espèce d'ivresse, j'arrive.

— Moi aussi, je... mais non, mon vieux, que faites-vous !

— J'arrive ! répéta Bruno, s'engouffrant entre les faux tentacules de la drymone.

Un choc mou, de l'ombre, une brusque torsion des sangles sur la peau nue, la tête qui porte contre le rétro... et la voix d'Afalet qui gronde :

— Idiot ! c'est une vraie drymone, une « imperialis », nous... bon sang, elle fout le camp ! Contact !

Et le déchirant cri (Bru...) de femme qui s'amenuise avec la distance et meurt enfin (nooooo...) sans avoir tiré l'homme de son évanouissement solitaire... Un aller gratuit pour l'impensable aventure ! Un aller pour les arcanes de l'horreur, un aller pour l'enfer, la fluctuante géhenne, les peurs géantes.

« Goût du sang sur les lèvres et malaise nauséeux... Qui me balance ainsi la tête en bas... ? J'ai chaud... j'ai mal... où? Et puis soudain j'ai froid, je gèle... Faites-moi une piqûre... non, ne me secouez pas... non... il fait noir, très noir... Allume la lumière, chérie, allume la lu... »

— ...mière !

Sonnant creux comme dans une boîte métallique, sa voix l'éveilla, le tira d'un cauchemar, développa en horreur réelle le négatif de ses songes.

Ses derniers instants de lucidité avaient enregistré le mot hurlé par Afalet : « imperialis ». Le mot remonta à la surface de sa conscience.

— Non ! dit-il à haute voix, non ! Gobé comme une mouche par une... Non!

Il remua les bras, les jambes. Rien de cassé. Il voulut allumer la lampe de bord : rien ! Le noir, toujours ! Il insista en vain, se passa la main sur le visage : liquide poisseux ; sueur ou sang ?

Ah, c'était comme ça ? Ah oui ? Prisonnier d'une masse rudimentairement animale, d'une masse de gélatine bornée ! Eh bien, on allait voir !

— L'homme est un roseau pensant ! ricana-t-il. Puis, soudain grossier dans sa rage :

— Tiens-toi bien, salope !

Serrant les dents, il pressa le bouton de propulsion... de toutes ses forces. La turbine siffla, atteignit l'aigu.. L'engin tourna plusieurs fois sur lui-même, forçant comme une mèche de foret les parois souples de la prison. Une chaleur insupportable régna dans le coelacanthé.

Haletant et vaincu, Bruno s'abandonna, à demi étranglé par les sangles. Il

se ressaisit au bout d'une minute.

— Tu crèveras ! dit-il en tirant au hasard.

Les détonations crachèrent en crépitements mats. Le cœur au bord des lèvres, Bruno sentit basculer mollement l'animal. Il tira encore. La réaction fut plus brutale. Trois monstrueux hoquets malmenèrent le scaphandre, suivis d'une espèce de chute rêveuse au sein d'un vase sans fond.

Prudemment, le jeune homme fit ronronner la turbine. Il avança dans la nuit, encore, encore... pas d'obstacle ! La méduse l'avait régurgité dans l'eau noire.

Sur l'instant, il se crut sauvé. Mais où aller ? Il arrêta le moteur et consulta le bathymètre phosphorescent : cinq mille cinq cents ! La boussole : direction nord, nord-est. Où était la drymone, la vraie, contenant Kou-Sien et tous les gars ?

— Allô, allô... allô Drymone ! M'entendez-vous, commandant ?

Rien. Bon sang, était-il déjà si loin ! La portée de la radio était de... combien déjà ? vingt-cinq à trente kilo-stads ! Et toujours ce noir absolu, cette nuit pesante !

Son olive acoustique crépita. Son cœur fit un bond.

— Allô !

Rien. Des parasites, tout simplement, Aïe, parasite voulait dire torpède ! Il remit le moteur en marche et s'éloigna au hasard. L'intensité des parasites s'accrut. Il prit une direction opposée. Les crépitements s'espacèrent, moururent, pour renaître soudain avec une violence inquiétante.

C'étaient des voix, des grincements, des chants de sirène avec, en contrepoint, des bruits d'usine et des rumeurs de foule, un bavardage métallo-

charnel et continu, grotesque comme un songe, mais outrepassant douloureusement les bornes du risible ! : « Zzzéssssarrrrrrgito-lasssrégoxitiluram... »

Bruno lâcha le bouton de propulsion, freina. Bloquées, les commandes se refusèrent à obéir. Il se démena comme un diable, au risque de tout casser, frappa du poing et du genou, se meurtrit sans succès, tandis que les parasites prenaient de plus en plus d'ampleur : bruits matériels onomatopiant la vie tandis que des rumeurs vivantes pastichaient le frottement du verre sur le fer ou le choc de mille marteaux d'or sur de la cervelle à l'encan... « Brrrillpaaaaarsétomappppplanoorss... »

— Assez, cria Bruno en essayant d'atteindre son oreille pour en arracher le petit appareil démoniaque et catalyseur de démence. Mais les sangles ligotaient ses gestes dans des limites précises.

Et soudain, il vit... Des lumières confuses, d'abord, puis des ombres, des fonds bleuâtres, des forêts d'algues éclairées par mille bulles microsoleils flottant en bouquets multicolores ! Impuissant, il doubla un promontoire aux ombres mauves et survola soudain l'immense vallée, le pays fantastique des mille et un mystères, des mille et une magies.

*

* *

Chose ahurissante, l'eau avait presque la transparence de l'air. Le regard y portait à plus de deux cents stads au-delà desquels tout s'embrumait peu à peu. Phénomène sans doute voulu, créé par la science des torpèdes. Car aucun doute, il s'agissait bien d'une cité torpède ! Sinon quoi ?

« Une cité ? De quel nom humain affubler cet assemblage de géométries hallucinées ? Colonnes torsées tournant sans fin sur elles-mêmes comme pour visser les eaux ou battre la mer en neige. Cubes géants percés d'une multitude de trous, d'ouvertures mobiles comme des bouches démentes et qui paraissent siffler en silence, baiser l'eau, la boire, la recracher, dire « a », « o », puis d'autres voyelles, cracher des anneaux de fumée, oui : de fumée ! Gober un poisson jaune, en recracher deux verts plus quatre bulles de gaz qui montent en dansant, oui : quatre exactement, l'une orange, l'autre argentée avec en son sein une bulle plus petite et plus sombre comme le grain d'un grelot, la troisième... on ne sait plus.

Déjà, le cœlacanthe (promu chariot de scénic-railway ou de train-fantôme) vous entraîne le long d'une gigantesque falaise toujours percée de ces bouches folles et molles qui travaillent (quel travail?) par rangées. Cette centaine-là, choisie en diagonale sur l'ensemble, fait « i, o, i, o », sans arrêt et toujours en silence, évidemment... car les chants de cinglés qui me noient la tête disent tout autre chose que... à moins... comment penser? « Rrrion-rrrasssssssooooooooooommm... »

U, cycles, vibrations divins des mers virides... 0, suprême clairon plein de strideurs étranges... Est-ce moi qui parle ? Fou, fou, attention, tais-toi !

Et cette autre centaine, rangée en cercle autour d'un carré stoïque de moues muettes, comme des buis autour d'un parterre, fait... non! Tu vois à peine que déjà tu fermes les yeux pour oublier ! Oublier à tout prix, tant l'horreur... Assez !

Et puis, ces courbes fluctuantes, dansantes, contorsion-nées, changeant de couleur, de volume, de...

Et puis cette arche imposante, tube ou tunnel ? ondoyant au-dessus du passage en avalant (comme un serpent sa boule de nourriture) une sphère invisible mais qui la déforme en glissant dans un sens, dans l'autre, à droite, à gauche, à dr...

Et là, là ! Cette soucoupe ! oui, une soucoupe volante ! Enfin, un objet connu ! Une soucoupe énorme qui tourne excentriquement au bout d'un mât, comme une assiette sur canne de jongleur, puis, brusquement lâchée dans les hauteurs, franchit la zone de soleil et se perd dans la nuit. Mais déjà, au bout du mât, une bulle ! Oui, une bulle comme au bout d'une paille d'enfant ! La bulle s'enfle, change de teinte, tourne, se déforme en soucoupe qui tourne encore, vite, plus vite, et hop ! lancée comme la première ! Pour être remplacée par une bulle, qui... sans fin ! Carrosseries vides sans doute, envoyées vers je ne sais quelle chaîne de montage.

Et les torpèdes ? Eh bien, oui, partout ! Ils fourmillent, au bord des... « toits », le long des « rues », volant de-ci, de-là, pénétrant dans les « bouches », ressortant, me frôlant avec une indifférence totale, se comportant avec le même désordre que, oui, que les moineaux francs ou les pigeons familiers de cette « ville » dont ils semblent les hôtes animaux plutôt que les créateurs.

« Ihasohéloucamorghoptakotéé... »

Mais ces images tremblées, moires trompeuses, mirages étrangers au réel, couleurs qui n'en sont pas. Folie à l'affût... Assez ! Ssssicmarziaziorrlantenaaa... Est-ce moi qui parle ainsi, enfin ? Est-ce moi ou... eux ? Qui, eux ? Les tortorpppacannrrisstormélooorlidénassez ! Aaassssez ! AAAaasssooorrugmat... »

Dans un délire de phantasmes visuels et sonores, Bruno sombra, sombra,

sombra, dans un univers bariolé de bruits et d'images, comme sombrait, plus bas, plus bas, le cœlacanthe au moteur enfin stoppé... Plus bas, comme un rêve pisciforme descendant énigmatiquement sur la ville... des... tor...pèdes...

XVIII

« Silence. Ne pas bouger, crainte de réveiller le tumulte. Bain de bienfaisant silence. Bain d'ombre aussi. Clair-obscur bleuâtre à peine sillonné par de petits points d'or qui passent. Poissons lumineux? Torpèdes ? J'ai vomi. J'ai sangloté, je m'en souviens. Ai-je dormi? Les sangles me cisailent la peau. Les sangles, ou des liens ennemis ? Suis-je prisonnier ? »

Il tâtonna légèrement autour de lui. Non. Il reconnaissait au toucher le relief familier des appareils, le métal du scaphandre. Où était-il ? Quel courant ou quel hasard l'avait poussé dans ce cul-de-sac ?

Il baissa le menton. La turbine ronronna, retournant mollement le

coelacanthé. Couché sur le dos, Bruno soupira d'aise. Sa nouvelle position soulageait ses jointures. Il garda la pose un bon moment et se sentit mieux.

Une clarté vague filtrait des profondeurs, sur sa droite. Il la regarda longtemps, puis se décida. Il pressa les pédales de queue, donna un petit coup de menton et se remit d'aplomb d'un looping. Les sangles mordirent sa chair à vif.

Il avança parmi des nuages de noctiluques et entra dans une salle aux murs luminescents. Une salle aux proportions de cathédrale. A mi-hauteur de la voûte, les murs étaient percés d'une couronne d'ouvertures circulaires.

Bruno poussa un peu le régime du moteur et monta vers ce qu'il imaginait une issue. Il eut du mal ; le moteur ne marchait que par à-coups. Très haut, trois torpèdes rôdaient sans lui prêter la moindre attention. L'un d'eux nageait le long d'une paroi lumineuse, essayait de la traverser avec l'obstination bornée d'une mouche derrière une vitre.

Bruno comprit que la ville était envahie par le virus de Djoliba. Ces torpèdes, cerveaux détruits par la maladie, étaient devenus aussi stupides et inoffensifs que des animaux.

Il fit lentement le tour des lieux. Au-dessus de chaque ouverture se tordaient des hiéroglyphes étrangement contournés. Il choisit un trou au hasard et fila dans un couloir étroit effectuant plusieurs coudes. La coque du coelacanthé frottait dans les virages.

Il déboucha dans une cloche assez vaste, aux parois ornées d'une multitude de potences à l'utilité énigmatique. Des objets ronds étaient rangés sur le sol comme d'inégales piles d'assiettes. Au sommet de la cloche, une nouvelle issue l'attira. Il s'y engagea prudemment et pénétra dans une rotonde.

Stupéfaction. Une colossale statue d'homme trônait sur un socle, un homme de pierre, debout, les bras légèrement écartés du corps. Il avait bien quatre mètres de haut. Bruno en fit plusieurs fois le tour, scruta de près son visage dur, aux traits inexpressifs. Une idée germait en lui, imprécise. Il redescendit, vit une grille à la base du socle.

Retrouvant des gestes familiers dus à son entraînement, il passa ses mains dans les gants-clés. Desceller la grille fut l'affaire d'un instant. La curiosité lui fit oublier sa situation. Il engagea le coelacanthé dans l'orifice, parcourut quelques stads dans une obscurité relative et, faisant irruption dans une salle, fut giflé à la fois par la lumière et la surprise.

*

* *

Derrière des vitres surmontées de hiéroglyphes, des bras, des jambes humaines, un squelette, un homme écorché à l'étal, un cœur... (il s'approcha)... battant! Ce cœur libre puisait régulièrement dans un vase de plasma... Toc... toc... Il entendait... non ! C'était son propre cœur qu'il entendait à l'intérieur du scaphandre, battant à l'unisson de ce viscère de musée. De musée ! Voilà, c'était bien ça, un Musée de l'Homme à l'usage des torpèdes.!

Derrière d'autres vitres, des objets hétéroclitement groupés : une botte de plastique, une montre, une boîte de conserves, une... Aïe, il avait failli tendre la main vers une bouteille de « Phoenix » ; supplice de Tantale ! Il s'aperçut qu'il avait très soif.

A corps perdu, il se jeta dans un labyrinthe de salles et de couloirs, vit des coupes anatomiques, des cartes, des maquettes de villes, une énorme fusée pendue par des chaînes, un hélitaxi et soudain, là, derrière une cloison

transparente et grillagée, une vingtaine de compartiments avec... des hommes et des femmes, entièrement nus, des cadav... non, l'un d'eux bougeait! Assis sur le sol, les mains abandonnées sur les genoux, il toussait douloureusement. Des spasmes secouaient ses flancs maigres.

Après une minute d'hébétude, Bruno passa ses mains dans les gants et frappa la vitre.

— Hé, hé, vieux !

L'homme jeta un vague regard, rit niaisement et se tourna sur le côté. Il s'allongea, les yeux fermés.

« Il ne comprend pas, se dit Bruno. Enfin, quoi ? Ça ne l'étonné pas, un cœlacanthe avec des mains ? »

Il passa le long d'une autre vitre et frappa. Les deux femmes couchées côte à côte n'eurent aucune réaction. Peut-être celles-là étaient-elles mortes.

Comme un fou, Bruno fila au bout de la rangée. Une très belle femme blonde s'appuyait à la vitre, les yeux fixés sur le cœlacanthe. Ses lèvres tremblaient. Le jeune homme fit des signes avec ses mains. La femme eut un recul effrayé, se réfugia au fond de sa loge.

— Bon sang ! jura Bruno. Mon accoutrement lui fait peur ?

En effet, le cœlacanthe pouvait provoquer l'effroi de n'importe qui n'était pas au courant de sa nature factice. Et si Bruno voyait très bien à l'extérieur du scaphandre, il n'en allait pas de même pour les autres, car le frontal du faux poisson n'était transparent que d'un côté.

Il devait bien y avoir un moyen d'entrer dans les loges. Bruno chercha, sortit de la salle, s'orienta pour tourner au sens propre autour du problème. Il dut ouvrir plusieurs grilles et manœuvrer péniblement son cœlacanthe pour

atteindre une porte ronde et bardée d'entre-toises.

Ses mains caressèrent le métal, effleurèrent un à un tous les reliefs susceptibles de provoquer l'ouverture de la porte. Au bout d'une heure d'efforts, il s'apprêtait à renoncer quand il distingua au centre du lourd vantail une tache jaune parfaitement ronde. Il appuya comme sur un bouton. En vain.

Il réfléchit et entreprit une étrange gymnastique. Il poussa doucement son moteur, orientant ses nageoires de manière à donner au cœlacanthe une position parfaitement verticale. Il dut recommencer cent fois pour arriver à se poser en équilibre sur la queue l'espace d'une seconde.

Là, tenant le ventre du cœlacanthe juste en face de la tache jaune, il mit son moteur en marche. L'engin fit immédiatement un saut au plafond. Bruno passa en marche arrière et se laissa choir doucement, précautionneusement devant la porte. Quand la tache jaune fut à peu près devant sa boucle de ceinture abdominale, la porte s'ouvrit avec un déclic.

Bruno, se laissant aller sur ses sangles, eut un rire de joie. Il avait bien raisonné : une fermeture magnétique. Et il avait calculé qu'au seul endroit non métallique du cœlacanthe, son moteur devait émettre un courant induit. Il ne s'était pas trompé. En marche normale, l'essai n'avait eu aucun résultat, mais en marche arrière, l'induction s'était produite dans le bon sens.

Il entra dans le sas de décompression ; aucune erreur possible, c'en était un. Et il menait aux prisonniers. Bruno fit des essais, tendit ses gants dans le courant sortant des conduits, tira des manettes ; à force de raisonnement il réduisit à rien la marge d'erreur et osa s'enfermer dans le sas.

Une demi-heure plus tard, la deuxième porte s'ouvrit et le cœlacanthe s'échoua dans un couloir inondé par cinquante centistads d'eau. Pour avancer,

Bruno dut s'aider à la fois du moteur et des gants-clefs prenant appui sur le fond.

L'allègement de la pression extérieure donnait toujours quelques centistads de latitude supplémentaire à Bruno, le coelacanthé paraissait, était, un peu plus spacieux, après décompression du système de sécurité.

Au prix de mille difficultés, Bruno entreprit de sortir seul de son coelacanthé. En s'arrachant la peau, il cassa ses sangles d'épaule. Il dut se contorsionner pour atteindre ses genoux et crut plusieurs fois rester prisonnier d'un écartèlement grotesque, bloqué dans sa ferraille.

Il réussit enfin à faire basculer les leviers de fermeture et sortit de son scaphandre comme un poussin de son œuf.

Epuisé, mais rayonnant de pouvoir agir comme un homme normal, il pataugea dans le couloir, grimpa péniblement une rampe où glissaient ses pieds nus, enfonça d'un coup d'épaule un panneau métallique qui lui déchira le dos, et roula dans une loge aux pieds de la femme blonde qu'il avait vue quelques heures auparavant.

Celle-ci le regarda d'un air vague, sans surprise apparente. Assise sur un tas de varech séché, elle dodelinait de la tête, ses longs cheveux pendant de chaque côté de sa figure. Elle était sale comme une bête sortant de sa bauge et la cellule empestait!

Bruno la regarda, guettant un cri, un soupir, un geste d'accueil. Bien !

— Eh bien, mon petit, dit-il en s'illusionnant volontairement sur son pouvoir, je suis venu te délivrer.

Elle ne répondit pas, mais le branlement de sa tête s'arrêta. Bruno se leva et, de la main, lui rejeta en arrière ses longs cheveux d'or pour mieux voir son

visage.

— Tu entends ? dit-il doucement. Je vais t'emmener, les autres aussi, tu... comment?

La femme avait dit quelque chose, elle l'avait chevroté plutôt, d'une voix faible et mourante.

— Quoi ? s'impacienta Bruno en se laissant tomber à côté d'elle sur la paillasse, que dis-tu ?

La femme ouvrit la bouche, Bruno retint sa respiration.

— Where is my baby ?

Un drame secret, affreux, des souvenirs innommables devaient obscurcir, halluciner l'esprit de cette femme ! Bruno serra les poings et les mâchoires, voulut oublier les petites momies humaines qu'il avait vues dans une salle du musée. Il se dressa d'un bond, s'éloigna vers la vitre et s'efforça de penser à autre chose.

— Nous sommes dans un aquarium, nous sommes des animaux rares. Un aquarium, peut-on dire? Car l'eau est du mauvais côté. Disons un vivarium et n'en parlons plus... Quoi ?

— Don't cry, baby ! Your Mom is back from the seven seas !

Il osa regarder sa compagne de cellule. Sans changer de position, elle avait repris son dodelinement et fredonnait :

— Don't cry, baby ! Your Mom is...

Les yeux brouillés, Bruno se jeta sur une grille donnant sur la cellule voisine et, sans souci de son épaule blessée, la fit éclater en trois coups. Elle était vide. Des déjections et des traces de sang souillaient le sol.

Contre une cloison deux vasques ressemblant à des bénitiers contenaient, l'une de l'eau, l'autre un magma verdâtre. Bruno plongea la tête dans la deuxième vasque et but comme une bête. Puis, haletant, il s'essuya le visage d'un revers de bras et trempa son doigt dans la bouillie peu appétissante. Il s'enhardit à y goûter, en avala une poignée. C'était horriblement salé.

Il but encore à longs traits et revint en arrière par où il était venu. Sans oser regarder la femme, il passa dans le couloir et, chancelant, alla démonter un gant-clef du scaphandre.

Une heure plus tard, il avait ouvert toutes les grilles. Résultat de ses investigations : cinq cadavres, un mourant, une folle, un dément qui s'était jeté sur lui pour le mordre et qu'il avait dû assommer.

Il traîna son agresseur inconscient dans la cellule voisine de la première et remplaça soigneusement la grille défoncée par une autre.

Puis il passa en revue les pièces contiguës, trouva des sarcophages équipés d'ouïes électrolytiques et un fatras d'outils malcommodes mais précieux. Il comprit que les sarcophages avaient servi au transport d'échantillons humains et prit une décision folle.

XIX

Pol Nazaire interrompit son travail un instant et s'approcha de la fenêtre.

In Salah repoussait à vue d'œil, comme une plante vivace. Elle brandissait toujours plus haut ses buildings. Au loin, le ciel était barré par les deux ponts de la Croix Centrale, remis en place depuis la veille. Quelques drapeaux claquaient au vent. Mais en bas, dans les rues, les gens franchissaient des piles de décombres sur des passerelles provisoires.

Pol soupira et se rassit devant le dictaphone. Il continua :

— La victoire est complète. Les bathyscaphes de nettoyage n'ont pas rencontré depuis huit jours un seul torpède dangereux. Les monstres sont redevenus poissons. Mais l'humanité a subi une saignée gigantesque.

« Il faudra des années d'énergie humaine pour...

Entrant en trombe, un jeune homme cria :

— Pol, mon vieux !

Pol tourna la tête. Le jeune homme ne dit rien. Dans sa main tendue tremblait une mince feuille de papier bleu. Pol s'en empara et lut :

« Croiseur américain « Liberty » communique — stop — Recueilli trois scaphandres dérivant à trois kilostads ouest île Rarbade — stop — Deux morts — stop — un vivant — stop — vivant porte bracelet armée secrète au nom citoyen afraçais Rruno Daix — stop et fin. »

Pol sentit ses jambes trembler. Puis il bondit vers l'écran du visiophone, tripota nerveusement les boutons. L'écran s'alluma, le visage de Kou-Sien

apparus, maigre et pâle.

— Kou-Sien, cria Pol, annulez votre voyage, mon petit...

Les lèvres de la jeune fille s'agitèrent faiblement.

— Une nouvelle, oui, dit Pol, Brun... Ne partez pas, Kou-Sien, vous entendez! Attendez-moi, j'arrive ! Je suis chez vous dans une demi-heure !

*

* *

Kou-Sien raccrocha. Elle fit quelques pas dans la pièce, prit sur une table son billet de fusée, le considéra machinalement avant de le rejeter.

Elle se laissa tomber sur un siège. Cette communication lui avait donné un choc, un choc après tant d'autres. Elle savait sa famille anéantie, Bruno disparu, que lui restait-il ? Bruno, Bruno, si c'était... non, c'était fou, il ne fallait pas croire aux miracles et pourtant le visage de Pol paraissait exulter, oui, c'était ça, exulter jusqu'à la souffrance ! Pourquoi ?

Elle aussi se mit à souffrir. Elle marcha de long en large, but un verre d'eau avec une pilule calmante, se rassit pour se lever aussitôt et aller ouvrir sa porte, guetter l'arrivée de Pol.

*

* *

Quand il apparut, Kou-Sien se trouvait debout, toute droite au milieu de la pièce, figée par l'appréhension, par le doute cruel. Pol s'arrêta sur le seuil et la regarda. Il s'éclaircit la gorge et dit :

— Une... une nouvelle !

Kou-Sien voulut dire « oui ? », ne réussit qu'à incliner lentement la tête en

signe d'acquiescement.

— Une... bafouilla Pol, c'est-à-dire que... Bruno... Kou-Sien se sentit défaillir, les murs de la pièce et le

parquet lui parurent se gondoler autour d'elle, sous elle. Elle perçut comme dans un rêve le mot « vivant » et eut une seconde d'inconscience totale.

L'instant d'après, brisée, elle sanglotait sur la poitrine du noir, sa gorge accouchait laborieusement de sanglots rauques et qui passaient mal, par rafales, tandis que Pol, mâchoires serrées, les lèvres agitées d'un tic nerveux, lui caressait lentement la tête en regardant dans le vide.

*

* *

« Aventure incroyable, disaient les journaux une semaine plus tard. Cet homme avait transformé l'intérieur de son scaphandre pour emporter de l'eau douce et de la nourriture. On le croyait mort depuis deux mois.

« Il ressort du délire de Bruno Daix qu'il a réussi à remorquer ses deux compagnons jusqu'à la surface après avoir réparé son cœlacanthe endommagé. Malheureusement, les deux « sarcophages » ne contenaient plus que des cadavres en putréfaction... »

*

* *

— Vous pourrez lui parler dans quinze jours, dit le médecin à Kou-Sien et à Pol, quand je lui enlèverai son tuteur psychique. Tranquillisez-vous, tout ira bien.

— Est-ce très pénible ? s'inquiéta Kou-Sien. Le médecin hésita.

— Ma foi, dit-il enfin, oui et non. De même que la contention magnétique empêche un membre brisé de se déformer pour finalement se consolider en malposition, de même le tuteur oblige les pensées de votre fiancé à suivre des routes logiques, comprenez-vous ? Chaque pensée est pour ainsi dire canalisée, grammaticalement et logiquement canalisée. Elle suit une route dangereuse, surplombant les abîmes de la folie, mais où le tuteur sert de garde-fou.

Il remarqua, dans un sourire :

— Le mot est d'un humour pertinent... Sa pensée est montée sur rails, si vous voulez. Où qu'elle aille, quelque route qu'elle prenne, elle doit passer par des rails logiques. Et le réseau d'influx nerveux présente assez de bifurcations, d'aiguillages et de plaques tournantes pour lui permettre une certaine souplesse de raisonnement. Mais...

Il claqua impatiemment des doigts.

— J'essaye de vous expliquer tout cela sans termes de métier, ce n'est pas commode. Disons qu'il ne peut rêver, rêvasser... Toute extravagation lui est interdite. Ainsi, vous, mademoiselle, vous ne pensez pas logiquement toute la journée. Les images mentales et les mots se forment un peu anarchiquement dans votre tête, vos idées sautent du coq à l'âne, ont une certaine latitude de vagabondage. Votre raison est assez forte pour vous offrir le luxe du désordre mental, quitte à intervenir de temps en temps, pour redresser la situation d'un coup de pouce. Rien de tout cela chez lui. S'il pense, sa pensée est parfaite, mécanique, disons robotique. Et cela ne va pas sans une certaine fatigue, une fatigue douloureuse. Sa seule ressource, son seul repos est dans le sommeil.

Un sommeil noir et sans rêves. Il dort beaucoup. Nous l'y aidons, d'ailleurs, à coups de narcotiques. Pol demanda :

— Et vous estimez que le traitement doit encore durer quinze jours ?

— Oui, dit le médecin. L'indice de distorsion de sa raison nécessite cette prolongation. Quand son esprit aura retrouvé une discipline normale, aura rappris à respecter les feux rouges, il pourra supporter le choc de votre visite.

Il se leva et s'approcha d'un écran.

— Vous allez le voir, dit-il, mais à son insu.

Il tourna quelques boutons. L'écran montra Bruno dans sa chambre. Son visage était pâle, ses yeux paraissaient immenses. Un casque truffé d'antennes de formes diverses enserrait son crâne. Une cigarette aux doigts, il parlait à quelqu'un d'invisible, hors du champ de la caméra.

Le psychiatre éteignit l'écran et dit :

— La semaine de délire pendant laquelle on lui a fait révéler tout ce qu'il savait sur les torpèdes n'a pas arrangé les choses.

— Il était le seul homme vivant ayant visité une cité torpède en activité, dit Pol. On a extorqué de son subconscient des souvenirs, des images, et ses plus petites remarques avaient pour la science une utilité sans prix. Le médecin branla la tête.

— Je sais, dit-il. Et l'on a eu raison, sur le plan général. Mais, comme médecin, je ne puis que le déplorer. Un traitement précoce aurait duré moins longtemps.

Il sourit :

— Mais ayez confiance. Pour reprendre un terme que j'ai employé tout à l'heure, sa raison a été distordue, non cassée. Heureusement ! Si nos appareils

avaient révélé une cassure, c'était la démence définitive !

XX

Convalescence dans un hôtel d'Arris (Aurès).

Tandis que Kou-Sien, à la fenêtre, contemplait le cadre unique des montagnes, Bruno, étendu sur un divan, parcourait distraitement les journaux.

« Dans son discours sur l'aide aux pays dévastés, le Président du Conseil mondial a insisté sur...

A proximité de la route fédérale n° 10, en pleine forêt congolaise, deux soucoupes abattues depuis trois mois environ ont livré le secret de...

... les révélations du commandant Daix, le plus grand héros de la dernière guerre, ont fait faire à la science un pas de géant dans le domaine de la physique. Réunis en congrès, des savants de tous les pays confrontent depuis hier le résultat de leurs travaux après la victoire sur les torpèdes. On est sur le point de comprendre le mécanisme... »

Bruno s'aperçut qu'il lisait un journal vieux d'une semaine et le rejeta. On heurta la porte.

— Oui ! dit Bruno.

Pol Nazaire entra, tout sourire.

— Toi !

— Oui, moi, dit le noir en lui serrant la main, on dirait que ça ne te fait pas plaisir !

— Idiot !

— Quel climat, mes enfants ! On gèle dans ce patelin, dit-il en serrant la main de Kou-Sien. J'arrive de Tanger. Le pont-barrage est entièrement reconstruit. Les eaux de la Méditerranée baissent à vue d'oeil.

— Tu as de bons yeux ! rit Bruno.

Pol volta vers Kou-Sien et lui passa un doigt sous le menton. Il plaisanta :

— Et ce petit oiseau de Chine rêve à la fenêtre, et il ne remarque rien !

— Comment, dit Kou-Sien, surprise.

Elle jeta un vague regard au dehors, hésita,

— Quoi donc ? dit Bruno en se redressant.

— Le ciel ! cria Kou-Sien. Je ne faisais pas attention, je croyais que la nuit tombait !

— Quoi, le ciel ? répéta Bruno, un bras passé autour de la taille de sa femme, et son autre main sur l'épaule de son ami.

— Le ciel est noir, dit Pol.

— Et il neige ! exulta la jeune femme en battant des mains. Regarde, Bruno, des petits flocons, un, deux, dix !

D'autres l'avaient remarqué. Des gens hilares sortaient dans le jardin de l'hôtel, levaient les yeux, tendaient les mains en l'air et se donnaient des bourrades d'amitié.

— L'eau s'évapore en nuages, et l'eau gèle, dit Pol.

— Ils ont trouvé ? demanda Bruno, le visage illuminé.

— Depuis plusieurs jours, oui, ils ont trouvé le truc. Mais ce n'était pas officiel.

— Quel est le principe de... ?

— Oh, la barbe ! explosa le noir. Tu t'intéresseras à ça plus tard. Je couche ici ce soir. S'il neige suffisamment cette nuit, je vous propose un slalom des familles pour demain !

— Mais je ne suis jamais montée sur des skis, protesta Kou-Sien.

— Tant mieux, nous rirons davantage !

Dehors, tout s'enfarinait à vue d'œil. Des enfants pres-sés raclaient déjà des mains la mince couche poudreuse. La montagne avait été gommée sur l'horizon par mille flocons blancs. Bruno soupira.

D'accord pour demain, dit-il, mais après, oh après... c'est fou ce que j'ai envie d'un polyparcours !

Par-dessus son épaule, les yeux de Kou-Sien et ceux de Pol se sourirent. L'amour et l'amitié comprenaient que Bruno était guéri, définitivement guéri.

— Je te colle dix secondes ! exulta Bruno en lui envoyant une grande tape dans le dos.

FIN